

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

FRANCOISE TRUDEL

LE TEMPS ET L'ESPACE DANS LE ROMAN
AU PLAISIR DE DIEU DE JEAN D'ORMESSON

AOUT 1978

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

LE TEMPS ET L'ESPACE DANS LE ROMAN
AU PLAISIR DE DIEU DE JEAN D'ORMESSON

par Françoise Trudel

Thèse présentée à l'Université du Québec
à Trois-Rivières

En vue de l'obtention du M.A. en Lettres

Sommaire

Shawinigan, Québec, 1978

RESUME

Dans ce mémoire, j'ai voulu montrer la double action du temps sur l'espace. La progression linéaire du temps détruit le cercle originel, celui dans lequel est enclose la Famille: Plessis-lez-Vaudreuil, les terres et les bois environnants. Mais si le temps détruit, il exerce aussi une action en profondeur, et l'accumulation successive des couches du passé, dans la conscience du narrateur, forme un second cercle, illimité cette fois parce qu'indépendant de la matière.

La famille est un îlot imperméable au présent. Sur elle, le temps est immobile, immuable et léger. C'est un temps figé, où toutes les heures ont une saveur d'éternité. La famille est forte du plaisir de Dieu, et de l'Histoire, qui a toujours été de son côté. Ce qu'elle veut défendre, c'est la terre, cet espace réduit qui lui donne son sens et sa justification.

Le grand-père, traditionaliste, est le gardien de la terre et de la foi. Il est le représentant d'un système voulu par Dieu de toute éternité. Dans le passé, l'enclos s'est toujours refermé sur les éléments hétérogènes qui sont parvenus jusqu'à lui. Le noyau les a absorbés et s'en est même nourri.

Mais bientôt le temps se met à bouger. Il pèse de plus en plus lourdement sur la famille. Sous sa pression, il se produit des fissures dans l'écorce devenue fragile et perméable. L'écorce éclate et la cellule est envahie. La rupture ouvre l'espace autrefois si bien protégé. La famille se divise et se disperse; ses ramifications se perdent dans un nouvel espace qui ne lui appartient plus. Elle est entrée dans le mouvement accéléré du temps.

A mesure que le temps s'engouffre de plus en plus vite par les fissures agrandies, il accentue son action destructrice. La famille devient une infime partie d'un espace désormais élargi aux limites du monde et de la conscience universelle. Ses particules se fondent dans l'espace cosmique.

Ce que la Famille voulait ignorer, c'est que le temps avait contribué à sa formation, à son appropriation de l'espace, et qu'en s'accomplissant, il devait détruire cette matière qui n'était pas éternelle.

Le narrateur, au centre du cercle familial, s'éveille d'un long aveuglement, et les effets du temps s'enregistrent en lui, le faisant vieillir mais aussi durer. C'est en lui que le passé s'accumule, à mesure que le temps s'acharne sur l'espace de son enfance. Il parvient à la maturité et pose sur le passé un regard averti. Les voies du temps, qui dispersèrent sa famille, furent aussi celles du progrès et de la connaissance, celles qui le menèrent au présent.

Le passé prend forme dans la conscience du narrateur, et il peut le recréer par la mémoire. Le narrateur a duré parce qu'il forgeait sans cesse du passé, et il a conscience maintenant de ce qu'il est: un être divisé, dans lequel on retrouve, inextricablement unis, le passé et l'avenir, la mort et la vie. Son présent, qui est aussi le nôtre, sera toujours fracturé, puisque telle est la condition de l'homme d'être soumis au temps. Mais de cette connaissance nous vient la notion d'un espace agrandi, dans lequel le passé, absorbé par le présent, n'est plus tributaire du temps, en ce sens qu'il peut revivre éternellement dans la conscience du monde.

Le temps reste vainqueur de l'espace terrestre, mais l'homme peut échapper à son emprise définitive par la portion de lui-même qui contient une parcelle d'éternité. De là lui vient, si faible soit-il, son espoir dans l'avenir.

Françoise Trucy
Maurice Bédouin

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a été préparé sous la direction de
Monsieur Maurice Borduas.

Nous tenons à le remercier de sa grande disponibilité, de son aide précieuse, et de l'attention éclairée avec laquelle il a suivi ce travail.

F.T.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
Chapitre I. LE CERCLE	18
1. Le paradis terrestre	18
2. Le temps des aveugles	29
3. L'illumination	43
Chapitre II. L'ECLATEMENT DE L'ESPACE	56
1. L'initiation	56
2. La dispersion	61
3. La lutte des géants	94
Chapitre III. L'ANEANTISSEMENT DU CERCLE	110
1. Le déracinement	110
2. La victoire du temps	123
3. Reconstitution d'un espace mythique	130
CONCLUSION	137
CHRONOLOGIE DES ECRITS DE JEAN D'ORMESSON	158
BIBLIOGRAPHIE	162
1. Ouvrages de référence générale	162
2. Romans et essais de Jean d'Ormesson	165
3. Emissions radiophoniques	165
4. Articles de journaux et de revues	165

INTRODUCTION

"Je suis né dans un monde qui regardait en arrière"¹.
Ouverture du récit qui pose déjà tous les rapports complexes reliant le narrateur à un monde bien particulier, sa Famille; et ce monde, à un univers plus général qui le contient. Un sujet qui affirme sa présence immédiate, qui proclame son existence, et qui se révèle donc essentiel à la poursuite de la narration, non pas par quelques indices propres à sa personnalité, mais par sa position en tête de phrase. "Je" n'est cependant pas en action: il "est" tout simplement. Avant lui, il n'y a rien; rien ne peut commencer sans lui.

Le narrateur, cependant, nous fait comprendre qu'il n'est pas le principal héros de l'aventure, puisqu'il s'insère immédiatement dans un cercle plus grand, un monde où il n'est plus seul, ce monde "qui regardait en arrière". Nous voici devant un mouvement inversé, qui indique au lecteur la direction que devra suivre son regard, s'il veut saisir le sens de la progression du récit. Une progression vers le

¹Jean d'Ormesson, Au plaisir de Dieu, Paris, NRF, Gallimard, 1974, p. 13.

passé, une remontée dans le Temps. Voyage à rebours, où les coupes verticales, opérées dans la succession des événements chronologiques, permettent de mesurer l'épaisseur du passé.

Le regard de la famille est donc tourné vers un lieu qui n'existe plus. Elle regarde le vide, l'espace d'avant l'écriture; et son attitude suggère la négation totale du mouvement qui la ferait continuer d'être sur la ligne horizontale du devenir. Elle est fixée dans la contemplation stérile de sa grandeur évanouie, tandis que l'univers autour d'elle, deuxième cercle gigantesque, la réduit graduellement à un point minuscule, puis au néant.

Si le narrateur semble diminuer d'importance, (il emploiera très tôt le "nous" collectif), il n'en est pas moins directement impliqué dans le processus qui fera basculer son monde dans l'immobilité de la mort. Il est le chaînon du présent. Il lui faut donc se dégager du mouvement qui l'emporte vers l'arrière, et, pour cela, effectuer un rejet de tout ce poids énorme qui contrarie l'élan naturel de la vie: "comment ne pas comprendre que mon destin - et je ne m'en plains pas - était de voir et d'écouter?"² Pour survivre, il doit détruire son habitat; il doit, d'une façon ou d'une autre, absorber son milieu, et s'en nourrir, le faire éclater pour en émerger plus libre et plus conscient. Il lui faut

²Au plaisir de Dieu, p. 133.

conjuré le passé, le rendre inoffensif en l'élevant au niveau du mythe; c'est-à-dire créer une forme pure.

Dès le commencement, le lecteur sait que le récit n'avancera pas vers un avant prometteur; il se tasse au contraire sur lui-même, en produisant du passé, et c'est le mouvement des personnages qui en assure l'apparente progression linéaire. Si l'espace s'agrandit, c'est par un phénomène d'absorption. C'est le passé qui gruge sans cesse le présent, et s'étend en cercles concentriques à la surface de la conscience. Le passé dévore tout l'espace en s'étalant ainsi, un peu à la manière de ces ondes qui vont mourir aux bords des étangs, toujours plus éloignées du centre où l'on jeta la pierre.

Le temps, en détruisant le premier cercle, libère graduellement le narrateur qui remonte à la surface du roman, à mesure que s'accumulent, en lui, les images de ce monde dans lequel était diluée sa conscience. Le "nous" collectif s'est rétréci; il englobait d'abord toute la famille, puis il se réduit à cinq personnes à l'âge où le narrateur commence à vivre comme individu. L'histoire émerge des temps anciens, elle s'actualise avec la nouvelle génération, celle du narrateur; puis finalement, elle se concentre sur le "je", mais lui donnant toute sa dimension spatiale, la dimension de la mémoire. Du temps écoulé, jusqu'au terme de l'existence, s'est construit le "moi" victorieux, qui a conquis l'espace en le recréant, par un mouvement de l'esprit inverse à celui du temps qui détruisait la cellule primitive. Le "nous"

éclaté a libéré le "je". Entre ces deux personnes désormais distinctes, la collective et la singulière, la distance s'est accentuée, rendant possible le mouvement de retour sur soi, accompli par le sujet, la plongée du regard dans les profondeurs; la compréhension, à la fois détachée et compatissante, des événements qui provoquèrent cette seconde naissance du narrateur, celle de sa libération progressive.

Face au nouveau monde, il est seul, mais son présent n'a plus de frontières: en lui réside le passé, accompli et transposé; en lui, comme dans l'instant, se confondent temps et éternité.

Le "moi" surgi du passé et parvenu au degré de conscience universelle n'est plus le moi étriqué du règne de l'individualisme. Il trace un cercle immense rejoignant les confins de l'univers; c'est ce réseau de conscience qui donne à la personne sa valeur d'extension.

L'espace terrestre perdu, que le narrateur recrée à mesure que son oeil fouille le passé, il en met à jour les diverses strates. Celles-ci apparaissent alors comme une série de tableaux intelligibles et indestructibles, occupant un espace imaginaire sur lequel le temps n'a plus de prise. C'est dans ce musée du passé, jailli des victoires successives du temps à l'intérieur de la cellule, que le narrateur s'aperçoit qu'il regarde en lui-même. Il se voit vivre et mourir à la fois. Les éléments du noyau initial se sont dispersés dans un environnement qui leur est hostile; ils ont subi,

sous l'action de l'envahisseur, une série de distorsions et de métamorphoses qui nous rendent sensibles leur fragilité première et leur vieillissement. Le Temps, ennemi héréditaire de la Famille, a mis à nu les squelettes, puis s'est acharné sur l'espace même, le vidant de toute substance. Le passé s'est réfugié dans un endroit mythique, aussi important et réel que son homologue de pierres puisqu'il est fait du Temps qui a duré. Le passé ne disparaît donc pas tout à fait, bien que de larges zones n'affleurent plus à l'esprit.

L'auteur met en évidence la double action du temps : celle qui détruit l'espace physique, et celle qui provoque un élargissement de la conscience humaine.

Ce récit immobile, bâti sur le mouvement propre de la démarche humaine vers une prise de conscience universelle, détruit l'espace du livre par l'accumulation même des faits qui le composent ; il donne aux personnages une dimension caricaturale, qui les détache du fond mouvant de l'histoire en faisant apparaître leur valeur symbolique.

Le lecteur, en même temps que le narrateur, reconnaît les signes et les bornes qui ont marqué en lui-même le passage du temps. Autrement dit, les images du passé, libérées du cercle étroit et fermé qui les reliait à un temps et à un espace définis, ont pris l'ampleur et le relief d'un lieu intemporel.

Le lecteur, devenu sujet du livre, comble alors la

distance qui le sépare d'un passé commun à l'humanité. Il assimile lui-même l'espace déjà parcouru; il se reconnaît à la fois comme infime partie de l'univers et comme porteur d'une vérité qui le dépasse, et l'assujettit à l'avenir.

Pour rendre au passé son dynamisme, il était logique d'adopter la position du narrateur; de laisser se développer en soi, par la contemplation active, les images burinées par le temps qui oeuvrait dans la durée. Fixés à jamais sur un fond d'éternité, devenus intelligibles, ces tableaux sont témoins de l'appartenance de l'homme à une collectivité qui l'englobe à travers les âges et l'aventure individuelle. Ils affirment la solidarité de la famille humaine par la pérennité de l'esprit.

Mais quel est donc ce chemin parcouru par la conscience? Quel est l'objet de sa recherche? Quels sont les mobiles qui la font s'ouvrir pour embrasser tout l'espace? Il semble que ce soit, depuis son éveil jusqu'à nos jours, la poursuite incessante de la terre promise à tous les hommes, dans toute son étendue; sa conquête et sa domination, son organisation rationnelle, dans un partage juste et équitable. Il faut que la forêt recule; que, selon la formule d'André Malraux, l'homme parvienne à "transformer en conscience une expérience aussi large que possible"³.

³ André Malraux, L'Espoir, Paris, Le livre de poche, Gallimard, 1937, p. 389.

Pour refaire l'unité de sa personnalité, qui serait par le fait même celle de l'humanité, parce qu'elle obéit aux mêmes lois, l'être doit intégrer au présent fugace tout ce qui peut être sauvé des instants ronds et pleins d'autrefois; ces instants de grâce et de plénitude d'avant l'amertume et la désillusion. Parce qu'une partie du "moi" se trouve ailleurs, emportée par la fuite des années, pendant que l'autre essaie d'amadouer le présent.

Le narrateur extrait des objets la vérité profonde qui était enfouie sous l'écorce; son oeuvre épurée reste vibrante de sa sueur, de ses peines, de sa joie également. En faisant oeuvre d'art, il se retrouve lui-même, plus accompli qu'auparavant.

Et cette oeuvre vit, imprégnée du réel, mais en même temps "autre", inspirée de la réalité, mais "signe" avant tout d'une réalité plus vraie et plus universelle, accessible à l'esprit. Une aventure individuelle devient un nouveau miroir de l'aventure humaine, reflet précieux et inaltérable de ce qui refuse en nous de mourir.

Il est possible, en suivant les méandres du temps, d'assister au processus de la transformation de la matière en valeur éternelle. Par l'amour, et guidé par son désir, l'homme consume le monde qui lui a toujours été familier; il en fait sa substance, le modèle, l'incorpore à son sang jusqu'à ce que, parvenu au terme de son expérience, enrichi par le dynamisme même de son mouvement interne, il ait mis, entre son acte et

l'objet qui le provoqua, la distance du rêve et du souvenir.
 "Le Temps est comme la mer: les distances s'y calculent
 mal"⁴.

L'homme fut chassé du paradis terrestre, ce lieu qui correspondait à son sens inné de la beauté et de l'harmonie. Ce fut un rejet cruel mais nécessaire, parce que c'est dans son véritable milieu physique, imparfait, vulgaire, charriant le meilleur et le pire, qu'il trouve le ferment indispensable à son perfectionnement; c'est par le désir, opposé à l'immobilisme, qu'il descend au plus profond de son être, apprend à se connaître, émerge enfin de ce voyage aux enfers à la pleine lumière de la conscience. Seconde naissance qui n'admet pas de faux-fuyants, et dont l'entreprise même requiert déjà une disponibilité totale de la part de celui qui l'entreprend.

Tenté d'abdiquer devant la réalité compacte des choses, doutant de l'avenir, l'homme s'illusionne un moment sur la valeur de sa recherche; tant de voies sans issue le sollicitent qu'il voit mal où le conduira sa quête de la vérité. Il tâtonne, aveuglé par le soleil qui brûle les plages, qui fait rutiler le sable, et étend sur la mer ces mille miroirs scintillants qui en cachent la profondeur et les dangers, et dans lesquels il découvre la vanité des choses, mais aussi leur attirance. L'esprit s'endort, dans une merveilleuse

⁴Au plaisir de Dieu, p. 273.

insouciance, dilué dans le grand tout de la nature, éclaté en facettes, soûl de chaleur et de bien-être. Il n'est pas fait pour une passion continue. Ah! si le soleil pouvait toujours briller sur la mer!

Le narrateur, après l'éveil de sa conscience, montre une extrême capacité d'absorption: il semble donner mais il prend. C'est lui qui respire l'odeur du passé, qui éprouve la douceur des instants, qui découvre l'harmonie des sons et la beauté des formes. L'esprit aiguisé par l'intensité de ses émotions, il aspire avec un plaisir renouvelé "l'air du temps"⁵: les gestes, les attitudes, le langage, en un mot, la façon d'être de sa famille. La grâce et la duperie de Gabrielle, la droiture rigide du grand-père, le calme inquiétant d'Ursula, et les volte-face de Mirette, la dignité de Pierre, la figure tragique de Philippe et ses airs de clown, la beauté radieuse d'Anne-Marie, l'infirmité de Claude et le masque impassible de Jules; tout cela recouvert d'élégance maniérée. Portraits d'autant plus réels qu'en eux sont inclus tous les spécimens de l'humanité. Portraits plus grands que nature, qui, de cette manière, se détachent de l'anecdote et atteignent l'universel.

Mais le narrateur, pour survivre, a depuis longtemps cessé d'être dupe; depuis la venue de Jean-Christophe, il accepte de se dissoudre dans la matière dans la mesure où

⁵Au plaisir de Dieu, p. 207.

celle-ci sert un intérêt supérieur; il doit témoigner, donc conserver son intégrité. A quoi lui servirait de se perdre dans les dédales du temps passé, si ce n'était pour en extraire l'essence et la donner à respirer? Le réel n'est en définitive qu'illusion et distorsion; seule la mémoire donne au "moi" sa constance. Ce qui importe, c'est de pouvoir recréer à l'infini le reflet magique des mondes disparus; de pouvoir, en toute liberté, allonger ou rétrécir le présent, étendue illimitée d'un temps intérieur. "Le temps prend d'étranges formes aux yeux du souvenir. Il se distend ou se racornit, se multiplie ou se télescope"⁶.

La vie n'a pas été touchée par la mort, par les morts. L'esprit constate, avec saisissement, que les évanouissements multiples de la matière n'ont rien changé à sa propre perception du temps. Cette vérité, longtemps voilée, sacrilège et libératrice, ne s'impose pas dans le premier mouvement de l'âme remuée; elle surgit de l'expérience, illumine un court instant le paysage intérieur, puis s'estompe, trop vite apparue et repartie pour qu'on puisse l'appréhender dans sa totalité.

Où est la mort? Où est la vie? Le temps piétine un espace vidé, mais les morts entrent dans la ronde du souvenir.

La terre peut sembler dénudée et offerte à tout venant, mais l'esprit de l'homme est ailleurs, et s'il chante sa

⁶Au plaisir de Dieu, p. 273.

douleur, c'est pour l'apaiser; c'est en souvenir du temps qui ne causait pas de blessures mortelles; son chant est un hommage au passé, mais aussi à la forme qui contrôlait ce passé, et lui donnait sa consistance, son apparence de belle toile tissée fin.

Admiration trouble qui admet et les choses et leur épuisement, dont la source est dans la matière, mais l'achèvement, dans la forme. Le narrateur s'est détaché du passé, mais il y puise sa connaissance des signes du temps, comme son extrême attention à la vie, lieu de son combat et de sa passion. Mais il a si bien saisi les ruses du temps, son pouvoir de séduction, qu'il refuse d'en être le complice. Jamais il ne se perdra tout à fait dans les dédales de l'histoire....

Instruit du passé où il se repose comme en sa terre d'origine, mais curieux de l'avenir, il écoute avec intérêt les mille voix du désir. A quel dieu nouveau les hommes élèveront-ils des temples? Et quel sera son prophète?

Le temps, créateur d'illusions, sera-t-il un éternel vainqueur? Ou le champ de la conscience sera-t-il, un jour, si étendu qu'il couvrira toute la terre, détruisant toutes les illusions, provoquant un arrêt définitif du mouvement? Où est la réponse à l'angoisse? Dans la résignation à un univers qui s'engendre de lui-même à l'infini, sans cause, ni raison, ni but, ou dans l'aspiration légitime de l'âme au repos? Y a-t-il seulement une réponse? Où est la vérité de

l'homme? Dans sa quête même ou dans l'objet de son désir?

Celui dont la conscience a envahi tout l'espace du livre, et qui porte en lui la somme de toutes les expériences du monde, n'a aucune recette magique à proposer à l'avenir. Il a tout pesé de ce qui le sollicitait; son intelligence aiguë s'est appliquée à défaire le bloc compact du passé, à briser l'écorce sous laquelle palpitait le coeur de l'arbre, à extraire de ces lieux la sève prisonnière qui ne circulait plus; debout maintenant dans la plaine aride et désolée, il se détourne du néant et s'attache au mince ruisseau qui coule vers l'avenir et qui pourrait peut-être revivifier sa pensée.

Le livre s'est vidé de son contenu par la disparition successive des personnages, ce qui isole le narrateur, et le rapproche de sa fin. Déjà, sa vision du passé est moins claire; il mélange les noms, les lieux, les événements. "Je ne parviens plus à me rappeler où mon cousin Pierre avait rencontré Ursula"⁷. Selon l'expression populaire, "il a fait son temps".

Par le mécanisme même du souvenir, si les détails se font moins précis, le passé pris en bloc s'amplifie jusqu'à envahir toute la place et occuper tout l'esprit. Et il se transforme en équivalences littéraires.

⁷Au plaisir de Dieu, p. 146.

Ils ont roulé, ces hasards, ces gestes, ces regards, ces mots, dans cet abîme si étrange qui n'a cessé de me faire rêver pendant toute ma vie, déjà longue et si proche désormais d'y tomber à son tour: le néant de ce qui a été et qui ne sera jamais plus et dont personne, nulle part, ne garde plus le souvenir.⁸

Mais contre cet oubli, il y a tout l'espace littéraire:

J'ai voulu remplacer par un livre la mémoire de la famille en train de se dissoudre dans le néant. Si j'avais réussi, avec équité et justesse, à contribuer si peu que ce soit à démonter le système qui a fourni, non seulement dans la littérature et dans l'art, mais dans la vie quotidienne, tant de chefs-d'oeuvre d'élégance et de force parmi tant d'erreurs et de fautes contre l'esprit et le goût, j'aurais accompli mon dessein.⁹

François, le dernier rameau, n'assume pas le passé: son univers est au-delà du cercle étroit dans lequel évoluait la famille. L'enfant recommence le monde. Il est seul dans le présent et n'a plus, à vrai dire, aucun lien essentiel avec le narrateur.

Passé le milieu de la vie, ce moment d'équilibre parfait et trop fragile, l'homme sait que le temps lui est compté et qu'il s'agit de ruser avec lui. La seule victoire possible pour l'être humain, sa seule grandeur, c'est d'essayer de vaincre l'invincible, c'est de suivre le temps à la trace, pour lui opposer une forme d'action qui l'oblige à recommencer indéfiniment le cycle de la vie.

⁸Au plaisir de Dieu, p. 147.

⁹Idem, p. 448-449.

Car le temps s'étire et se rétrécit, il devient presque immobile puis s'accélère, il franchit des paliers; il ne détruit pas tout et globalement. Il laisse derrière lui des lambeaux d'espace, des déchirures par où s'infiltré la mémoire du monde.

La première partie de ce mémoire montre le temps et l'espace étroitement unis dans la représentation idéale qu'est le cercle. Aucun retour critique du narrateur sur son monde n'est alors possible. L'instinct du bonheur domine seul cette période sur laquelle l'étalement des jours n'est comparable qu'au miroitement du soleil sur une mer insondable. De cet enclos, pourtant, monte la rumeur confuse des âges en gestation.

La deuxième partie met en évidence l'apparition du temps linéaire, les causes et les effets du mouvement. Le morcellement du temps et de l'espace projette les personnages hors de leur lieu d'origine; ils deviennent la proie des nombreux mirages que leur offre le présent fragmenté. Le narrateur enregistre les vagues successives du temps, désormais éclairé par cette attention au monde qui lui fait recueillir les parcelles précieuses du passé, comme autant de pierres dressées contre l'oubli. Le temps qui le porte est aussi le temps qui le grandit.

Dans la troisième partie, celle de l'anéantissement du cercle primitif, nous constatons que rien ne semble avoir résisté à l'action dévastatrice du temps sur l'espace. Une

longue nuit semble couvrir toute la surface de la terre, et le monde, tourbillonner au gré du vainqueur. Une mobilité permanente défie toute entreprise qui serait ordonnée et structurée. Cependant, face à l'ennemi, et né de son action, se dresse maintenant le monument du passé, comblant un espace imaginaire illimité. Forme pure, dépouillée de sa gangue.

La réconciliation du passé et de l'avenir pourrait-elle nous garantir un éternel présent? A la conscience de l'homme est posée cette hypothèse....

Le passé, donc, était aimable pour la vie qu'il contenait. Le narrateur, inclus dans le cercle de son enfance, s'y repose comme dans l'éternité. A sa naissance, l'espace était déjà conquis et occupé. Sur la terre ancestrale, règnent le bonheur, le droit du juste, l'innocence, l'immobilité. Incapable de s'exercer, l'esprit sommeille. On ne questionne pas l'évidence. Dans le subconscient de l'être, incrustées à tout jamais, résident les images d'un paradis terrestre. La connaissance intuitive de ce milieu idéal, clos sur lui-même et parfaitement adapté à l'homme, vient de la sensation de bien-être que procurent l'harmonie et l'ordre divins. L'unité structurale de l'espace nie la notion même du temps.

Mais bientôt, des pressions internes, véritables ferments de division, agissent sur l'espace et produisent l'éclatement du cercle. Force est au narrateur de constater que cette forme parfaite distillait ses propres poisons: la nuit

des origines, le statisme d'une société parvenue à son plus haut point de saturation, la réduction de l'élan vital qui avait assemblé et maintenu les divers éléments autour du noyau central. Un voyage d'initiation révèle au narrateur les secrets de la vie et de la mort, et la nécessité de la séparation. Rien n'est jamais stable.

La divisibilité de l'espace équivaut au morcellement de la terre. Le temps s'est engouffré dans la cellule, provoquant les facteurs de la dispersion: l'amour, l'argent, l'individualisme. Mais à toutes les manifestations de puissance destructrice du temps, à sa force centrifuge, correspond chez le narrateur un moment de l'éveil de la conscience, donc un moment de création. Aux voies sans issue, à l'envahissement de la sclérose, à la dégradation physique de l'espace, aux métamorphoses finales, répondent les voies de la connaissance et du progrès, le cheminement critique et la maturité de l'esprit, le retour possible aux sources.

Il est vrai que le mouvement perpétuel a provoqué le chaos et détruit le cercle. Il a vaincu la matière en la pénétrant, en la réduisant en infimes particules. La tourmente passée, le vent souffle sur de vastes espaces sans frontières. Mais le narrateur, se souvenant toujours du paradis perdu, a traversé le désert et parvient, dans sa vieillesse, en vue de la terre promise. Libéré de ses entraves, par l'action même du mouvement qui détruisait son milieu originel, il a reconstitué un espace mythique, dont la seule mesure est

celle de l'esprit, et qui échappe donc aux bornes étroites du présent; cet espace, en effet, implique une perception plus large de l'univers. L'éternelle lutte des géants peut recommencer: le passé et l'avenir se retrouvent dans l'instant, en quête d'une réconciliation définitive.

L'oeuvre d'art, dressée contre l'oubli des hommes, semble plaider pour la permanence de la forme; elle est la conquête du passé par la mémoire, elle devient un symbole d'éternité et d'unité dans le temps. Faible signe d'espoir, fragile et toujours menacé, elle relie le passé à l'avenir, et remet en cause les victoires du temps.

Chapitre I

LE CERCLE

1. Le Paradis terrestre

Au commencement était une île, surgie des profondeurs du temps; et au centre de cette île, un château entouré d'arbres et protégé par la forêt. Dans l'espace enchanté régnait un vieillard, incarnation des ancêtres, dernier témoin des âges révolus.

Aussi loin que l'on remonte dans la mémoire des hommes, il semble bien que se présente ainsi, sous la forme la plus rassurante possible, la plus parfaite, un désir, sans cesse renouvelé parce que toujours contrarié, de créer autour de soi un espace inexpugnable, un domaine fermé à toute menace de destruction. Un îlot protecteur, un cercle magique, dans lequel il serait possible d'évoluer sans que rien ne vienne jamais perturber l'ordre sacré des choses. A l'image de l'éternité, rien n'y commencerait vraiment, et rien ne finirait:

Plessis-lez-Vaudreuil, avec sa table de pierre, m'apparaît dans le souvenir comme un havre, comme une île, comme un rocher de délices qu'auraient battu les flots, non de la mer mais du temps.¹

La famille est si ancienne que ses origines baignent dans le sacré. C'est dans la nuit, à l'abri de tout regard profanateur, que s'est préparée sa naissance. Ses racines plongeaient dans l'épaisseur de la terre; elles s'étendaient jadis très loin, dans toutes les directions, nourrissant le noyau, lui apportant, avec la sève divine, force et vigueur; et ses rameaux s'épanouissaient à l'aise sur toute la surface de la terre connue. C'était la nuit d'avant le temps, où tout avait saveur d'éternité. Dans la solitude et le silence, un dieu veillait à la formation de la cellule, qui n'avait pas encore de nom.

Puis soudain, la famille s'inscrit dans l'histoire, encore tout imprégnée des brumes de la nuit. Les contours de l'île sont imprécis, les ombres n'étant pas entièrement dissipées. C'est une lueur d'aurore qui éclaire enfin le tableau et le rend visible à l'esprit du narrateur attentif. Regard aveugle, tourné vers soi, qui ne confère aucune agitation à l'objet regardé.

Au centre, le château dresse, dans le jour naissant, ses pierres grises et roses, ses tourelles et ses bastions. Gonflé du souvenir des ancêtres, ces géants dont les luttes pour la

¹Au plaisir de Dieu, p. 91.

possession de la terre ne lui parviennent plus qu'en faibles échos, le château présente une masse imposante, un formidable refuge.

Là, dans cet abri, tout est chaleur, sommeil, rêve. Les flots viennent effleurer les rivages de l'île, d'un mouvement si lent, si harmonieux qu'il en paraît lui-même frappé d'immobilité. Qui pourrait rompre ce splendide isolement? Qui pourrait troubler cette demeure? Les flots mêmes sont complices de l'assoupissement, ils bercent le noyau, et l'enveloppent dans la sécurité du secret.

Près du château, les membres de la famille sont assis, rassemblés autour de la table de pierre, à l'ombre des tilleuls. Aucun ne se distingue de l'autre, aucun ne bouge vraiment. Si étroite est leur union, qu'ils forment un cercle parfait, où se font les échanges vitaux provenant toujours de la terre nourricière. Rien ne transpire au dehors, de cette société primitive qui ne connaît d'autre loi que son propre développement, d'autre ordre que l'ordre voulu depuis le commencement des temps par une puissance bénéfique, d'autre existence que celle de la nature aveugle et instinctive. Le lieu de rencontre n'est pas un lieu de discorde mais d'unité.

Le grand-père, bien droit, semble faire corps avec la table de pierre, dont il est le prolongement spirituel. En lui se condensent le principe premier des choses, l'immobilité de la forme, l'opposition à la transparence et à

l'intrusion d'un regard étranger. Image qui défie le temps:

Il me semble me souvenir depuis des siècles et des siècles de la grande table de pierre, au pied du château, à l'ombre des vieux tilleuls. Le temps ne mordait pas sur elle. Elle flottait dans l'éternité.²

A l'abri de toute attaque venue de l'horizon, la famille repose dans la plénitude, profondément enclose au coeur de l'espace enchanté. Le château "s'étendait aux terres et forêts qui lui faisaient comme un écrin"³.

Gorgée de la sève qui ne lui fait jamais défaut, la cellule absorbe comme son droit absolu l'apport généreux fourni par son environnement immédiat. Elle attend, et de son attente même, tout lui vient, éternellement présent, sans solution de continuité. Elle se meut au ralenti, forme molle et ronde, n'offrant aucune prise à un agresseur éventuel, obéissant sans contrainte aux limites de son étui protecteur.

Nous sommes au pays du merveilleux, où l'intervention constante d'un génie bienveillant tue le désir à sa source, par une communication directe et immanente.

Dans ce lieu de prédilection, sur cette terre aux contours fluctuants, le temps qui dure est ami de la famille; il ne trouble rien, il se déguste à petites doses, à table ou dans le jardin, au milieu des fleurs et des oiseaux, ou dans

²Au plaisir de Dieu, p. 71.

³Idem, p. 18.

le parc à l'ombre des tilleuls; il mesure le bonheur, et les jours ne coulent pas: ils sont tous semblables au premier, avec leur saveur d'éternité.

Le narrateur contemple le paradis terrestre, et le paysage, blanc de lumière sous le haut soleil du midi, tremble sous son regard. Tous les éléments se confondent dans une ambiance ouatée, irréelle, fantastique. La cellule miroite, et tout l'espace scintille, se détruisant par l'acte de contemplation. Adam dut être chassé du paradis terrestre pour se retourner vers cet espace magique où son être s'épanouissait; et la nostalgie du temps immobile provoqua chez lui les regrets de l'unité perdue, et l'horreur de la déchirure initiale qui le privait de son empire. Le sentiment de privation était d'autant plus fort qu'avait été nécessaire et juste l'adaptation à son lieu d'origine.

De cette adaptation, le narrateur est extrêmement conscient. A dessein, les verbes qui suggèrent l'enveloppement et la sécurité reviennent fréquemment sous la plume: "flottaient"⁴, "baignait"⁵, "cacher"⁶, "accumulait"⁷; à dessein aussi, reviennent les symboles d'un univers clos:

⁴Au plaisir de Dieu, p. 18.

⁵Idem, p. 18.

⁶Idem, p. 18.

⁷Idem, p. 18.

île, berceau, écrin, abri, autant d'oeillères contre le génie du mal! Autant de certitudes contre l'inconnu!

Si la famille accepte la lumière diffuse et invisible, elle craint les rayons du soleil trop perçants; un réflexe instinctif l'empêche de s'y exposer, de même qu'elle évite ce qui pourrait l'envahir, la pénétrer: le soleil doit réchauffer, non brûler:

Nous avons longtemps vécu, pour nous protéger contre lui, à l'abri de chapeaux, d'ombrelles, de volets clos, de murs d'une épaisseur prodigieuse.⁸

Les objets rassurants, la forêt, les arbres, le château, la recherche de l'ombre, le port de vêtements, les moeurs rigides et les défenses morales la cernent de toutes parts:

Tout avait toujours été pour nous, dans l'univers clos où nous vivions, entouré de barrières et de garde-fous.⁹

A la saison chaude, elle se referme sur elle-même et entre dans sa coquille:

Les vieilles grilles du parc se refermaient sur nous. Nous entrions dans l'été comme une saison sans rivages, sans début et sans fin. Nous nous réfugiions, coupés du monde, au sein de la famille.¹⁰

Dans le château, s'accumulent les cachettes, les conte-nants de toutes sortes, les objets ronds. Il y a les

⁸Au plaisir de Dieu, p. 141.

⁹Idem, p. 425.

¹⁰Idem, p. 91.

"commodes-tombeaux"¹¹, les malles immenses, les "tables rognon ou bouillotte ou demi-lune"¹², les "secrétaires à cylindre"¹³, les "bonheurs-du-jour"¹⁴. L'ombre rassurante du secret et du mystère s'étend sur tout le domaine.

Plessis-lez-Vaudreuil, berceau de la famille, voit naître les générations et les voit aussi mourir. Mais les morts ont toujours leur place autour de la table de pierre, car ils ne meurent pas vraiment. Pour minimiser l'acte de mourir, qui pour la famille n'est que le transfert d'une éternité à une autre, le narrateur use d'un euphémisme; les membres du clan reviennent toujours au gîte pour "s'endormir dans la paix du Seigneur"¹⁵. Les deux éternités se confondent, sous le regard de Dieu qui soutient l'une et l'autre.

La force d'attraction du cercle se traduit donc par un continuuel mouvement d'absorption. Tout est dirigé vers le centre, tous les moyens de transport y mènent. Les membres de la famille arrivent, reviennent, se réunissent, se retrouvent, entrent, se réfugient, s'installent, s'assoient... C'est la tribu, isolée par son nom, ses coutumes, son langage.

¹¹Au plaisir de Dieu, p. 18.

¹²Idem, p. 18.

¹³Idem, p. 18.

¹⁴Idem, p. 18.

¹⁵Idem, p. 17.

La famille s'est entièrement approprié l'espace qui devient dense, lourd, compact. Elle s'est installée dans le temps qui dure et y règne en maîtresse. Non seulement elle "est" de droit divin, mais elle possède: "Nous avons des châteaux ... Nous avons des terres ... Nous avons des valets ... Nous avons même des hommes de main"¹⁶.

La terre est son domaine, et la possession des choses matérielles en est la preuve évidente. Son amour de la terre va de soi; il est exclusif, passionné, irrationnel. Il y a si longtemps qu'elle lui appartient, qu'elle est sa raison d'être, sa seule réalité.

Cette famille vit dans l'assurance tranquille du propriétaire; elle a pour elle le droit et la justice, fondés sur la coutume établie depuis des temps immémoriaux. Respectable parce que respectée, aveuglée par le souvenir, la tradition et les préjugés, elle a, depuis toujours, l'invincible conviction que rien ne changera jamais. L'idée même du changement lui est inconnue.

Ainsi donc, la famille se repose, autour de la grande table de pierre, dans sa solitude, sa suffisance et son immobilité, n'ayant aucune raison de croire que les choses changeront, et que le noyau si bien protégé subira un jour les atteintes du Temps.

¹⁶Au plaisir de Dieu, p. 145.

Le cercle enchanté dégage la paix, la fidélité, le sommeil, la piété filiale. Au milieu de ses enfants, de leurs femmes et de ses petits-enfants, le patriarche règne comme à la cour, fidèle à Dieu, au roi et à l'honneur, les trois symboles de cette société féodale, dont personne encore ne met en doute la légitimité, tant la structure en paraît solide. L'aïeul vénéré, l'esprit incarné dans la matière, donne aux choses leur sens et leur raison d'être. Il soutient l'échafaudage.

De même qu'elle ne se souvient plus de ses origines troubles et de ses luttes pour l'accaparement de la terre, de même la famille ignore sa fragilité. Elle ne sait pas que sa force apparente lui vient de l'inattention du monde, des arbres et de la forêt qui éloignent l'humanité, de l'immensité de la mer et de la distance infinie qui la sépare du mouvement, et du jugement critique. "Et nous n'avions pas de journalistes"¹⁷.

Aveugle et muette, dans son enclos, la famille n'a pas d'antennes pour capter les ondes qui bientôt traverseront toutes ses défenses, brisant le cercle, et provoquant son éclatement dans l'espace.

N'apercevant rien à l'horizon, se suffisant à elle-même, elle s'imagine que l'espace s'arrête à ses frontières. Le doute serait sa mort, et le doute ne peut l'atteindre.

¹⁷Au plaisir de Dieu, p. 145.

Le narrateur, tout à sa contemplation, revoit avec ferveur ce tableau idyllique qui ne s'effacera plus de sa mémoire; c'est le tableau de l'innocence et de la douceur de vivre, du paradis terrestre, d'une terre mythique et sacrée, que tout homme possède, enfouie au plus profond de lui-même, qu'il l'ait connue ou rêvée. C'est l'espace de l'enfance, où les étés s'étiraient, lents et pleins de bonne odeur, accordés aux souffles de la brise, et où le corps s'épanouissait d'aise. Tableau de douceur, de mouvements souples et gracieux, d'une lumineuse clarté. La jupe claire de la tante Gabrielle et les cheveux blancs du grand-père font partie de l'éternel moment. Les songes y sont légers comme ces petits nuages blancs qui se promènent, oisifs, dans le ciel bleu.

Tous les étés ... se confondent dans mon souvenir où ils finissent par ne former qu'une seule et longue journée. Immobile, interminable, toujours la même, écrasée de soleil.¹⁸

Le narrateur voit la beauté fragile et menacée de l'instant trop parfait, et son tableau est tout pailleté des larmes du souvenir! Vision globale, qui cède maintenant la place à la précision.

Le narrateur, consciemment, s'appesantit sur les lieux et les choses, il nous fait voir les détails, les canotiers et les immenses chapeaux, les broderies et les fleurs, les insectes et les menus gestes des personnages. Plongé au coeur de son domaine, il n'a pas le recul nécessaire pour ironiser

¹⁸ Au plaisir de Dieu, p. 88.

comme il le fait à propos des faits plus anciens qui lui ont été rapportés. Comme l'enfant dont le bonheur est l'état naturel, et qui n'en met pas en cause l'origine, il s'attarde avec émotion sur ce passé qui fut sien, sur ce temps d'éblouissement, caractérisé par l'engourdissement de l'esprit, et l'attention au quotidien, à la pluie et au soleil, à tout ce qui remue sans faire bouger le temps, et qui en souligne plutôt l'immobilité!

Le narrateur entre vraiment dans le récit comme personnage individuel lorsque, enfant, il se voit jouer autour de la table de pierre. Mais il est encore inclus dans le "nous" collectif, ayant de son monde une vue empirique et égocentrique. Comment pourrait-il, sans point de comparaison, croire que les choses ne sont pas ce qu'elles sont, et qu'elles pourraient être différentes? Et surtout, pourquoi devrait-il remettre en question le milieu qui le nourrit et sert de cadre à ses jeux? L'avant et l'après sont collés à l'instant et ne s'en distinguent pas!

Les dieux lares veillent à sa sécurité. Il vit au sein de l'accumulation des objets, sourd et aveugle à toute autre sollicitation que celle de son plaisir immédiat, incapable de discerner la vie de la mort, la mobilité de l'immobilité, puisque les morts eux-mêmes prennent place à la table de pierre! Pour lui, le monde est alors unifié, achevé, clos, et rassurant. C'est un monde simple, monolithique, un royaume donné pour toujours, reçu de plein droit et indivisible.

2. Le temps des aveugles

La force de la famille, "cette race aveugle"¹⁹, est de croire qu'elle est seule au monde, que la terre entière lui appartient, que tout est bien ainsi, et que les rapports de possédants à possédés, entre la famille et ses serviteurs, sont légitimes et naturels. "Nos gens"²⁰ dit le grand-père, et il n'y a rien de péjoratif dans cette appropriation des autres par la famille. Elle signifie tout simplement que l'organisation du monde a été déterminée une fois pour toutes, et que chacun doit tenir son rang et en être satisfait. Devoirs et obligations, autant qu'amour et respect, résultent de ces rapports qu'on ne discute pas. Dans la société féodale, il n'est point question de liberté et d'égalité, et pour le grand-père, ces mots n'ont aucun sens. Depuis le commencement des temps, Dieu, le Roi, la Famille et les serviteurs lui présentent une organisation verticale de l'univers qui a toujours fonctionné à merveille, évidemment pour la plus grande gloire de la Famille et pour la préservation de ses biens! Mais il n'entre dans ces vues du grand-père aucun égoïsme conscient: il est gardien de la terre et tout ce qui en impliquerait le partage serait criminel.

Quand tout son monde s'écroule, le grand-père ironise

¹⁹Au plaisir de Dieu, p. 28.

²⁰Idem, p. 30.

au sujet de la prétendue liberté à venir. A ses yeux, elle ne vaut guère que l'on ait déclaré la mort de Dieu, clef de tout l'édifice, et que l'on ait fait, de la poursuite du bonheur, le but suprême de la société. L'honneur de servir la famille écrase le statut des esclaves modernes, dominés par le dieu argent, et sans attaches avec le sol qu'ils exploitent.

Mais les Remy-Michault, la nouvelle classe montante, se moquent de l'inébranlable certitude avec laquelle le grand-père affirme l'excellence de son système, de son inaptitude à vivre autrement que dans un splendide isolement, en possession tranquille de la vérité.

La famille est déjà un objet de curiosité: ses conceptions étroites la désignent à l'attention malveillante, ou, à tout le moins, ironique, de ceux qui sont nés en dehors du cercle choisi. Albert Remy-Michault prête à l'arrière-grand-père et à Jules, son garde-chasse, le dialogue suivant, qui éclaire le tableau de l'appropriation de l'espace.

Le soleil brille sur le paysage, les possessions de la famille s'étendent à perte de vue, devant les deux personnages montés au sommet de la plus haute tour du château:

Jules, aurait dit mon arrière-grand-père, ouvre les yeux.

- Oui, monsieur le duc.
- Qu'est-ce que tu vois?
- Je vois des arbres, des pièces d'eau, des prairies, des fermes.
- Quoi encore, Jules?

- Je vois des collines au loin, encore des forêts, encore des étangs, et puis, à perte de vue, des prairies et des arbres.
- Eh bien, Jules, tout cela est à moi. Maintenant, Jules, ferme les yeux.
- Oui, monsieur le duc.
- Qu'est-ce que tu vois?
- Rien, monsieur le duc.
- Eh bien, ça, Jules, c'est à toi.²¹

Au-delà de l'horizon, plus rien! C'est la nuit noire de l'informe, c'est l'envers du tableau que l'on ne regarde jamais. Le soleil ne se couche pas sur l'empire de la famille!

Quand Jules ouvre les yeux, il est victime du même aveuglement que son maître, et quand il les ferme, il retourne au néant d'où il fut tiré! Dieu protège le système, et hors du système, il n'y a point de salut. La réalité est un bloc compact de rutillement et de grands trous d'ombre. Ce qui apparaît est une structure, plus que des visages.

Comme les membres de la famille sont encerclés, et que leur arbre généalogique leur tient lieu de personnalité, ils ne s'identifient que par leur lien avec le rameau principal. L'essentiel n'est pas dans la distinction que l'on pourrait faire entre les vivants et les morts, entre les excentricités de l'un ou la vie exemplaire de l'autre, entre les traits qui les isoleraient de la famille, l'essentiel est dans ce qui les unit, non dans ce qui les divise. Ils n'ont d'importance que par le nom. Chacun ressemble à l'autre; chacun tire vanité de cette ressemblance; et rien n'est plus cher au

²¹Au plaisir de Dieu, p. 70.

grand-père que de parcourir en esprit la longue lignée des ancêtres. Peu importe que parfois, par erreur, il attribue à un pur étranger cet air de famille pourtant si caractéristique; il ne doute pas; il passe outre; un étranger ne compte pas et, pour un peu, l'aïeul accuserait la personne qui détient cet air d'avoir usurpé quelque chose qui doit rester dans la famille!

Cette espèce de concentration sur soi, ce rejet systématique de l'autre en tant qu'autre, cet esprit de caste aveugle est d'ailleurs la condition sine qua non de l'existence du groupe établi: "nous étions seuls au monde"²². Sublime assurance! qui fonde la réalité et crée l'espace clos, simplement en étant!

C'est un étonnement passager, une stupéfaction momentanée, que provoque chez le grand-père la découverte que l'air de famille peut tromper sur l'appartenance!

Il n'approfondit pas sa découverte, incapable d'en imaginer l'importance; malaise bien vite effacé parce que nié aussitôt. Autour de la table de pierre, l'heure n'est pas encore venue de la conscience éclairée! Rien ne sème le doute, et bien fugace est la trace de la pensée!

Le narrateur accepte facilement les lois tacites de la tribu, tout d'abord parce qu'elles le protègent contre l'inconnu: elles lui sont, dans l'enfance, douces et favorables;

²²Au plaisir de Dieu, p. 136.

ensuite parce qu'il n'a aucun moyen de les discuter, aucun pouvoir contre la formidable lignée des ancêtres et la rigidité du grand-père. Le cercle l'environne, lui aussi, et lui bouche l'horizon.

Il éprouve, au sein de son milieu, un pur plaisir; aucune inquiétude ne perturbe son sentiment d'appartenance et son instinct du bonheur. Ce qu'il ressent, c'est une impression de plénitude; il vit de sensations, non de pensées.

La boule opaque glisse sur la ligne du temps sans lui offrir de prise. Comme l'animal qui oppose à l'agression une forme ronde, la famille cache ses membres, se rétracte, et survit longtemps aux atteintes de l'ennemi. Parfois, sans doute, le temps se déchaîne, s'élève en tornade et enserre la cellule.

Mais derrière le formidable retranchement qu'est Plessis-lez-Vaudreuil, les aveugles sont rois:

Il fallait ne pas bouger, ne toucher à rien, se boucher les oreilles et les yeux, veiller de tous côtés à la sainte immobilité du vrai, du beau, du bien.²³

Quand les membres de la famille s'étireront, avides de grand air et de mouvement, heureux de palper l'espace, imprudents et audacieux, ils accueilleront le danger en ami; leur ignorance constituait à la fois leur protection et leur fragilité. La cellule se défera d'elle-même; c'est la règle de

²³Au plaisir de Dieu, p. 102.

toute division, à laquelle rien n'échappe, et qui soumet l'être à son destin.

La connaissance tue ce qu'elle touche. Or, dans la jeunesse du narrateur, la famille est morte mais elle ne le sait pas; elle se donne l'illusion de vivre et d'être maîtresse du temps. Malgré ses prétentions, c'est le mouvement qui l'entraîne; et elle le suit, passive. Son immobilité apparente ne peut compenser la force extérieure et active qui lui imprime, à son insu, une rotation vertigineuse. La famille semble immobile, un peu comme notre planète, seulement parce qu'elle bouge à une vitesse qui rend invisible, aux occupants du cercle, le mouvement même.

Les horloges, dans le château, marquent un temps de petite vitesse, et si le narrateur peut compter les heures avec autant de plaisir, c'est qu'il subit le même envoûtement que les membres de sa famille. Les horloges lui parlent d'un temps immobile et éternel, qui trompe la mort. Les pendules innombrables sonnent le dimanche à midi, inexorablement, avec une régularité qui apaise, qui endort et berce l'angoisse. L'horloger, M. Machavoine, à la solde de l'aïeul, règle le temps par ses gestes rituels; il lui suffit de remonter le mécanisme des horloges, tandis que le grand-père veille à ce que celles-ci sonnent toutes à la fois, lors de la cérémonie du dimanche, et confirment l'exactitude de sa montre d'or! Il serait scandaleux que le mécanisme de l'une d'elles se détriquât! Le grand-père s'assure que le temps lui obéit! Que

l'horloger bossu remplisse ses fonctions, et l'arrêt magique du temps n'aura de cesse à Plessis-lez-Vaudreuil! "Nous abolissons le temps par la répétition"²⁴.

Dans ce tableau de vie paisible, M. Machavoine ressemble à ces marionnettes de porcelaine qui sortent d'une boîte musicale, saluent les témoins, et repartent après avoir accompli deux ou trois petits tours sur elles-mêmes.

Le son mélodieux des longs étés retentit à l'oreille du narrateur bien longtemps après la fin de cette époque de bonheur. Il réveille le souvenir et provoque les images du temps jadis, où l'ennui des jours sans fin s'alliait au rêve, au plaisir tout simple d'exister! Rituel de la mémoire, venu de la répétition des gestes.

Le narrateur précède l'horloger, il est dans toutes les chambres, provoquant le salut respectueux du pourvoyeur d'éternité. Il doit faire provision de souvenirs; une sorte de complicité s'établit entre le temps et lui, entre le temps commandé par l'aïeul, et son oreille aux aguets. "C'était un plaisir dont je ne me lassais pas"²⁵.

Et de quoi donc s'occuperait le narrateur, avec plus d'intérêt et de sérieux, que des rapports de sa famille avec le temps qui dure? La bicyclette, le Tour de France,

²⁴Au plaisir de Dieu, p. 352.

²⁵Idem, p. 94.

l'horloger de Roussette, le cycle immuable des saisons ponctuent l'éternel retour des étés qui ramènent la famille au château, et l'installent à l'ombre des tilleuls.

Le cercle se reforme facilement, à peine touché par les vagues. Le temps, ainsi mesuré, rassure; il distille même un ennui aimable et nécessaire, qui semble le prix à payer pour la pérennité de qui l'éprouve. Le pouvoir d'exercer sur le temps un contrôle presque absolu est la négation de son autre face terrible et grandiose, porteuse d'oubli et d'ivresse mortelle. Mais tout rêve se dissipe, et celui d'une éternité terrestre ne résiste pas à l'Histoire.

Trois avertissements, les trois coups du destin, troublent bientôt les dimanches de Plessis-lez-Vaudreuil. Les drames de M. Machavoine, ses retards, ne suffisent certainement pas pour bousculer les habitudes des habitants du château. Ils n'ont qu'une valeur de signes indéchiffrables dans l'instant, la valeur des signes qui passent inaperçus tant ils sont discrets, et que l'on repousse du revers de la main, comme l'insecte sur la peau. Le moment d'agacement est trop court, la douleur causée par le dard, trop fugitive.

Et pourtant, M. Machavoine n'avait pu sauver son fils de la noyade parce qu'il dormait sur la rive, puis il n'avait pu empêcher la fuite de sa femme, ces deux incidents lui faisant remettre au lundi la tâche de remonter les horloges; et enfin, le dernier samedi, il mourut à bicyclette, sur la route qui menait à Plessis-lez-Vaudreuil. L'impuissance de

l'horloger devant le destin était la prémonition d'une impuissance tout aussi tragique: celle de la famille aux prises avec le temps qui passe. Pendant le sommeil du père et protecteur, la mort avait fait son oeuvre chez ses proches, puis le père lui-même, troublé et distrait, avait été frappé.

Un autre événement nous fait pressentir la prochaine disparition de la famille: l'avenir se présente un soir au château, sous les traits de Boris, le fils du cocher russe. Ce jeune messenger, témoin du massacre de la branche russe, prononce des mots qui étonnent dans ce lieu, et dont le sens est encore imprécis: ceux de science et de liberté. "C'était l'histoire qui entrait, mais nous ne la reconnaissons pas"²⁶. Le rescapé d'humble condition deviendra, grâce aux temps nouveaux, un savant physicien. Mais le soir du bal, il fait figure d'intrus!

A d'imperceptibles changements donc, le narrateur a constaté que le temps s'était mis à bouger à Plessis-lez-Vaudreuil.

L'argent et l'amour, tenus jusqu'ici pour des auxiliaires indispensables au maintien de l'édifice, pour des moyens tout naturels de procéder à la restauration du château, ne remplissent plus aussi bien leur rôle d'agents secrets.

Auparavant, l'amour, le mariage de la tante Sarah, les fortunes s'intégraient à Plessis-lez-Vaudreuil sans qu'on y

²⁶ Au plaisir de Dieu, p. 57.

trouvât à redire puisqu'ils tournaient immédiatement à la gloire de la famille.

L'argent, invisible et un peu méprisable, presque intouchable, était caché dans les forêts, les arbres et les rivières. Il servait à combler l'espace, et il avait la couleur des domaines immenses que dorait le soleil; venu de la terre, il la conservait. Les mariages perpétuaient la race; ils cimentaient des éléments semblables. La prospérité matérielle et les alliances bénies par le plaisir de Dieu n'avaient pas pour nom: argent et amour. Comment aurait-on pu, d'ailleurs, se préoccuper outre mesure de ce qui n'avait jamais fait défaut? Les apparences étaient là, qui masquaient l'envers du décor, la réalité des chiffres comme celle des passions!

Ce qui n'est pas nommé n'existe pas: telle est la règle de la famille qui nivelle tout son comportement à l'égard des siens, et des autres classes qui bientôt vont la séduire. "Ils ne savent même pas leur nom"²⁷, dit le grand-père des Remy-Michault, ces représentants de la riche bourgeoisie, dont la fortune du nom a suivi les changements de degrés dans l'échelle sociale.

Malgré les condamnations tranchantes du grand-père, et ses indignations devant les prétentions au droit de reconnaissance des nouveaux parvenus, prétentions injustifiées à cause

²⁷ Au plaisir de Dieu, p. 40.

de leurs origines troubles, l'argent et l'amour, principaux facteurs de l'action des hommes, vont modifier la composition de la famille et servir à l'invasion des barbares qui, avec des habitudes et des raffinements qui les apparentent de plus en plus au cercle dont ils entreprennent la conquête, réclament les mêmes privilèges. Le temps de l'exclusivité s'achève, et l'éclatement de la cellule est proche.

Le temps qui portera ailleurs le plaisir de Dieu s'est graduellement insinué dans la cellule; l'argent de la tante Gabrielle sert à embellir le château et à le doter du confort moderne. L'amour et l'intérêt s'unissent pour donner un éclat sans précédent à Plessis-lez-Vaudreuil, un éclat de fête où se mêlent la vie et la mort: aux valeurs sûres, succèdent l'illusion, la vanité. On échange le droit d'aïnesse pour des plaisirs violents et factices. Voici venir le temps du doute, de la dispersion dans l'espace. La monnaie d'échange acquiert ses titres de noblesse, éclaboussant le règne du grand-père, menaçant son intégrité, travaillant contre lui; elle crée l'ambiguïté et le trouble où s'élabore l'avenir, complice du temps et ennemie de la stabilité. Si discrète jusque-là, la famille s'étale à la une des journaux, devient moderne, s'expose aux regards, et aux commentaires qui la déchirent.

Ainsi en est-il souvent de celui qui a éprouvé sa fragilité et ressenti les premières atteintes du mal qui l'emportera. Il croit dompter le temps, quand il lui sert de jouet. Sous le désir forcené de vivre, les ravages continuent à

miner le corps, les rides se creusent, la force s'altère. Ce que l'on croyait avoir reculé, le moment de vérité, approche de soi, et bientôt se lit dans le regard des autres.

L'ère des communications annonce la vitesse accélérée du temps et la fin de l'isolement protecteur pour le noyau familial. Les divergences au sein de la famille s'accroissent: c'est la naissance de l'individualisme.

Au plaisir de Dieu, la devise de la famille, elle aussi, change lentement de sens. Une vague nuance d'insolence et de fatalité l'emporte insensiblement sur la notion de triomphe au sein de la soumission.²⁸

Le cercle n'a plus sa consistance épaisse et lisse. Chacun se sent affairé, pressé. "Mon fils est dans les affaires"²⁹, dit le grand-père.

Déjà une terrible ambiguïté domine la vie des membres du cercle. La tante Gabrielle se partage entre deux mondes qui ne se rencontrent jamais: celui du grand-père, stable et aveugle, et celui de la rue de Varenne, mobile et brillant. Double vie, laissant entrevoir une déchirure de l'espace. La rue de Varenne était la négation et la mort de Plessis-lez-Vaudreuil"³⁰.

²⁸Au plaisir de Dieu, p. 212.

²⁹Idem, p. 213.

³⁰Idem, p. 103.

L'auteur nous rend sensible la progression du temps, et son action sur l'espace, par de nombreuses énumérations:

Nous avons longtemps reçu Le Conservateur et La Gazette de France. Ni l'un ni l'autre n'existait plus. Pierre et Jacques lisaient Le Temps et Le Journal des débats, Philippe L'Action française, toute la famille Le Figaro....³¹

Et Claude, maintenant, lisait L'Humanité!

Des générations se sont assises autour de la table de pierre, différentes par leur aspect, soumises à la mode:

"Nous étions venus en perruque, en tricornes, en huit-reflets, en melon, en canotiers. Nous étions venus en képi. Nous avons fini nu-tête"³².

Et plus loin:

Nous étions arrivés à cheval à Plessis-lez-Vaudreuil. En carrosse, en berline, en calèche à soufflets. En landeau, en phaéton. En cabriolet, léger et rapide. Nous étions arrivés en train. Nous arrivions en voiture.³³

Au château, se succèdent les yeux bleus ou verts, marron, ou gris, les cheveux châtain ou blonds. Les redingotes, les jaquettes, les habits de ville. Les bottiers, les tailleurs, les chemisiers.

³¹Au plaisir de Dieu, p. 250.

³²Idem, p. 71.

³³Idem, p. 92.

Par le procédé d'accumulation des choses, on voit, de la même façon, l'espace tout près d'éclater, rempli au point de se détruire par saturation: le château regorge d'objets et de souvenirs.

Le grand-père, symbole du refus, représente l'axe autour duquel tourbillonne le temps. La liste de ses refus s'allonge à mesure que les assauts du monde se font plus pressants et qu'il leur résiste davantage: refus de la mort du roi, refus du tricolore et de la Marseillaise; désapprobation de l'affaire Dreyfus, parce qu'elle implique une attaque contre l'armée; refus de l'instruction obligatoire, des voyages à l'étranger, de Paris, du modernisme qui transforme le château, des soirées de la rue de Varenne, de la révolution; refus du service militaire obligatoire, des mots nouveaux, du divorce, du progrès comme notion de bonheur; indignation devant la suppression du droit d'aînesse qui protégeait la terre; en un mot, rejet de tout envahisseur, condamnation de tout ce qui sépare et désunit.

Encore vigoureux bien qu'âgé quand son petit-fils s'assied à la table de pierre, le grand-père s'oppose par son inertie même au temps qui le cerne; sa vigueur se porte garante de l'excellence de sa position; aucune innovation ne lui paraît heureuse, du fait qu'elle est une innovation, donc une négation de sa raison d'être. L'ordre nouveau ne doit pas déranger l'ordre ancien.

L'aïeul déteste les livres, les idées, la pensée. Les changements mènent à la vieillesse et à la mort, et l'esprit n'admet pas que le temps détruise le corps tant il a l'impres-
sion d'en être tributaire. Le vieillard lutte avec ce qui lui reste de forces et donne à ses proches l'illusion qu'il est éternel. "Nous vivions très loin de nous dans l'espace et dans le temps"³⁴. Ce sera toujours contre son gré qu'il s'accommodera des changements, et seulement quand ceux-ci auront eux-mêmes atteint un degré d'immobilité qui les fasse paraître inoffensifs.

Il était un lecteur assidu de Barrès qu'il distinguait presque seul dans le grand naufrage de la littérature de son temps. "Qu'est-ce donc que j'aime dans le passé? écrit Barrès dans ses Cahiers. Sa tristesse, son silence et surtout sa fixité. Ce qui bouge me gêne". Ce qui bouge gênait aussi mon grand-père.³⁵

3. L'illumination

Le temps qui bouge, c'est l'érosion naturelle qui amène la dissémination des éléments cellulaires, la maladie, les infirmités, l'accumulation des branches mortes sur l'arbre familial; c'est aussi la vigueur et la curiosité de la jeunesse, l'élan vital qui écarte les obstacles; les élèves de Jean-Christophe Comte s'éveillent au monde des idées: Jacques,

³⁴Au plaisir de Dieu, p. 22.

³⁵Idem, p. 115.

Claude, le narrateur, et Michel Desbois, le fils de l'intendant, regardent avec des yeux neufs le vieux château qui leur était si familier, et qui semblait aussi solide qu'une forteresse. Sa masse formidable paraissait rebelle à l'inspection attentive; on l'admirait d'être ce qu'elle était, d'une façon empirique.

Mais le pire ennemi du grand-père est désormais dans la place: le semeur d'idées, élément insolite que l'aïeul cherche immédiatement à récupérer: "Mon cher Comte, lui dit-il en lui tendant la main, avec un grand sourire, mais vous étiez fait pour nous!"³⁶ Jean-Christophe Comte ne peut être complice de cette jovialité accapareuse. Il est venu pour illuminer les ténèbres, il est le guide de la conscience.

Dès lors, le tissu serré qui maintenait la cohérence du groupe va devenir extensible, sous la poussée vigoureuse des individus qui s'affirment. A l'intérieur comme à l'extérieur du cercle, des impulsions puissantes sont en jeu pour provoquer les échanges vitaux et ouvrir des issues jusque-là cadenassées. Ce n'est plus seulement à sa périphérie que le cercle subit les pressions du temps; pour la première fois, c'est le grand-père, le noyau central, qui devient vulnérable.

Jean-Christophe Comte, c'est l'avenir qui s'introduit dans la salle d'étude, et prépare ses voies. Le mouvement

³⁶Au plaisir de Dieu, p. 108.

affronte la permanence. Comment le grand-père pourrait-il se méfier de l'histoire, qui avait décoré les murs du château d'innombrables et majestueux ancêtres, et qui avait toujours montré sa face glorieuse? L'histoire complaisante avait fait la famille; était-il concevable qu'elle pût la défaire?

Observant la cellule, le narrateur peut affirmer, en clinicien averti: "ce qui avait, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, ébranlé l'ordre voulu par Dieu, c'étaient de petits termites, des insectes malsains et nocifs, des rongeurs insidieux: les idées"³⁷.

M. Comte ouvre le passé à l'esprit curieux des adolescents; il leur révèle ce qu'ils portent en eux, les force à la réflexion, à la pensée, au jugement. Il leur apprend à lire les signes, à les comprendre et à les interpréter. Les livres familiers et rares, jamais lus, ornements des salles de la bibliothèque du château, transportent peu à peu les esprits hors du cercle étroit qui était leur domaine. "A peine avions-nous mis les pieds dans le royaume enchanté que le monde autour de nous s'écroulait dans le néant"³⁸. Oubli de l'entourage immédiat: les barrières tombent d'elles-mêmes, symboliquement, avant toute excursion physique.

Le jour est venu où la conscience s'éveille, et graduellement s'arrache à la torpeur que lui causait le rayonnement

³⁷ Au plaisir de Dieu, p. 31.

³⁸ Idem, p. 125.

distillé sur toute la surface de l'étendue visible. L'esprit, répondant aux stimulations du désir, se rend disponible pour accueillir la vie qui bouleversera les apparences; la réalité qu'il ne cherchait pas, il espère maintenant la dévoiler.

Chez le narrateur, grâce au personnage de Jean-Christophe qui lui a ouvert les yeux, se trouvent réunies les conditions préalables à la régénération d'un être: insatisfaction devant la réalité fuyante, équilibre instable des émotions, connaissance d'une beauté supérieure indépendante du temps et de la matière, et curiosité insatiable, toujours en éveil. Il est prêt à reconstruire le monde, après en avoir expliqué les rouages. L'espace du livre contient bien tous les éléments d'une expérience personnelle, auxquels il a donné la valeur de "signes"; intégrés à une structure plus large, ces éléments révèlent un passé commun à tout le genre humain.

Le narrateur, installé au centre de son univers, en perçoit les moindres tressaillements; extrêmement réceptif, il se laisse féconder par le temps qui passe; puis il décante les faits, les rend intelligibles en les stylisant.

La lecture est donc la révélation suprême, l'éblouissement dont on ne se guérit jamais; c'est la poursuite fabuleuse du temps, qui enfièvre l'esprit et soumet le corps. "Nous étions condamnés à la poursuite sans fin des morceaux de notre rêve"³⁹. Rien ne compte plus que la découverte de

³⁹ Au plaisir de Dieu, p. 127.

l'homme et la recherche de ses fins, à travers les méandres de l'histoire du monde. Jusqu'à la venue de Jean-Christophe, tout convergeait vers le château; tout y revenait toujours.

Mais dès l'instant d'illumination, par la plongée de l'esprit dans le passé, les portes du château s'ouvrent pour l'aventure et les départs, pour l'avenir. "Nous quittons enfin les châteaux et, pour la première fois de notre vie, nous empruntons les grands chemins, nous partions pour des pays inconnus"⁴⁰. Le présent est frappé de mort, et va perdre la place privilégiée qu'il occupe: son unité est menacée. Car le temps s'y est engouffré pour en chasser les êtres et les choses.

Du moment que la famille s'est inscrite sur la ligne horizontale de l'histoire, le passé et l'avenir lui rendent sa mobilité. Le fait qu'elle ait eu un passé, et surtout que ce passé soit désormais exposé à la connaissance, invite l'avenir à fracturer son présent, à la diviser. Ce monde que les adolescents portaient en eux, le passé, ne leur était pas intelligible; il pouvait être glorieux, attendrissant, émouvant ou chargé de rêve, sa structure interne leur restait caché; son sens imprécis. Puis enfin, le passé ondoyant et divers donnait à leur esprit réceptif "le vertige du monde"⁴¹.

Les autres se mettaient à exister, l'univers s'étendait

⁴⁰ Au plaisir de Dieu, p. 126.

⁴¹ Idem, p. 129.

au-delà de la forêt et des arbres, les tilleuls ne dispensaient plus avec autant d'assurance leur ombre tutélaire. Le doute, enfin, rongait la confiance illimitée que la famille avait eue en son destin.

"En un sens, M. Comte et la salle d'études de Plessis-lez-Vaudreuil marquaient le réveil de la famille. En un autre sens, ils en sonnaient le glas"⁴². On conçoit bien les fureurs du grand-père contre tous ceux qui avaient contribué, Gutenberg en tête, à illuminer l'esprit. L'âge de la parole et de l'écriture était celui des révélations, celui des étonnements. "Tout un monde basculait entre la rue de Varenne et Plessis-lez-Vaudreuil"⁴³. Au château, la tante Gabrielle se transformait en dame d'oeuvres; elle adoptait l'attitude que l'on attendait d'elle, atome parmi les atomes, imbriquée dans la chaîne qui se formait autour de la table de pierre; mais rue de Varenne, nous l'avons vu, Gabrielle portait un autre masque, celui qu'un autre milieu lui imposait. Où donc était la vraie Gabrielle?

"... aucun de nous n'est jamais rien d'autre que ce que le monde autour de lui a décidé qu'il est"⁴⁴. Rien n'avait de consistance ou même de réalité. Sous le masque d'Arlequin se dissimulait le temps! Le passé avait mille et une facettes; au narrateur, dans la salle d'études, il se révélait coloré, paradoxal, complexe.

⁴²Au plaisir de Dieu, p. 134.

⁴³Idem, p. 87.

⁴⁴Idem, p. 91.

La grande leçon de Jean-Christophe avait changé à tout jamais sa vision des choses. Le passé ne serait plus cet objet opaque et unifié, rebelle à toute intrusion, vivant de la négation des autres, et de la distraction du monde. Le bien et le mal s'y rencontraient, et si le bien semblait toujours avoir la primauté, c'est parce que le passé se regardait de l'intérieur, jamais de l'extérieur!

Le double emploi de la tante Gabrielle n'est que la première d'une longue série de transformations que l'esprit voit maintenant en toute clarté: l'aristocratie et la bourgeoisie devaient se lier, en toute bonne foi, pour que s'accomplît le temps. Le cercle ne pouvait se dérober aux intrusions des barbares. Une grande part d'inconscience permettait d'ailleurs la rencontre du temps qui se voilait et de l'espace qui s'offrait. La famille se concentrait sur l'accessoire. Ainsi, l'échange des vœux de l'oncle Paul et de Gabrielle procédait d'une fatale complicité: "Il est curieux que ce soit avec l'un des moins intelligents d'entre nous que ce virage ait été pris"⁴⁵.

Le destin est aveugle. L'éblouissement de l'oncle Paul devant la beauté avait permis à l'avenir de s'introduire dans le cercle. Suicide anticipé de la famille et du personnage. Quelque vingt ans plus tard, en effet, ruiné par la crise de 1929, l'oncle se tire une balle dans la tête.

⁴⁵Au plaisir de Dieu, p. 204.

Les métamorphoses du cercle mettaient maintenant la famille à la mode du jour, cette façon de mourir et de passer. L'argent et l'amour conjugués avaient fait leur oeuvre de destruction bien avant que le narrateur n'en ait pris conscience. "Mais à mes yeux d'adolescent, il y avait d'abord la famille. Et puis, ensuite, les membres qui la constituaient"⁴⁶.

Comme l'oeil voit le tout, avant de pouvoir distinguer les détails, le principe d'unité avait longtemps masqué la prise de conscience des individus. Mais sous le vocable de la famille, s'agitaient des êtres différents, fortement individualisés.

La naissance de l'individualisme est un tournant majeur dans l'évolution du cercle. C'est l'une des jointures spatio-temporelles mises en relief par l'enseignement de M. Comte. Ses manifestations premières sont bien timides à vrai dire, car les membres de la famille empruntent tout d'abord des routes sûres, déjà éprouvées par la tradition: voyages à Paris et dans les environs. Si la famille jouit d'un territoire agrandi, celui-ci est encore, pour quelques saisons trop courtes, un prolongement de son propre espace. Elle quitte ses tilleuls tout doucement, en voiture, en train, puis graduellement s'aventure au grand large, vers un ailleurs ensoleillé. Elle entre dans le présent, qu'elle respire de tous ses pores, assoiffée de grand air et de liberté. De la petite vitesse,

⁴⁶Au plaisir de Dieu, p. 215.

elle passe à des moyens de locomotion toujours plus rapides: les bateaux, les transatlantiques, puis l'avion.

Eprise des reflets du soleil sur la mer, elle s'étale en pleine nature, abandonnant l'ombre qui la protégeait, rejetant ses vêtements, ne rêvant que de voyages et de départs. Les liens se distendent entre Plessis-lez-Vaudreuil et l'immensité des terres enivrantes; le château devient un point de rencontre pour les temps de réflexion et de repos, mais son attrait ne supplante en rien celui de la puissance nouvellement acquise. La jeune génération part à la rencontre des étrangers. Un amour éperdu du monde l'aveugle sur elle-même: "Nous cherchions à nous fuir plutôt qu'à nous retrouver"⁴⁷. Un amour de la liberté d'autant plus fort qu'il fut plus longtemps comprimé!

Les membres de la famille, si longtemps comparés les uns aux autres, et si ressemblants, tellement assimilés à la figure constante de leur milieu qu'ils n'ont plus rien à apprendre de la contemplation de leur image, cherchent l'inconnu, l'oubli, l'ivresse du dépaysement. "Le goût du bonheur, l'amitié, la soif de comprendre, s'étaient emparés de la famille"⁴⁸.

Par terre, par mer, ou par la voie des airs, la famille se dispersait, à l'affût de toutes les idées nouvelles.

⁴⁷Au plaisir de Dieu, p. 142.

⁴⁸Idem, p. 151.

Elle ne pouvait savoir que les éléments, jadis favorables à sa survivance, se ligueraient contre elle pour nouer son destin. Lorsque la guerre cracherait le feu et sèmerait la désolation, elle serait ballottée au gré du temps, petite coque infime loin de son port d'attache.

Mais en même temps, les réseaux de communications apportaient à l'esprit du narrateur une plus large appréhension de la notion de l'espace. Le château familial, subissant les influences d'un milieu plus ouvert, connaît un va-et-vient perpétuel, une agitation de molécules, un brassement fécond en somme, qui préparait un ordre nouveau, une disposition nouvelle des surfaces.

* * *

Le passé n'est plus monolithique. D'anciennes fissures, depuis longtemps oubliées d'ailleurs, comme les origines juives de la tante Sarah, apparaissent comme les premières rides dans un visage encore lisse et ferme. Les jeunes gens qui étudient l'Histoire découvrent un monde tout différent de celui que la tradition avait préservé. Ce qu'ils avaient aimé, et qui vivait toujours, c'était un passé idéalisé. En disciple de Jean-Christophe, le narrateur peut appliquer à l'objet de sa connaissance un esprit critique; tout en respectant le passé pour ce qu'il a contenu de vivant, il le voit désormais comme révolu et contraire au progrès.

La cellule morte s'étale plus largement à son regard.

D'impénétrable qu'elle était, elle livre au scrutateur sa matière altérée. La famille avait vécu de fausses certitudes. Dans le présent, seul un vieillard, le grand-père, faisait obstacle au mouvement perpétuel.

Il ne croyait plus à grand-chose de ce qui n'était pas éternel. Mais l'éternel, il y croyait. Ou ce qu'il imaginait éternel. Il avait déjà quelque chose de l'immobilité de l'éternel.... Pas plus que sur la table de pierre, le temps ne mordait sur lui.⁴⁹

Le grand-père luttait dans un combat d'arrière-garde pour préserver ce que lui refusait le présent. Mais la jeunesse du petit-fils et son clair regard confirmait cruellement sa vieillesse. N'est-ce pas dans les yeux des autres que l'on se découvre?

Les lettres de Claude et de Philippe apportent au narrateur des nouvelles de l'avenir en train de se faire, tandis que le monde du grand-père se transforme en folklore et en objet de légende. Immobilisé dans son château, l'aïeul, malgré les accommodations qu'il avait dû faire en pensant apprivoiser le temps, ou peut-être à cause d'elles, s'était lui-même transformé. L'extrême mobilité des autres lui cachait la sienne, moins apparente.

* * *

⁴⁹Au plaisir de Dieu, p. 237.

Tous les événements qui s'inscrivent sur la ligne du temps contribuent à la division de la cellule familiale. Le temps en marche, représenté par l'ordre chronologique des événements, accentue les divisions au sein de la famille, il sépare les tenants de la tradition de ceux qui optent résolument pour le progrès; d'une génération à l'autre, les opinions se font plus tranchées, les écarts plus graves, les réconciliations plus difficiles.

C'est le grand-père, dans l'ordre nouveau, qui doit maintenant tenter de justifier son existence, sa fidélité à ce qui fut, son respect d'un ordre étroit et sa rigidité dépassée. Tentative illusoire! Le destin du maréchal Pétain, sa condamnation à mort, est la signature de sa propre mort.

Vingt-cinq ans plus tard, la condamnation du général de Gaulle par le peuple français affectera autant les survivants du grand-père. Toujours à la recherche du bonheur et du présent éternel, les hommes brûlent ce qu'ils ont adoré, et poursuivent leur course effrénée vers de nouvelles illusions. "... ce XXe siècle du progrès, de la science, du rationalisme aura été, plus qu'aucun autre, un siècle de mythes et de légendes"⁵⁰. C'est ainsi que s'accomplit la division cellulaire jusqu'à l'infiniment petit. Tout ce qui est touché par le temps éclate et se détruit.

⁵⁰Au plaisir de Dieu, p. 325.

Le temps, donc, s'appesantit sur la famille et met à jour les deux tendances qui déjà la divisaient: celle qui faisait souhaiter la stabilité et le conservatisme, et l'autre, qui voyait dans le progrès et l'évolution une façon de consolider en souplesse les biens acquis. Dualité mortelle dont le narrateur prend conscience, lorsqu'il met entre lui et son passé la distance propre au retour sur soi.

La libération de l'esprit, faisant éclater le cadre étroit des commencements, augmente le champ de vision du narrateur et l'acuité de son regard. Le passé défile devant lui, multicolore, baroque, passionné, encombré d'objets inutiles; espace dont il devra extraire sa propre vérité, et la connaissance de l'oeuvre du temps. C'est en contemplant la mort qu'il s'éveille à la vie.

Chapitre II

L'ECLATEMENT DE L'ESPACE

1. L'initiation

Claude et le narrateur subissent ensemble l'initiation à la vie, sans laquelle il n'est pas de connaissance fertile. Leur liberté nouvellement acquise les conduit sur les routes de la Grèce et de l'Italie. Il est normal que ce soit le narrateur qui accompagne Claude sur ces voies du passé. Mais alors que le narrateur en demeure ébloui jusque dans sa vieillesse, qu'il en accepte la lumière et la blancheur, qu'il se pénètre de cet équilibre disparu pour toujours, Claude renonce à son enfance, au monde des privilèges et au bonheur entaché, à son avis, de trop d'impuretés.

Cependant, les deux jeunes cousins, loin de la terre ferme, dans ces îles noyées de soleil, rêvent de l'enfance du monde, de cet instant merveilleux où l'homme était en harmonie avec la nature. Tous deux ont des doutes sur la légitimité de leur chance. Comment se fait-il que la famille

ait eu un passé, et qu'eux puissent s'y promener aussi à l'aise? Est-ce la famille qui usurpait le droit des dieux au bonheur sans commencement ni fin? Mais le passé était-il cet enchantement qui se présente comme une perpétuelle tentation de retour en arrière? Les jeunes gens, tout en tirant de leur voyage une expérience différente, constatent avec nostalgie que la beauté classique est bien morte! De plus, le passé ne semble si beau que parce qu'il est le passé.

De même en sera-t-il lorsque le narrateur, devenu un vieillard de 70 ans, se sera éloigné du domaine de son enfance; c'est dans cet éloignement même, dans le changement de perspective, dans l'espèce de flottement qui recouvrira ses souvenirs, qu'il verra le soleil dorer le tableau de sa jeunesse, et restaurer dans son passé immédiat l'unité qui fait défaut au présent.

Les cousins, au cours de ces étés pendant lesquels ils s'exerçaient à la liberté, avaient pour les choses anciennes l'irrespect de la jeunesse. "Nous apprenions avec délices l'irrespect de ce que nous aimions"¹. S'ils perçaient le passé, s'engageant dans les ruelles les plus sombres pour mieux le pénétrer, c'était pour le saisir dans toutes ses perspectives. C'est avec les yeux du présent qu'ils devaient le comprendre; avec lucidité qu'ils devaient le désacraliser. "Nous apprenions le présent"².

¹Au plaisir de Dieu, p. 180.

²Idem, p. 189.

Pour que l'esprit ne s'attarde pas trop à ce qui n'est plus, une telle initiation est précieuse. C'est une cérémonie d'exorcisme destinée à apaiser les dieux, pour pouvoir accueillir ensuite le changement. Oui, le passé fut beau, mais on ne peut l'admirer en bloc; il ne possédait pas cette unité que la vieillesse lui confère. Le voyage de l'initiation, tout enivrant qu'il soit, n'est qu'une préparation à l'avenir; il est un exercice du sens critique, essentiel au narrateur, donc à la conscience. Rien n'est jamais parfait. "Si j'étais pape..."³, disent les cousins.

L'histoire du monde se livre à leurs yeux dessillés. Tous les hommes ont essayé de s'approprier la terre. Il y a eu un commencement, un temps de liberté absolue pendant lequel l'homme était en accord avec la nature; le temps de l'égalité avec les bêtes et les choses, l'état d'innocence d'Adam avant la chute: le monde du marin de Skyros, cet être naturel et authentique pour qui la notion même du temps est inconnue. "Sa vie se déroulait hors du temps, dans un présent éternel, plein de violence et d'allégresse"⁴.

Les cousins constatent qu'il est impossible de retourner en arrière. Le marin de Skyros ne peut survivre au temps en marche. Au midi de la vie, il y a eu cet instant d'équilibre parfait incarné par le monde antique, la recherche du juste

³Au plaisir de Dieu, p. 181.

⁴Idem, p. 186.

milieu entre la matière et la forme, une tentative d'unité du corps et de l'esprit: la perfection dans l'immobilité et dans le rejet des passions. Puis une rupture définitive de cet état quasi divin. L'homme n'est pas fait pour tant d'harmonie, puisque son point d'équilibre est ailleurs et en avant.

C'est la prostituée de Capri qui montre la déchéance de la plongée dans la matière rebelle. La nature, soumise et apprivoisée pendant trop longtemps, se venge cruellement. La prostituée vend son âme pour survivre. A ce prix, les croisières, les amants, les fausses perles, le cinéma, la vulgarité! "Elle était prisonnière mais elle se croyait libre"⁵. Marina n'est qu'une écorce vidée de sa pulpe. Sous l'étalage d'un luxe inouï, elle cache sa pauvreté. Ce n'est pas sans ironie et tristesse que le narrateur voit comme elle est semblable au monde des aristocrates. "... oui, nos deux mondes se rejoignaient"⁶. Elle mène la même vie que ceux-ci, vie errante et passionnée, assujettie au caprice, désaxée. Marina vit dans un cercle restreint, voué à la mort. Le passé et l'avenir de la famille sont incarnés dans le marin de Skyros et dans Marina.

Deux exemples d'un présent qui fuit toujours, à jamais insaisissable! Le marin vivait dans un espace illimité, il ne connaissait pas l'esclavage; son monde était à prendre et

⁵Au plaisir de Dieu, p. 188.

⁶Idem, p. 188.

à remplir. L'espace dans lequel évoluait Marina était encombré, petit, tout rempli de matière. Entre ces deux espaces, il n'y avait que le présent fugace, dont il fallait jouir au plus tôt et pleinement, puisqu'il était de par sa nature une simple ligne de démarcation.

Au terme de l'initiation, Marina choisit Claude, la vie et le mouvement, l'avenir et le changement; elle va vers lui et le marque inconsciemment pour la mort! Le narrateur, témoin du passé, doit être écarté de l'entente. "Ce que je ne supportais pas, c'était la séparation, et surtout leurs secrets"⁷. Il désirait partager l'avenir, mais il accepte en définitive l'ordre des choses et par là, sauve l'essentiel. Entre ne rien avoir et tout avoir, où est la différence? Ni le marin ni Marina n'ont l'entière vérité. Rien n'est immuable et la liberté n'est pas dans les choses. Marina elle-même finit par entrer dans l'ancien monde!

Les deux cousins se séparent de leurs amis, ayant connu les tentations, maintenant riches d'expérience et prêts à vivre, pour la terre qui s'offre toujours. "Nous découvrons tout à coup, avec une espèce d'horreur sacrée, qu'on pouvait vivre avec bonheur en dehors de la famille"⁸. Ils ont vécu ensemble l'espace d'un été et l'équilibre est de nouveau rompu.

⁷Au plaisir de Dieu, p. 190.

⁸Idem, p. 192.

L'instant se fractionne sans cesse en passé et en avenir; le narrateur reste fidèle au passé et Claude s'éprend de l'avenir: l'éternelle lutte doit se poursuivre. La maison est divisée contre elle-même dans le présent, et le présent n'est plus qu'un lieu de combat, une frontière à franchir dans un sens ou dans l'autre, un lieu sans espace, instable et mouvant, comme la réalité entrevue, et toujours fuyante.

2. La dispersion

"Moi, je n'étais rien que le miroir du groupe"⁹, dit le narrateur. Mais pourquoi le miroir? Quelle disposition d'esprit détache un membre de la cellule, un être qui de droit et de fait appartient à la famille, et le rend capable d'une immobilité suffisante pour que les événements vivent à travers lui, et non lui à travers les événements? Le narrateur vit de la vie des autres, et ne conçoit pas une autre manière d'être; il enrichit sa substance par une sorte de mimétisme qui le fait devenir, dans l'instant où il se produit une rencontre du temps et de l'éternité, et seulement pour cet instant, totalement autre, sans jamais le changer définitivement. Il assimile, puis se retire. Il est bien un miroir, et ce qu'il réfléchit ne ternit pas la glace; il se voit toujours

⁹Au plaisir de Dieu, p. 133.

différent, parce qu'il ne regarde jamais son image, mais celle que les autres lui renvoient.

Dans une altérité réelle donc, mais passive, n'ayant rien à opposer au temps que l'évidence de sa propre durée, il se construit avec les matériaux qui lui viennent du dehors, qu'il n'irait jamais chercher s'ils n'entraient dans son champ de vision et ne s'imposaient par leur poids et leur importance. La pluralité du monde lui fait prendre conscience de l'étendue de l'espace, mais elle lui sert aussi à organiser sa propre résistance à la dispersion.

Pour que tous les aspects de l'expérience humaine, naissance, vie et mort, puissent se réfléchir dans la conscience, il est absolument indispensable que s'opère un certain dédoublement de la personnalité; il faut que s'établisse une distance entre l'être et l'agir. De cette fracture, vient d'abord la possibilité du retour sur soi, puis une appréhension plus nette du vaste panorama qui s'étend dans l'esprit du narrateur, quand les choses ne lui opposent plus leur opacité première.

Les voies de la progression du temps, jetées de la cellule entrouverte, telles des antennes explorant l'espace pour en capter les ondes, sont les étapes du cheminement de l'esprit vers sa maturité. C'est par elles que le narrateur assume la grandeur et la déchéance du passé, sa propre grandeur et son propre néant.

Les quatre fils de l'oncle Paul, Pierre, Jacques, Philippe, Claude, et Michel Desbois, le fils de l'intendant du domaine, ne réussiront pas à s'approprier la terre; ce sont des voies condamnées, aboutissant à plus ou moins brève échéance à l'impasse qu'est la mort. Elles sont signes du vieillissement, de la fatalité. Tracées dans le sens de l'avenir, elles deviennent des routes impraticables parce que trop encombrées de poids harassants. Qu'elles suivent de près le passé, ou s'en éloignent délibérément, aucune ne parvient à l'espace idéal, calqué sur la terre paternelle. Ces routes envahissent des domaines inconnus; après s'être déployées largement, elles s'étranglent, et vont se perdre dans l'obscurité. Le passé est bien mort, et le présent, désert. La terre se déploie toujours plus loin, inabordable.

Ce sont pourtant ces mêmes voies qui mènent le narrateur à insérer le passé dans le cercle plus immense qui s'est substitué au sien. Connaissant la double action du temps sur l'espace, il connaît à la fois sa faiblesse et la force de son désir. Il n'oublie jamais que le temps est maître du jeu et qu'il impose son rythme, tantôt rapide, tantôt lent, à toute créature.

Dépositaire de l'esprit du passé, gardant en mémoire le signe de l'éternité, à la fois fidèle au grand-père et amoureux du changement, le narrateur suit le fil qui le conduira hors du labyrinthe. Avec un instinct infailible, trop perspicace et lucide pour s'enliser dans un désert stérile, malgré sa soif du présent et la douceur du sable chaud qui s'étend

à l'infini, c'est auprès de Claude qu'il chemine le plus longtemps et qu'il pressent un espoir de salut, malgré l'échec apparent de la tentative de son cousin.

Claude semblait détenir une part de la vérité, lorsqu'il expliquait sa vision du monde futur: un monde sans frontières, fraternellement uni. Mais une part seulement, puisque le narrateur ne partage pas sa conception de l'histoire. L'esprit doit s'élever vers des régions où le temps ne s'infiltré plus.

Entre l'avenir qui n'est pas encore, et le passé qui n'est plus, le présent devient le lieu du partage. En donnant au passé son statut de mythe, le narrateur en conjure la force d'attraction et le rend à son immobilité picturale. Mais il l'impose à la conscience de l'humanité, comme signe de l'action positive du temps. Dans la zone du présent, tout recommence et tout continue.

* * *

Le déclin de la famille se dessine dans le triomphe des illusions, et dans le plus dangereux des mirages, celui de l'amour; non plus cette fois l'amour qui intégrait passivement la tante Sarah au cercle vainqueur, mais l'amour tragique et fatal par lequel Pierre croit sauver et qui est déjà au-delà du salut: un monde achevé.

Pierre et Ursula se rencontrent dans la confusion du temps, celui des ombres, des agents doubles, du chaos, de

la peur, de la haine et de la dureté. Dès les débuts, cette union est condamnée, et pourtant Pierre s'y enlise. Ursula est le rêve de l'ordre divin, voulu à tout jamais, inlassablement poursuivi, noblement recherché; elle est le calme souverain, l'aspiration à la grandeur wagnérienne dans un climat de fête envoûtant, l'alliance hors du temps et des tempêtes. Le mariage impossible du temps et de l'éternité! "Elle passait en tout cas dans la vie, et surtout dans la nôtre, comme un torrent immobile"¹⁰.

Ursula, "glaciale, inquiétante, impénétrable et rigide"¹¹, règne "dans des espaces arides et glacés"¹², inaccessibles au simple mortel. Les amants recherchent la féerie du retour à l'enfance et au monde des châteaux, l'isolement des dieux. "Ils se promenaient dans un monde à part où ils régnaient souverainement"¹³. Pierre est victime du mythe de l'éternel retour. Il tente de franchir l'espace par la magie, pour échapper au temps qui passe.

Mais il ne peut abolir le temps, et sa tentative est vouée à l'échec, tout exaltante qu'elle soit! La fête se termine et l'opéra finit en opérette, en aventure factice, banale, et moderne. Entre Ursula et Pierre se glisse Mirette,

¹⁰ Au plaisir de Dieu, p. 150.

¹¹ Idem, p. 151.

¹² Idem, p. 153.

¹³ Idem, p. 157.

petite blonde qui apparaît et disparaît au gré de sa fantaisie, petit grain de sable dans le rouage de la machine romantique. Le miroitement de sa lumière trompe le monde sur les rapports du couple.

Comme les autres, le narrateur est d'abord aveuglé sur la véritable signification du triangle, tant est puissante l'attraction d'Ursula et énigmatique le rôle de Mirette. Quand enfin il détient la clé du problème, il comprend la vanité du rêve de Pierre. Le frère mythique de Mirette était la mort, et la confusion créée par la présence de "la petite soeur égarée"¹⁴ cachait le néant et le désespoir.

"Ce n'était pas Pierre qui aimait Mirette, c'était Ursula"¹⁵, et Pierre s'était laissé prendre au mirage. Il se retrouve seul parce qu'Ursula est fascinée jusqu'au bout par la mort, la famille ne pouvait être sauvée par cette alliance qui défiait le temps.

Le narrateur, présent "en bout de table"¹⁶ au dernier souper où se manifeste l'ange de la mort, transpose à jamais dans son esprit la scène du déclin de l'illusion. Ce sont des squelettes qui sont assis à la table, et ce que le narrateur voit, c'est la structure du passé mise à nu. "Le luxe, un luxe assez écrasant, et pourtant tout nu - je veux dire:

¹⁴Au plaisir de Dieu, p. 159.

¹⁵Idem, p. 164.

¹⁶Idem, p. 155.

privé de tout ce qui l'entourait, le soutenait, le justifiait - était le seul héritage d'un passé englouti"¹⁷.

Cette table n'est pas, comme la table de pierre du château, signe de solidité ancestrale. La présence du Tout-Paris, la lourdeur des vins et des parfums, l'écriture gothique du menu, l'atmosphère étouffante et grisante, tout est signe de mort et de destruction. L'air ne circule plus dans cet espace envahi et trouble. Tout y est faux, et ce sont des visages grimaçants sous leur masque qui se tournent vers Pierre, lorsque celui-ci lance vers Ursula le carton annonçant la mort de Mirette. Pierre s'est éveillé de son rêve, après cet essai dramatique d'une impossible survie.

La mobilité ne peut être vaincue. Le destin de Pierre accentue le mouvement de dispersion de la famille dans l'espace. Durant la guerre, Pierre s'enfonce dans la clandestinité, puisque jamais la famille n'acceptera de s'allier aux barbares qui saccagent le présent. Son cercle est resté entrouvert à Paris et de là, sous une apparence extérieure peu bouleversée, semblant même dépassé par les événements, il contribue à la marche de l'histoire. N'ayant pu échapper à l'avenir qui se préparait, il se trouve mêlé, à la fin du conflit, "à une nouvelle répartition des biens"¹⁸. Remarié à une Américaine, et sans héritier, c'est un monde nouveau qui

¹⁷Au plaisir de Dieu, p. 157.

¹⁸Idem, p. 316.

l'absorbe, un espace agrandi dans lequel la famille perd sa place prépondérante.

L'amour qui, autrefois, régénérait le sang de la famille, et consolidait les alliances les plus baroques, n'est plus un ciment de première qualité, coulé dans les bornes de la raison. Sa matière est trouble et son grain poreux. Sous le signe de l'amour, se nouent des intrigues malheureuses, dont l'ambiguïté n'échappe pas au narrateur. Entre Pierre et Ursula, entre la famille et l'éternité, le véritable et seul intermédiaire était la mort, camouflée en désir. Pierre était exclu du partage de l'espace, et c'est le narrateur qui expliquait, après coup, tous les rouages d'une aventure compliquée et sans lendemain, qui avait débordé les limites précises de la mesure.

* * *

Le rôle des femmes, dans le roman, peut faire comprendre le jeu spatio-temporel dans lequel le lecteur est engagé. Les femmes sont les agents doubles du temps: par elles, l'espace a été comblé, et par elles, il s'est désintégré. Maternelles et protectrices, passives et effacées, ou agressives, délicates, instables, brillantes et soyeuses, elles semblent toujours déchirées entre deux tendances: la soumission et la révolte. Mais l'une n'est pas révoltée et l'autre soumise: on retrouve en chacun des personnages féminins, bien qu'à des degrés divers, les traits inextricablement joints du passé et de l'avenir. Par elles donc, le temps

s'accomplit. Ambivalentes porteuses de vie et de mort, absentes et présentes à la fois, elles sont intimement liées à la trame du cercle, mais ce sont elles qui s'en éloignent avec le plus de facilité, obéissant instinctivement à la force centrifuge qui les sollicite. "En changeant d'entourage, la tante Gabrielle changeait de caractère, de préoccupation, de personnalité"¹⁹.

De la grand-mère du narrateur, encore prisonnière d'une certaine façon de vivre, et pétrie d'obscurité, jusqu'à Nathalie, la compagne de Claude, il est possible de calculer la distance entre la ligne de départ du temps et sa ligne d'arrivée; distance considérable, qui réduit l'espace familial à un simple point situé au centre du vaste cercle formé par l'évolution progressive du narrateur.

La grand-mère bretonne est la victime des forces incon-
nues du subconscient; Nathalie étudie la psychanalyse et comprend les mécanismes qui actionnent le temps.

Toutes ces figures féminines, placées aux tournants de l'histoire, comme les sensibles repères du temps affolé, illuminent la famille de leur éclat, l'exposant aux coups de l'ennemi; alliées sournoises et impulsives du temps, elles ouvrent la porte à l'avenir, elles sont le destin aux multiples visages, l'objet de toutes les métamorphoses, les signes du changement et de la mobilité.

¹⁹Au plaisir de Dieu, p. 90.

Passant dans le roman comme une succession d'étoiles filantes, elles brillent de tous leurs feux, puis s'éteignent. Celles qui s'avancent sur le devant de la scène ont une destinée tragique, car elles rompent ainsi le lien de la durée qui, au temps du bonheur, ne pouvait se dissocier de leur fonction essentielle. Dès lors, par l'accélération de leurs mouvements désordonnés, par leur route en zigzag, elles dévoilent au narrateur que la fidélité et l'inconstance sont les caractéristiques du temps, les deux visages d'une seule et même réalité.

"L'amour n'aime pas le passé. L'amour renverse et bouscule, il ne regarde qu'en avant, il est l'ennemi de la tradition"²⁰. Il n'est fidèle qu'à lui-même, pourrait-on dire.

Dans la génération qui succède à celle du narrateur, l'amour reste un facteur de division au sein de la famille. Et cette fois-ci, ses coudées sont plus franches; ses effets, plus évidents.

Le personnage d'Anne-Marie illustre bien l'impossibilité d'une vie éternelle. La fatalité s'acharne sur les membres du cercle; par d'innombrables signes, nous comprenons qu'ils ne posséderont plus jamais la terre. Ainsi, le désespoir et le reniement constituent la trame de fond sur laquelle se joue le sort de la jeune fille. Quand Anne-Marie se promène à cheval dans les bois de Plessis-lez-Vaudreuil, elle rencontre

²⁰ Au plaisir de Dieu, p. 271.

l'Absolu sous les traits d'un noble allemand. "... un cavalier silencieux galopait dans la forêt sur un cheval blanc admirable: le commandant von Wittgenstein"²¹.

Malgré l'imploration secrète du commandant, le pacte d'amour est frappé de mort. L'Allemand qui représente la tradition et la pureté de la race n'a pas plus de consistance qu'un fantôme ou qu'une ombre. L'espace ne lui appartient pas et ne peut lui appartenir. Car il a violé la terre. Rien n'est plus triste que ce chassé-croisé où se confrontent la mort et l'absence, la mort et l'oubli!

Anne-Marie, ardente et passionnée, amoureuse de la vie, ne pourra s'unir à l'âme de la forêt. Profondément déçue d'être ainsi dépossédée, elle se vengera de cet amour contrarié en rejetant toutes les entrevues et toutes les contraintes futures. L'espace et le temps, autrefois si unis, s'éloignent l'un de l'autre après une ultime rencontre "du côté des Arbres-Verts"²². Sans avenir et sans passé, la jeune fille reste solitaire dans l'immensité de la plaine aride.

Sous la simplicité trompeuse de la jeunesse, le temps déguisé est déjà présent, cherchant la fissure, le point d'attaque. La beauté d'Anne-Marie, qui attendrit encore le narrateur, ou Claude ou Philippe, les oncles tout fiers de ce

²¹Au plaisir de Dieu, p. 289.

²²Idem, p. 289.

brillant rejeton d'une longue et illustre lignée, sert d'appât aux désirs. Le visage serein et, semble-t-il, inaltérable, se transforme lentement, presque à l'insu de la famille, car celle-ci ne voit en lui que son propre reflet, ce qui unit, non ce qui divise. Jadis, la beauté des femmes de la famille allait de soi; maintenant, elle se monnaie. "Il n'y avait qu'une personne dans la famille pour gagner un peu d'argent...c'était Anne-Marie"²³.

La fille de Pierre et d'Ursula est désormais abandonnée à sa fureur de destruction. Elle est l'opposé de la permanence et du passé. Le nouvel art du cinéma l'accapare, et elle devient une caricature d'elle-même. Loin de la terre oubliée, elle cultive les apparences, la frivolité, les succès faciles, l'adoration factice de la foule. Sa jeunesse et sa beauté font illusion, mais elle se maquille outrageusement, et fréquente un monde frelaté; faute de posséder le seul domaine qui était sien, elle se partage entre plusieurs propriétés et voyage sans arrêt. "Elle n'avait pour amants que des foules anonymes, une gloire un peu amère et l'argent"²⁴. Les deux amours d'Anne-Marie, Robert V. et le commandant Von Wittgenstein, l'avenir et le passé, étaient morts; seule l'histoire continuait, imperturbable.

²³Au plaisir de Dieu, p. 329.

²⁴Idem, p. 332.

Actrice de cinéma, Anne-Marie prend un pseudonyme, le symbole parfait de l'oubli. Le narrateur et sa nièce se situent à des pôles différents et ne se comprennent plus. Au début, l'ardeur à vivre d'Anne-Marie émerveillait la famille qui, désormais, a peine à se reconnaître dans ce produit des temps nouveaux! La jeune fille serait-elle le dernier espoir de survie, ou simplement la dernière illusion, plus cruelle que toutes les autres, d'une résistance efficace à travers l'histoire? Au sommet de la gloire, Anne-Marie s'offre à tous; mais ce qu'elle offre, c'est le reflet du passé, c'est le néant.

L'esprit de vengeance qui l'anime en fait l'instrument du malheur de tous. Dépossédée de l'héritage qui lui revenait de droit, dès sa naissance, Anne-Marie se disperse dans l'espace, s'éloignant toujours plus du centre de gravité de son enfance. Si elle consent à faire un retour en arrière, pressée par le narrateur, c'est, dit-il "plutôt pour répondre à ma curiosité et à ma soif d'un monde évanoui que par un besoin de se souvenir qu'elle ne ressentait pas"²⁵.

Sa vie se déroule à l'allure folle du temps qui dévaste et rend toute gloire éphémère. Rien ne peut subsister de ce qui fut construit à la surface de ces espaces inconnus, sans implantation solide, loin de l'amour fécond et de la terre nourricière. L'oubli du passé n'ouvre pas les portes de

²⁵Au plaisir de Dieu, p. 332.

l'avenir. Anne-Marie n'a plus de prise sur le réel. Cette étoile projetée sur les écrans ne brille que dans des cieux obscurcis, et son pouvoir est celui de "l'absence". Le présent lui échappe, comme il échappa toujours à ceux qui voulaient le retenir. Ni l'angoisse, ni les fureurs, ni les cauchemars n'éloignent la vieillesse.

Si le narrateur a suivi avec sympathie et même une certaine fierté la carrière d'Anne-Marie, s'il a considéré avec indulgence les manifestations éclatantes du désir forcené de vivre, qui entraînait la jeune fille, et plus tard la femme, vers des expériences de plus en plus audacieuses, c'est un constat d'échec qu'il enregistre au lit de mort de celle qui saisissait ardemment, à pleines mains, le présent trompeur, maintenant éclaté. Contre la famille, l'avenir est en marche, et le progrès, insolent et crâneur.

Contre Anne-Marie, le passé s'est encore épaissi, la solitude au bout du chemin, le triste lit d'hôpital où meurt, oubliée, celle qui était l'objet de tous les désirs humains, c'est encore l'envers du mirage. A la conscience, se pose toujours l'éternel dilemme de l'impossible unité de l'être au sein du moment, de l'impossible union de l'espace et du temps.

* * *

C'est au cours d'une soirée macabre, caricature des brillantes soirées de l'ancien monde, que la famille voit, dans les gestes et les regards insolents du monde interlope,

qu'elle a perdu toute autorité, et qu'elle ne compte plus dans le partage des richesses. Elle est maintenant démodée, un peu ridicule, objet de commisération et d'un peu d'étonnement devant sa résistance d'arrière-garde. Anne-Marie jette ses derniers feux; Philippe, bafoué, meurt peu de temps après, de ses illusions perdues, et le narrateur, une fois de plus, assiste à l'effritement du passé.

Tout est truqué à cette soirée. C'est la danse de la mort; on y profane le sacré, l'amour, la famille. Les rires deviennent des ricanements, les squelettes s'agitent en une parodie de la vie. L'horrible côtoie le tragique. On tente d'oublier et de s'oublier, de plonger dans un bienfaisant nirvāna, pour ne pas voir ce que les autres savent déjà.

Le narrateur, désireux lui aussi de s'étourdir, participe pour quelques heures à la folie collective. Mais il a vu dans la glace éclatée les mille reflets d'un même monde; l'image de sa famille n'est plus lisse: elle n'offre plus cette surface unie qui la rendait indestructible et inattaquable. A la manière d'un tableau de Goya, les masques arrachés révèlent des pantins sans vie. Qu'est-ce que le plaisir, sinon la recherche de sa propre mort et de celle des autres? L'individualisme triomphant danse sur les dépouilles de la société moribonde.

Le changement ne sépare pas seulement le passé de l'avenir. A l'intérieur même du présent, il tend à agir à la façon d'un destructeur de la cohérence familiale. Il paraît que nous entrons dans une ère où tous les hommes se ressembleront. C'est bien

possible. Au sein de la famille, en tout cas, les divergences s'accroissent au lieu de diminuer.²⁶

La fuite en avant est un espoir fallacieux; elle est la fuite vers la vieillesse. Il n'y a pas de place dans l'avenir pour la famille, pas de place autre que dans le souvenir, dans l'esprit. Le narrateur tire de cette tragédie, qui l'atteint dans ce qu'il a de plus cher, l'expérience cruelle et salutaire sans laquelle il ne pourrait affronter les épreuves futures; il apprend "qu'il n'y a qu'une force au monde et qu'elle s'appelle le temps"²⁷.

* * *

Une autre voie, tout aussi fallacieuse, est celle qu'incarne le personnage de Philippe. A son origine, elle semble la plus glorieuse, et la plus facile à suivre parce qu'elle remonte très loin dans le passé de la famille. Elle est semée d'épées, d'oriflammes, de mots d'ordre et de vestiges de grandeur.

La famille, pour assurer sa survivance, doit-elle s'identifier à la fête perpétuelle? Est-il possible d'être partout à la fois, d'adopter toutes les modes, de suivre le dernier courant en croyant que les artifices du passé se répéteront à l'infini? Les ruses de l'histoire vont décentrer

²⁶Au plaisir de Dieu, p. 211.

²⁷Idem, p. 409.

Philippe, qui n'a aucun flair pour s'engager avec bonheur sur la route de l'avenir.

Il s'étale dans le réel, dans le concret. Charmant et frivole, ce rejeton du cercle ne vit que pour l'instant et cueille les fleurs de la vanité, sans guère songer que le présent est une des faces de la mort. Philippe, le "séducteur professionnel"²⁸, l'homme à l'instinct dévoyé, moins intelligent que ses frères, se laisse conquérir sous l'impulsion du moment; il ne s'attache jamais à une seule ligne de pensée qui lui serait imposée par conviction intellectuelle. Il est donc entraîné à droite et à gauche, au gré de ceux qui agitent les foules, sans cesse à la remorque de son rêve de gloire. Tout instinct, tout coeur, il se laisse dominer plutôt que de conquérir; puis il s'indigne hautement du fait que le monde ne réponde pas à son immense bonne volonté! Quand les événements lui donnent tort, comme par exemple durant la guerre d'Algérie, Philippe est complètement désaxé. "... il n'avait ni les qualités ni les défauts nécessaires à la domination de son temps"²⁹.

L'amour exclusif du présent, qui essaie de tenter la réconciliation du passé et de l'avenir dans l'instant, condamne l'homme au désespoir. "La jouissance absolue est parente de la mort absolue, et l'une mène à l'autre comme à

²⁸Au plaisir de Dieu, p. 214.

²⁹Idem, p. 405.

son fruit"³⁰. L'espace matériel, pour la famille, ne doit se reconstruire que dans l'éternité, dans la conscience du narrateur.

Le temps détruit toutes les illusions. Philippe, directement exposé au temps, puisqu'il est toujours sur la ligne de feu de l'histoire, connaît les frustrations sans nombre de l'amoureux passionné. Il est vaincu par la tolérance des autres, par leur acceptation du changement. On ne comprend plus sa vaine poursuite. "Marx l'emportait sur Racine. Et la révolution sur l'analyse des sentiments"³¹.

Il est sans cesse dépassé par le temps, qui lui tend des pièges et se joue cruellement de lui. Incapable de s'adapter au monde actuel par manque de souplesse, il fait des dépressions. Il représente le héros démystifié, drapé dans sa cape de conspirateur, perdu parce qu'il n'a trouvé nulle part le père, le principe immuable de toutes choses. Il n'est qu'un pantin disloqué, aux angles trop aigus, qui se blesse à tous les carrefours de la vie.

Nous vivions tous dans le passé, Philippe en avait pris ce qui avait vieilli sans recours dans notre monde de machines: l'esprit militaire, l'attitude chevaleresque, les mythes de l'héroïsme médiéval, le goût de la discipline et de l'autorité, tout ce qui était aujourd'hui non pas seulement oublié, mais méprisé et haï.³²

³⁰ Jean Guitton, Justification du temps, Paris, P.U.F., 1966, p. 50.

³¹ Au plaisir de Dieu, p. 389.

³² Ibid., p. 409.

Enfermé dans ses contradictions, Philippe, tel un vieux clown que l'on ne prend plus au sérieux, meurt désespéré et solitaire, au fond d'une impasse d'Alger. Mort tragique et vaguement ridicule, parce qu'inutile après tant de passions! Philippe n'étreignait que du vent!

* * *

Jacques, le troisième fils de l'oncle Paul, ouvre à la famille un chemin tout à fait différent, grâce à la toute-puissance de l'argent. Les rapports complexes, cachés quand ce n'est pas tout simplement niés, qui ont toujours existé entre la famille et l'argent servent, tout autant que l'amour, à la naissance, au maintien, puis enfin à l'extinction de la race des seigneurs.

Tant que la forêt et les arbres étaient les symboles évidents de la prospérité, ils rassuraient sur le bien-fondé de la domination naturelle et ancestrale de la famille. Ils étaient la garantie du droit d'appropriation de l'espace, et la reconnaissance, par les exclus du paradis, de la solidité d'un tel état de fait. Mais l'argent, tout comme l'amour, en étant exposé et reconnu comme un simple moyen d'acquérir les choses et de les échanger, perd la noblesse dont on l'avait affublé, et ternit ce qu'il a touché.

Après des origines obscures, aussi éloignées dans le temps que celles de la famille, et profondément enfouies dans la terre qui le recouvrait de ses fruits, l'argent fait surface pour répondre aux besoins et aux désirs de l'instant

présent. Il permet le mouvement, la communication; il s'éloigne de la terre, pour suivre, à une vitesse de plus en plus effrénée, la course capricieuse des membres du clan. Il suit les méandres du temps et coupe, une à une puis en masse, les racines à l'implantation desquelles il avait patiemment contribué. Puis il se dissout dans des transactions malheureuses.

La fortune des Remy-Michault avait fait oublier les origines troubles de cette famille et sa montée toute récente dans l'échelle sociale. Les héritages, autrefois, combattaient l'usure du temps et fortifiaient le château. Mais la ruine, et le besoin avoué d'argent, laissent à découvert les plaies béantes par où s'écoulera dorénavant le capital.

Quand la famille touche au monde des affaires, dans un vain effort pour comprendre l'ère moderne et s'y adapter, les résultats sont désastreux. L'oncle Paul avait été victime de son aveuglement. Son fils Jacques, plus instruit, initié à l'économie politique, rate pourtant le concours de l'Inspection des Finances. Et sa mort prématurée enlève à la famille un autre espoir de progresser en direction de l'avenir.

Il n'est pas de chemin que la génération du narrateur, celle de la dispersion dans l'espace, n'explore. Jacques n'était pas doué pour l'administration, et pourtant il côtoie le monde de la finance, des assurances, des bateaux et du pétrole. L'avenir, semble-t-il, pourrait déboucher sur l'Amérique. Mais hélas! le salut n'est ni dans l'argent, ni à l'étranger;

il n'est pas dans les richesses acquises trop vite et aussi vite perdues; il n'est surtout pas dans la vente du passé! Celui-ci doit être assumé jusqu'au bout, et le temps se charge de rejeter la famille vers les âges révolus. L'espace lui échappe sans cesse, parce qu'il est devenu trop vaste et trop dépourvu de signes. Le présent coule entre les doigts de ceux qui misaient sur sa solidité.

Le suicide de l'oncle Paul et la mort de Jacques consacraient l'effondrement d'un mythe. L'argent changeait trop souvent de mains, il était soumis au temps, il n'avait pas et n'aurait jamais la solidité de la terre et des arbres. Il s'évanouissait trop subitement.

Le narrateur ne s'est pas aventuré dans ce chemin qui conduisait à l'exil, ou à la mort prématurée et violente. Il est la mémoire du monde, le reflet de l'histoire collective. Instinctivement, ses regards se tournent vers l'avenir, puisqu'il est la conscience de l'humanité en marche. Il est l'être qui apprend, pour avoir observé la démarche des autres; il est l'esprit aux innombrables facettes, impliqué dans l'histoire mais dominant le mouvement par sa souplesse, par son amour de l'équilibre, par son pouvoir d'adaptation aux circonstances. Sa fidélité à lui-même, qui semblerait le paralyser, l'incite au contraire à secouer les chaînes du passé, se libérant ainsi du sommeil trompeur.

La conscience du narrateur, en éveil, agrandit son champ d'action. Ce sont les autres qui réagissent à ce

témoin, dont le seul mouvement est d'enregistrer les effets du temps.

* * *

Michel, le fils de l'intendant, le plus intelligent et le plus ambitieux des jeunes hommes qui se rassemblent dans la salle d'étude du château, est reçu à l'Inspection des finances, et explique l'économie aux frères et à leur cousin. Au lendemain de la seconde guerre, il contrôle les affaires Remy-Michault, et plus tard, il entre dans la famille en épousant Anne, la soeur du narrateur.

Michel a cru que le contrôle de la terre était lié désormais à la finance. Réaliste, et de bonne foi, il représente tout de même l'intelligence fourvoyée. "Mais la compassion m'envahissait devant ce courage inutile, devant tant d'intelligence perdue en vain, et gâchée"³³. Dans ses efforts pour sauver la famille, il s'allie à la force militaire du moment, au gouvernement de Vichy, parce qu'il est persuadé que la collaboration économique rendra le présent un et indivisible, et qu'elle est la seule garantie contre le communisme et ses tentatives de nivellement. Il oublie que la collaboration, dans les circonstances, est sans doute un symbole de paix mais aussi et surtout un symbole d'asservissement. Le présent n'est pas la seule vérité, et Michel, comme les autres, en fera l'amère expérience. Il n'est pas d'union

³³Au plaisir de Dieu, p. 310.

possible qui ne devienne compromettante si elle se fait au prix de l'intégrité. Quand Michel voit clair, vers la fin de 42, il est trop tard.

Par tendresse et par fidélité pour Anne, qu'il a entraînée dans cette aventure vouée à l'échec, il ne veut plus revenir en arrière. Les grands bourgeois, honnêtes mais aveuglés, ont collaboré avec le pouvoir pour tenter de maintenir le passé en place. Ils se sont rangés du côté de l'argent et de la force, croyant appartenir au camp des vainqueurs parce qu'ils avaient choisi d'être réalistes. Ce qu'ils appelaient l'intérêt bien compris n'était qu'un manque de lucidité, un grave manque de jugement.

L'intelligence n'est pas signe infallible de compréhension globale. Le narrateur peut éprouver de la compassion pour son beau-frère, qui a décidé de supporter jusqu'au bout le poids de ses erreurs et de ses efforts inutiles, il n'en saisit pas moins que le sort de la famille ne dépend pas de brillants calculs. "Et rien ne se modifie plus vite que l'intelligence et les idées - bien plus vite, en tout cas, que les mouvements du coeur"³⁴.

Condamné à mort, puis gracié au nom du passé, Michel émigre aux Etats-Unis, repartant à neuf dans un nouveau monde, s'intégrant à un espace largement étendu, mais totalement étranger et hostile à la tribu.

³⁴Au plaisir de Dieu, p. 309.

Plus que tous, parce qu'il n'avait pu ressentir la différence entre le climat de la famille et celui qui dominait l'espace de la collaboration, il avait précipité la chute finale de ceux qu'il aimait dans la confusion et le désarroi. Par manque de psychologie, il les avait écartés de l'avenir.

* * *

Après le chaos, à la libération en 1944, le narrateur n'est ni près de Claude, ni près de Philippe, ni près de Pierre. Il n'a pas bougé. On lui raconte. C'est lui qui doit écrire l'histoire, et il se réconcilie toujours avec le présent. La matière que le temps a pétrie, il essaie d'en saisir l'essence, ne se laissant jamais dominer par le mouvement au point de le subir et de s'y engouffrer sans espoir d'émersion. Il explique les effets du temps sur la société, les commente, les assimile à une expérience supérieure.

Il est en quelque sorte une incarnation du mouvement immobile. Ses rapports avec l'histoire sont créateurs: "elle était une flèche qui visait un futur toujours plus haut que le passé"³⁵. Et encore: "L'histoire basculait. Nous étions debout entre le passé et l'avenir. Nous nous situions sur le point d'équilibre entre l'encore et le déjà"³⁶.

³⁵ Au plaisir de Dieu, p. 176.

³⁶ Idem, p. 176.

Cette attention à l'histoire, cette intuition de l'avenir, le narrateur l'étend jusqu'à l'ultime essai de salut pour la famille. Plus près de Claude que de Philippe et de Pierre, il l'a regardé un long moment s'épanouir, puis se perdre dans l'idéalisme et l'amour désincarné de l'humanité. Avec lui, il s'est compromis davantage, partageant ses espoirs et ses douleurs, sinon sa foi dans la conquête de l'espace. "Et maintenant à mon affection se mêlait obscurément une admiration étonnée"³⁷.

Nul ne poursuit la conquête du monde avec plus d'acharnement que Claude, nul n'est plus déchiré entre le passé et l'avenir. Le narrateur se reconnaît en lui, il voit dans ce cousin différent des autres un double certes déconcertant mais susceptible d'une évolution plus naturelle et plus permanente que celle de Philippe et de Pierre.

Claude est le grain de sable, introduit on ne sait comment, dans le bel agencement de l'édifice familial. Né avec une atrophie du bras gauche, infirmité "qui le séparait et l'isolait"³⁸, il est marqué et il en a conscience. Aux yeux des siens qui font mine d'oublier son infirmité, comme aux yeux des étrangers, Claude se sent un être à part. Garde-t-il contre cette famille aux mariages consanguins une rancune inconsciente et secrète? Il fait tout, en tout cas, pour

³⁷Au plaisir de Dieu, p. 245.

³⁸Idem, p. 131.

s'en arracher complètement et radicalement. Il doit suivre sa propre voie et trouver sa vérité. Il refuse violemment le point d'appui que représente pour lui le passé. "Son nom lui collait à la peau et le faisait souffrir comme une tare"³⁹.

Le grand-père, autrefois, n'avait pu supporter que ce nom, fierté suprême, soit affiché par Pauline, l'écuyère de cirque qui, elle, s'en faisait encore une gloire; aujourd'hui, le petit-fils abhorre ce même nom parce qu'il le sépare et l'isole. Claude, antithèse de l'aïeul, désire se perdre dans l'anonymat, en dehors du cercle choisi. Il empoigne le présent comme s'il voulait se venger de l'imperfection qu'il a trouvée au sein du noyau primitif, présumé parfait à l'origine. Il est pour une rupture brutale et inconditionnelle avec cette partie de son enfance qui lui cachait la situation tragique de l'homme. Élément perturbateur, il en assume les conséquences.

Marqué d'un signe distinctif, et ne l'oubliant jamais, Claude se détourne du passé et ouvre tout grand le passage vers un avenir qui lui semble recéler toutes les promesses du bonheur. Contrairement à ses frères, il accueille le mouvement comme un espoir de salut pour l'humanité. Qu'importe la mort de la famille, pourvu que le plus grand nombre parte à la conquête de la terre promise? Mais hélas! rien ne peut faire que ce qui a été n'ait été! et Claude, malgré toute sa

³⁹Au plaisir de Dieu, p. 244.

générosité, ne peut effacer les traces antérieures à sa propre rébellion. Que serait un avenir qui n'aurait pas de mémoire?

Son action révolutionnaire, cependant, est utile plus que toute autre à cette prise de conscience du temps présent poursuivie par le narrateur. Si Claude revient plus tard à la tradition et à la fidélité, il n'en a pas moins fait franchir un pas de géant à l'humanité. Il fallait qu'il en soit ainsi, et de cela, le narrateur lui est reconnaissant. Claude est l'esprit qui cherche, qui doute, et dont les motifs sont les plus nobles. Il va plus loin que ses frères sur la voie de l'amour et du progrès.

Pourquoi est-il déçu dans ses recherches? Entre Dieu et l'Homme, Claude oscille, tout à sa passion du mouvement. Et quand il choisit l'Homme, c'est encore l'envers de Dieu qu'il cherche. Pour échapper au passé, c'est encore un système, une organisation, qu'il propose. Quand il renonce à Dieu, après avoir tenté vainement, par insatisfaction du passé et du présent, de demander une solution définitive au problème de son insécurité, il transpose son besoin de croire dans la déification de l'humanité, tant sa soif de l'absolu est intense.

Pour Claude, la vie, c'est l'avenir et le changement. "Nous étions à la charnière des temps de la famille et des temps de son absence"⁴⁰, remarque le narrateur, désorienté

⁴⁰ Au plaisir de Dieu, p. 198.

cette fois par le tournant brutal que semble prendre l'histoire.

Claude part pour Moscou et ses rapports avec la famille se distendent un moment. "Claude me parlait peu et il ne m'expliquait rien du tout"⁴¹. Or le narrateur ne peut s'éloigner du grand-père dont il est le continuateur et le témoin. Dans la tourmente, il partage sa solitude. S'il suit avec intérêt l'expérience de Claude malgré le manque de communication dont il se plaint, il continue à vénérer les images du passé, la Grèce, les vieilles pierres. Il dit aussi de son cousin: "La même passion qui l'avait précipité vers Dieu le précipitait vers une histoire où était inscrite notre mort"⁴². La famille, de plus en plus, sacrifie au temps qui passe.

Claude a honte de ses origines. Il rejette en bloc tout le passé: il prend en haine l'argent, la bourgeoisie. Il désire une autre sorte d'éternité qui viendrait de l'homme et de la fraternité universelle.

Dans la scène des adieux au château, lorsque le personnel et les notables du village s'inclinent devant le grand-père et la famille, Claude trouve ces apitoiements inutiles. Il ne veut rien retenir du passé: ce qui est fini est fini, et ne saurait influencer la société future. Le narrateur est

⁴¹Au plaisir de Dieu, p. 238.

⁴²Idem, p. 240.

pris dans un dilemme, lui qui souhaiterait la réconciliation de tous les temps!

Il y a tant d'écart entre les attitudes des personnages de ce tableau moyenâgeux, vaguement ridicule, et l'impatience de vivre qui fait suite au frôlement de la mort, que l'humour canalise l'émotion du narrateur, la neutralise en quelque sorte. Le passé est devenu un mirage, et le recul de l'esprit, bien évident. Le tableau s'éloigne dans le temps, et ce que l'on regarde, c'est une caricature de ce qui fut. Tout le cérémonial et l'observance des rites anciens paraissent tellement anachroniques, tellement dénués de vie, que cet épisode du roman montre une certaine délivrance, créatrice et dynamique, du joug trop pesant que le passé pourrait infliger à l'avenir s'il n'était sublimé.

La qualité de regard du narrateur rétablit la distance entre soi et les choses, après l'avoir franchie pour le temps de la reconnaissance. Le grand-père lui-même, esprit du passé, ne reconnaît pas immédiatement le narrateur quand vient le moment de le saluer, ce qui accentue encore l'impression d'irréalité dans laquelle baigne cette scène tragico-comique.

Le petit-fils justifie sa présence dans le cercle en répondant à l'aïeul qu'il se propose "d'écrire des souvenirs sur ces temps disparus"⁴³. Le retour deviendra donc possible

⁴³Au plaisir de Dieu, p. 373.

par le souvenir et la mémoire. Mais la vérité est dans le mouvement, et l'esprit doit retrouver son équilibre momentanément rompu.

Les sentiments que l'on éprouve devant la mort, souffrance, angoisse, frustrations, sont intimement liés à une connaissance instinctive des règles de la vie. C'est toujours sur soi que l'on pleure, comme c'est par réflexe de solidarité humaine que les gens compatissent aux malheurs des autres. Le présent est toujours là, qui exige son dû. Pour Claude, la famille, c'était désormais le peuple! L'infirme recherchait une foi, un substitut au père moribond, et des compagnons de route, "Il avait souffert autant que nous, mais l'attente d'un monde nouveau l'invitait maintenant à aller de l'avant et à regarder vers l'avenir sans se retourner à chaque pas"⁴⁴.

Mais l'avenir se transforme toujours en passé. Le progrès des hommes n'est-il qu'un mirage? Après Budapest, "Claude, pour la seconde fois, voyait s'écrouler un monde: le premier lui avait été donné, et il l'avait quitté, parce qu'il l'avait trouvé injuste. Le second, il l'avait choisi. Et il était pire que le premier"⁴⁵.

Le progrès, semble-t-il, est à l'image d'un cercle extensible à l'infini, dans lequel le temps, pour graver son passage, se servirait du même archétype. La fuite en avant,

⁴⁴Au plaisir de Dieu, p. 377.

⁴⁵Idem, p. 390.

rêvée par Claude, serait illusoire, sans l'existence du noyau primitif, tout dénaturé qu'il soit.

Par "les yeux de Claude"⁴⁶, le narrateur voit à quel point sa famille peut paraître étrange au monde en évolution. Elle est le passé, la continuité, l'incarnation de la permanence; elle est tout ce que Claude voudrait abolir, dans son désir de recommencer une nouvelle histoire. Et ce qui déchire ce dernier, c'est qu'il ne puisse rejoindre l'avenir en faisant abstraction totale de son passé, qui est toujours là, envahissant, incrusté dans sa chair.

C'est son désarroi, lors de l'écroulement de son monde en 1939, qui le rapproche du narrateur. Claude, qui s'est engagé dans la résistance durant le conflit mondial, tente en suivant De Gaulle une réconciliation de la tradition et de l'aventure. Dans sa poursuite de l'avenir, il essaie d'inclure désormais le principe de la continuité qu'il avait combattu avec tant d'acharnement, parce qu'il n'était qu'un amant frustré dans sa foi et sa confiance.

La ruine de la famille et du château est pour lui un désastre.

Il y était pris parce qu'il tenait encore, par toutes ses fibres, à Plessis-lez-Vaudreuil, parce que les idées ne sont pas grand-chose et que le mode de vie est tout, parce que le souvenir, tout à coup, se réveillait de ses cendres.⁴⁷

⁴⁶ Au plaisir de Dieu, p. 242.

⁴⁷ Idem, p. 344.

Le passé, irrémédiablement gravé dans la mémoire, surgit quand l'homme se reconnaît!

Le narrateur constate qu'il y avait entre le grand-père et le petit-fils une certaine similitude. Claude était la suite logique d'une permanence de la forme par-delà les changements de la société: amour de la justice, générosité, désir de grandeur et d'ordre. Mais le grand-père ne croyait pas à l'avenir et Claude y croyait. Et pour cette raison, le narrateur devait suivre les traces de Claude. La société du petit-fils n'était plus celle du grand-père; les moeurs avaient changé; mais au rythme des changements s'accumulaient, en épaisseur, les strates des générations.

La mort faisait son oeuvre, mais en touchant la matière, elle donnait à l'homme un accroissement de conscience: ce qui était présent dans l'esprit pouvait jouir d'une vie plus réelle que la réalité tangible. La famille entrait dans le domaine du souvenir.

A la fin de sa vie, le narrateur, à même de considérer toute l'étendue de l'Histoire et de remonter fort loin dans le passé, confirme le rôle qui avait été sien depuis le temps de l'initiation:

Il me semble, dès ce temps-là, avoir joué le rôle merveilleux et modeste qui allait rester le mien toute ma vie, assez longue maintenant et peut-être proche de sa fin: celui de témoin.⁴⁸

⁴⁸ Au plaisir de Dieu, p. 133.

Il est l'observateur immobile de toutes les idées en marche qui l'ont imprégné d'humanisme, qui ont dilaté son espace intérieur! De l'organisation de la tribu jusqu'au communisme, que de tentatives d'appropriation de la terre n'a-t-il pas été témoin!

* * *

Nous avons vu qu'après bien des détours, le mouvement qui s'était emparé de Plessis-lez-Vaudreuil avait abouti à la division tragique de la cellule familiale. "Pierre, Claude, Philippe faisaient aborder la famille aux rivages d'aujourd'hui"⁴⁹. Toutes leurs tentatives pour saisir le présent s'étaient soldées par un échec. Ils restaient eux-mêmes, solidaires du passé, victimes de leurs illusions, meurtris par la vie, et sans prise véritable sur cet espace nouveau en train de se forger. Même Michel Desbois, le beau-frère à l'intelligence pratique, s'était fourvoyé dans la tourmente et son intelligence s'était obscurcie. Aucun n'avait su trouver la solution pour conserver la terre sans trahir ses origines.

Par toutes ces voies, l'actualité s'était introduite dans la famille, et avec elle, la notion d'un espace à la grandeur du cosmos. Le temps tourbillonnait. "Les lettres de Jacques arrivaient de New-York, les lettres d'Ursula de Saint-Tropez ou du Lot, une carte de Claude, de temps en

⁴⁹ Au plaisir de Dieu, p. 316.

temps, de Russie ou de Chine, une carte de Philippe de Nuremberg ou de Rome"⁵⁰. L'agitation avait succédé au calme des longs jours qui jadis s'écoulaient tous pareils dans leur monotonie: "Un va-et-vient constant s'établissait avec Paris: les uns arrivaient, les autres repartaient"⁵¹. Au château, le personnel aussi avait dû être renouvelé, et les enfants avaient pris la place de leurs parents autour de la table de pierre. Rien ne serait plus comme avant.

* * *

3. La lutte des géants

Plessis-lez-Vaudreuil, depuis toujours protégé des atteintes du temps, parce qu'il était la négation même du temps, devient de plus en plus vulnérable. De partout l'édifice est envahi. Les rumeurs d'un monde en ébullition ébranlent les esprits; seul, donc, le grand-père résiste encore, mais l'ennemi est bien dans la place!

"Nos murailles de Chine craquaient... le monde s'engouffrait dans Plessis-lez-Vaudreuil.... Karl Marx se glissait parmi nous"⁵². On entend des craquements, on assiste à l'invasion de mots nouveaux dans la langue; les journaux et la radio font pénétrer à l'intérieur du château les diverses

⁵⁰ Au plaisir de Dieu, p. 249.

⁵¹ Idem, p. 250.

⁵² Idem, p. 226.

manifestations du grand large. Déjà, l'écho lointain de la deuxième guerre mondiale annonce l'écrasement et l'anéantissement. "Il me semble que la table de pierre se transforme peu à peu en un bastion du passé, en une place forte assiégée, en un morceau de temps évanoui arraché au futur"⁵³.

La nuit bientôt s'étendra sur le passé. En ces temps de troubles et de désordre, les discussions autour de la table de pierre se font plus âpres. Il est certain que l'avenir ne sera pas un et indivisible: la terre des ancêtres n'a plus pour la défendre les paladins d'autrefois. La famille songe à organiser sa défense, mais s'entend assez peu sur les moyens à prendre. Gide devient le symbole de sa confusion: "Il faut dire qu'avec ses touches et ses retouches, ses scrupules d'immoralité, sa sensualité puritaine, son intelligence en zig-zag, Gide était fait, plus et mieux que personne, pour semer le désordre dans une famille traditionaliste, dépassée par les événements"⁵⁴.

Rien ne donne une meilleure idée de l'éclatement du cercle, que l'action de Claude et de Philippe durant la guerre d'Espagne. A la face du monde, ils deviennent les "frères ennemis"⁵⁵. L'un est pour l'avenir, l'autre est contre. Pour Claude, le salut réside dans la fraternité, dans la justice sociale et dans l'égalité; il s'engage dans les

⁵³Au plaisir de Dieu, p. 228.

⁵⁴Idem, p. 235.

⁵⁵Idem, p. 252.

brigades internationales, et s'inscrit au parti communiste. Philippe, au contraire, combat pour l'ordre fasciste, pour la tradition et l'armée, pour un passé déformé et tordu. L'avenir et le passé s'interposent dans un présent qu'ils ne commandent ni l'un ni l'autre.

Le conflit mondial les unit un moment puis les sépare à nouveau tous deux possesseurs d'une partie de la vérité, s'aimant toujours et se respectant, ils ne parviennent plus à l'union définitive qui leur assurerait la domination du monde. Peu avant le conflit, la famille ressent son impuissance: "Le soir tombait. Il faisait très beau et très doux et nous nous taisions un peu pour voir la vieille maison qui entrait dans la nuit"⁵⁶.

Il faut se rappeler que le temps poursuit toujours ses fins. Il doit séparer, diviser, faire place nette autour du noyau: toutes conditions nécessaires à son assaut final. La mobilité des petits-fils laisse Plessis-lez-Vaudreuil trop désert: "L'espace, autour de nous, et de plus en plus loin, a remplacé ce temps rangé depuis des siècles en tranches de plus en plus épaisses derrière chacun de nos gestes"⁵⁷.

C'est lors du retour périodique des combattants, que le narrateur voit à quel point le passé se sépare de l'avenir. Les années de guerre ont cristallisé les effets du

⁵⁶Au plaisir de Dieu, p. 255.

⁵⁷Idem, p. 201.

temps. Au château, les générations se succèdent et s'écartent de l'aïeul. Le passé grandit dans l'esprit du narrateur qui se rapproche de plus en plus du noyau isolé, tandis qu'au loin l'avenir prend des proportions immenses. Sur deux plans, celui de l'individu et celui de la collectivité, se poursuit toujours le même combat entre les mêmes adversaires.

Si nous parlons de lutte gigantesque, c'est que le drame qui se joue dans la famille s'étendra à l'univers entier et prendra des proportions légendaires quand l'histoire aura abattu les héros.

Durant la guerre, chaque membre de la famille s'est engagé dans les dédales de l'Histoire, chacun a poursuivi des routes différentes, souvent clandestines. De petits cercles se sont formés, consacrant la division du royaume, et son englutissement ultérieur. Jean-Christophe est mort en déportation, son rôle d'éveilleur terminé. Il a mis le feu sur la terre, mais sans jamais renier la famille. "...je lui tenais la main."⁵⁸, dit le narrateur, en parlant de celui qui s'éteignait, victime d'un acte de barbarie sans précédent. A Auschwitz, la science et la tradition s'étaient symboliquement retrouvées captives.

Après son évasion, le narrateur se réfugie au château, tenant compagnie à l'aïeul solitaire. Il se sent impuissant

⁵⁸Au plaisir de Dieu, p. 138.

à conjurer les forces qui ont déclenché la gestation d'un monde nouveau. Du fond de sa retraite, loin de l'agitation mondiale, il attend d'y voir clair avant de reparaître à la surface, puisque ce temps est celui de l'inconscience. Seule une faible lueur lui parvient encore, perçant la nuit qui s'est étendue sur l'espace aux contours agrandis.

Le narrateur présente au jour à venir le sombre éclat du passé, les ors majestueux sur lesquels le temps imprima sa marque indélébile, et dont la survivance dépend de la qualité du regard que l'on jettera sur lui, de l'émotion qui pourrait faire surgir les fantômes, de la volonté d'éclairer les confins de la conscience où résident les zones qui séparent l'homme de sa conquête d'un éternel présent.

L'homme, en vivant, accepte de mourir, parce qu'il accepte la succession des jours et la formation du passé. Tout ce poids qui bascule dans le néant est une partie de lui-même dont il se délivre, mais qui forge en creux son présent. Constamment en état d'équilibre instable, il doit s'assimiler au mouvement, au moteur de sa survie, pour retrouver dans l'immédiat son intégrité. Le changement est aussi une forme de fidélité, peut-être la plus lucide, parce qu'il obéit à l'esprit; il obéit à un appel au dépassement de la matière, à un appel également à sa conservation comme réservoir d'énergie.

L'éternité n'étant pas dans les choses, le château n'est pas à l'abri du temps, et l'esprit du grand-père devra

s'arracher de la vieille maison. Les chemins de l'avenir, symbolisés par Philippe, Pierre et Claude, continuent de s'étendre loin du château, bien qu'à certains tournants de l'histoire, ils y ramènent temporairement comme à un lieu où l'on puise des forces.

Dans un espace agrandi, l'avenir cherche à s'intégrer au présent, pendant que le passé, lui, accentue ses contours. Claude a vieilli, prenant le visage immobile du passé.

Je regardais Claude, (dit le narrateur,) il m'apparaissait tout à coup comme une image de mon grand-père. Une image moderne, naturellement, transformée, retournée, inversée, si vous y tenez. Mais une image tout de même. C'était mon grand-père ressuscité.⁵⁹

Les deux faces de l'histoire se rejoignent à travers le grand-père et Karl Marx. Dans l'aristocratie comme dans le marxisme, on retrouve:

un mélange d'antipathie pour l'argent et pour le capitalisme industriel, d'opposition à la bourgeoisie, de mépris de fer pour la liberté, de soumission de l'individu à une collectivité qui le dépasse, de sens de la nécessité et de vénération pour l'histoire.⁶⁰

Le passé, donc, appelait l'avenir, incapable de se maintenir dans la solitude empesée des idoles. Et le temps répondait, grimpant aux pierres, les effritant. Puis de même que l'aïeul avait été doublé sur sa droite par M. Desbois:

⁵⁹ Au plaisir de Dieu, p. 399.

⁶⁰ Idem, p. 86-87.

Comme mon grand-père, (souligne le narrateur,) plus encore que mon grand-père, il était pour la hiérarchie, pour la distinction des genres, pour l'ordre, pour une classification permanente des personnes et des biens.⁶¹

Claude, à son tour, était doublé par Alain. Le temps muait le révolutionnaire en conservateur.

Ce qui n'a pas changé, c'est le désir des hommes; ce qui a changé, c'est la face de ce désir. Dans ce milieu distendu et ravagé par le temps, on recherche toujours la ligne droite qui conduirait au bonheur universel.

Dans le tableau de l'éternel retour, inscrit dans la conscience du narrateur, Claude assume désormais le rôle de la continuité. "La morale de mon grand-père, avec son goût de l'ordre et de l'équité, son amour de l'histoire et des principes, c'était Claude qui l'incarnait"⁶².

Mais le temps avait passé sur les choses, et produit le brassement d'où surgiraient d'autres structures. "Plessis-lez-Vaudreuil était une île entourée par le temps. L'île submergée et abîmée, nous entrions dans le monde moderne, dans ses perspectives sans limites, dans ses tourbillons de vertige"⁶³.

⁶¹Au plaisir de Dieu, p. 224.

⁶²Idem, p. 399.

⁶³Idem, p. 393.

Réagissant contre les anciens qui sont alourdis du poids du passé, les jeunes se partagent l'espace illimité. "Ils n'avaient plus d'attaches. Ils allaient où ils voulaient"⁶⁴. L'ère de la libération individuelle est arrivée. Elle n'admet plus les entraves du nom, de la race, des principes, de l'amour; elle a mis bas la structure rigide qui soutenait l'ancien monde. Tout, semble-t-il, est à refaire; mais il souffle sur la terre dévastée un vent de destruction encore trop violent pour que l'on puisse retrouver un axe autour duquel se rassembleraient à nouveau des éléments de construction.

C'est le temps trouble, celui du subconscient qui submerge l'espace, le temps de la désorientation; les molécules s'agitent en tout sens, incapables de coordination.

Le passé s'éloigne à mesure que l'adaptation au changement se produit. Les enfants exigent l'avenir parce qu'ils ne vivent que pour la minute qui viendra prolonger leur présent. Le désir les mène, cette forme renaissante du temps qui piétinait; le désir, contraire à l'attente et à la patience et qui demande que les choses bougent. "Nous avons parfois l'impression, à nos yeux monstrueuse, qu'ils s'enuyaient dans la vieille maison"⁶⁵. Inconsciemment cruels, les enfants sont la mort des parents, car l'avenir leur est dû.

⁶⁴Au plaisir de Dieu, p. 386.

⁶⁵Idem, p. 249.

Ils doivent à leur tour s'accomplir et, pour cela, écarter le passé. La mobilité est leur domaine et l'espace cosmique, leur champ d'action. Ils étouffent dans la cellule familiale, trop petite pour contenir leurs élans. Plessis-lez-Vaudreuil, sa gloire et ses drames, sa raison d'être, devient tout à fait incompréhensible aux arrière-petits-fils. Ils oublient les noms si familiers à la génération du narrateur. Ils confondent les visages, les vies, les liens de parenté qui unissaient ces vieillards d'aujourd'hui; ils ne leur reconnaissent qu'une identité: celle du passé.

L'avenir, c'est ce monde nouveau en train de naître, fait de mille espaces et de mille temps. Entre ce qui descend et ce qui monte, l'équilibre ne peut être que passager. Et s'il faut chercher un terrain solide, on le trouve désormais dans la conscience individuelle, dans l'apprentissage de la liberté et l'acceptation de la solitude.

Le narrateur salue la naissance de la conscience moderne comme un apport humain de la plus haute importance. "Nous entrions dans l'âge du triomphe de l'individu. Et c'était une grande et belle chose"⁶⁶. Dans la succession des temps, la vérité n'est plus une, entière et indivisible. Elle se trouve dans tous les fragments de la connaissance; elle est faite d'innombrables reflets chatoyants, stable et pourtant mouvante, dévoilée ou cachée, reliée cependant à la poursuite du bonheur, cette quête éternelle de l'esprit.

⁶⁶Au plaisir de Dieu, p. 410.

Le monde découvre la durée du mouvement, tout aussi réelle que la durée de l'immobilité; et dans l'espace où s'affrontent maintenant ces forces, celui du monde, c'est le temps qui domine en décomposant les êtres et les choses, en les réduisant en atomes insignifiants, bousculés par les tourbillons de l'histoire. On n'échappe pas au temps, et quand on se révolte contre lui, c'est qu'il nous a rattrapés.

* * *

A Plessis-lez-Vaudreuil, dans le bastion même de la résistance, dernier terrain ferme au milieu de la débandade générale, le grand-père, semblant à tout jamais figé dans son splendide refus du destin en marche, pourrait encore conjurer le sort et détourner l'assaut final de l'ennemi.

La collaboration est offerte et refusée. Le commandant von Wittgenstein, par la lettre de Charles-Quint, tend au vieillard le piège de l'amitié qui pourrait se renouer en dépit de l'histoire, ou plutôt par-delà l'histoire. Le grand-père refuse cette main tendue, ce pacte avec l'immortalité qui serait contraire à la loi du temps. Il accepte ce qui doit arriver, sachant bien qu'il n'y a pas de vrai retour en arrière. L'honneur et la fierté commandent son attitude, bien qu'il signe ainsi la mort de la famille. Il est juste que l'esprit se détache des choses périssables, s'il doit espérer un jour triompher dans une autre sphère.

Mais le grand-père a saisi toute la cruauté et toute l'horreur de la fatalité. Jamais plus le passé ne distancera

l'avenir; la mort du commandant allemand, devenu un allié "dans le silence de l'histoire"⁶⁷, est ainsi soulignée par le narrateur: "C'est une des rares occasions, je crois, où j'ai vu pleurer mon grand-père"⁶⁸.

Le château, depuis trop longtemps ouvert aux courants de l'histoire, se trouve maintenant sous la menace directe de la puissance ennemie. Tous les membres du clan comprennent qu'il s'agit de défendre la terre, le bois, les arbres; de défendre l'espace autrefois inviolable et maintenant convoité par le plus grand nombre; celui des privilèges réservés aux dieux, et que le monde, plus conscient de ses droits, et de sa dignité, réclame comme sien. Le présent veut détruire les barrières qui l'empêchaient de naître, et de se dilater. A l'instar des premiers occupants, la classe montante rêve de s'épanouir; et pour cela, le passé doit desserrer son emprise, puis mourir.

Le narrateur se promène dans son univers menacé, il fait le tour des appartements du château, il respire une dernière fois la douceur de vivre qui avait caractérisé son présent, aujourd'hui transformé et méconnaissable. Il prend conscience de son propre vieillissement. Rien n'est plus comme autrefois! La place forte, minée par l'usure, puis envahie, par le modernisme, s'est dégradée. Les trésors ont fui, au gré des mariages, des ventes et des dons. Tout, ou presque tout, y est

⁶⁷Au plaisir de Dieu, p. 288.

⁶⁸Idem, p. 288.

faux. Comment et pourquoi défendre ce qui n'existe plus? Que fait l'esprit dans cet amas de choses mortes? Le grand-père peut-il indéfiniment sauver les apparences?

La rigidité, que ne soutient plus aucune fermentation de vie, est le dernier état avant la décomposition finale. Le temps biologique a produit ses métamorphoses; il a déplacé imperceptiblement d'abord, puis à un rythme accéléré, les perspectives du tableau, accentuant les rides des visages, jetant sur la surface lumineuse les ombres mouvantes de la nuit qui approche.

Car ce qui bouge d'abord, même lorsque rien ne bouge, c'est le temps immobile, qui ne déplace rien, mais qui ronge du dedans, qui glisse en nous nos parents, leur grand âge, leur lassitude et qui infuse à d'autres notre jeunesse, notre force, notre avidité de connaître et tout ce que nous étions.⁶⁹

Plus tard seulement, quand de nouvelles forces se seront regroupées, toutes prêtes à recommencer le cycle de la vie et de la mort, stimulées par le désir des paradis perdus, Plessis-lez-Vaudreuil pourra revivre dans les rêves des hommes sous une forme purifiée, symbole d'éternité, objet de conquêtes futures. L'âme du grand-père ne résidera plus dans l'espace confiné de son île.

Elle s'échappe déjà de ses frontières, puisque le grand-père serre la main du maire socialiste et que Claude, son petit-fils, se déclare ouvertement communiste.

⁶⁹ Au plaisir de Dieu, p. 258.

C'est parce que le narrateur ressent en lui-même les effets du temps qu'il se transforme de l'intérieur; c'est parce qu'il a évolué à mesure que le château se vidait de sa substance, qu'il regarde vers l'avenir aux vastes étendues où se préparent de nouveaux défis. Le roman prend forme en se dégageant de la matière, en suivant à la trace les effets du temps; le narrateur, témoin du grand-père, se coule entre les interstices de l'histoire, conscient des métamorphoses qui s'opèrent au dehors, et surtout en lui-même.

L'espace de la famille rétrécit pendant que celui du monde augmente. Le grand-père, dans son propre château, ne garde que trois pièces, situées dans la tour. Il monte de plus en plus haut, dans son "royaume minuscule"⁷⁰ d'où il mène la résistance, quand le roulement de l'histoire annonce le viol de la terre. "L'image que je conserve de Plessis-lez-Vaudreuil à l'époque de la guerre, ce sont les chars, les camions, les énormes motocyclettes dans la cour du château, sur le gravier et le gazon autour de la table de pierre"⁷¹. La famille est en partie décimée; ceux qui ne sont pas morts combattent sur les champs de bataille. Le narrateur se tient auprès du grand-père quand celui-ci reçoit l'envahisseur. "...j'étais sans doute, à mon tour, en train d'essayer d'apprendre comment me comporter plus tard devant un futur

⁷⁰Au plaisir de Dieu, p. 282.

⁷¹Idem, p. 281.

envahisseur"⁷². Résistance de l'esprit, noblesse, dignité au moment de la reddition. Ce qui importe, c'est le courage indomptable de l'esprit qui se soustrait aux conditions humiliantes qu'on lui impose; l'avenir est un adversaire redoutable et respecté: que l'on s'incline devant lui n'implique pas que l'on doive y être soumis corps et âme. L'attitude du grand-père, élégante et hautaine, imprime cette leçon dans l'esprit de son petit-fils.

C'est un tableau de couleur sombre, mais plein de majesté, que celui-ci contemple: le grand-père et le commandant, l'un en face de l'autre, aussi imposants l'un que l'autre, devant l'humanité qui les observe et la conscience qui enregistre l'instant!

Plessis-lez-Vaudreuil était l'image d'une certaine éternité dont il importe de conserver la mémoire. Le culte de la famille s'éveille, chez le narrateur, à ces instants si nombreux où le passé et l'avenir s'affrontent, et où la vérité se partage entre les deux camps, tenant la balance en équilibre avant que la victoire ne se dessine du côté de l'avenir.

* * *

Après la guerre, nous retrouvons la famille complètement divisée par les deux courants contraires qui n'ont cessé de la solliciter depuis sa dispersion dans l'espace. Deux conceptions de l'histoire, incarnées par deux géants, Pétain et

⁷²Au plaisir de Dieu, p. 279.

de Gaulle, continuent de s'opposer à son bonheur. La légende des titans se renouvelle, la lutte pour la possession du sol se fait âpre et déchirante:

D'un côté, la terre natale, le sol, le bon sens paysan, le regard et les yeux, le réalisme, le passé, l'immédiat, l'obéissance et le oui: le maréchal, à Vichy. De l'autre, la mer, l'exil, l'aventure, la voix et l'oreille, la rêverie foudroyante, le futur, le pari, la révolte et le nom: le général, de Londres.⁷³

Contre le père et son image rassurante, la rébellion ouverte du fils. Contre le passé, l'avenir. Dans le présent incertain, toutes les nuances du mouvement, tous les compromis, toute la vie souterraine des ruisseaux qui conduiront à la mer, tous les plis et replis du temps sournois. Quand celui-ci aura passé, et que ses traces auront été partiellement recouvertes par les sables de l'oubli, il ne restera dans l'espace que les lignes mystérieuses du destin:

Les deux principes élémentaires, où la mémoire obscure des hommes, dans quelques millénaires, verra la lutte mythique d'une épopée de légende dont les protagonistes, aux yeux des esprits forts, n'auront jamais existé,⁷⁴.

Les géants prennent place dans la littérature, dans l'écriture, donc dans la forme qui condense les pages de l'histoire. Le narrateur note "leur goût partagé pour le verbe et les mots"⁷⁵. Tous deux luttent pour la survivance

⁷³Au plaisir de Dieu, p. 292.

⁷⁴Idem, p. 293.

⁷⁵Idem, p. 293.

de l'esprit, l'un par le rappel du passé, l'autre par l'organisation de l'avenir. La terre s'embrase du feu de leur passion. Le tableau des titans apparaît couvert d'or, de gloire, dressé à jamais dans le souvenir du narrateur, en hommage à une civilisation disparue.

Dans le château ravagé, règne maintenant le vide. Le centre de la vie s'est déplacé. Il n'est plus la table de pierre, mais le poste de T.S.F. qui diffuse les nouvelles. On est à l'écoute du monde et des rumeurs lointaines, dans ce lieu où jadis la vie était concentrée.

Quand les membres de la famille reviendront à Plessis-lez-Vaudreuil, ils tiendront leurs palabres au dehors, sur les marches du perron, tout près du château, puis sur les pelouses, et de nouveau autour de la table de pierre, se sentant définitivement expulsés du cercle de leur enfance, agissant déjà comme des exilés, pour qui l'action se concentre dans le rêve, la parole, et l'échafaudage de plans voués à l'échec. Ils se réfugieront dans l'imaginaire, et bientôt ils franchiront le point de non retour.

Chapitre III

L'ANEANTISSEMENT DU CERCLE

1. Le déracinement

Pour la famille, toutes les voies sont désormais sans issues. Réfugiée dans le passé, nourrie de regrets stériles et de vaines espérances, elle subit les coups du destin, n'ayant plus de quoi les parer. La mort, au château, d'un adolescent de quinze ans, sonne le glas de l'avenir.

Le plus jeune rameau s'éteint parce que le tronc de l'arbre n'a plus de sève. Et les circonstances de la mort d'Hubert dramatisent l'inertie et l'impuissance de son milieu. L'enfant meurt d'occlusion intestinale, parce que la famille, au siècle de la science et des moyens de locomotion, a préféré attendre une évolution favorable de la maladie, plutôt que de décider de l'opération. Il eût fallu trancher dans le vif, arracher l'avenir au passé avec audace, agir, toutes choses dont elle n'est plus capable, étant empêtrée dans le sentimentalisme, la naïveté, et un incurable

optimisme devant la nature. La maladie est donc entrée "dans les couloirs soudain hostiles de Plessis-lez-Vaudreuil"¹.

Pour la première fois, le grand-père exhale une plainte contre ce "Dieu muet et cruel"² qui les a abandonnés, lui et les siens. Il ne trouve plus de plaisir dans son nom. C'est l'avenir qui se meurt au sein de la famille. L'enfant lui-même s'était résigné à son sort, quand il avait constaté qu'on ne pouvait l'empêcher de mourir: "il fermait les yeux"³.

Unis devant la mort, et bientôt par-delà la mort, l'enfant et l'aïeul se ressemblent, car l'air de famille s'est accentué sur les traits d'Hubert. Remontant les années, l'avenir s'est reconnu dans le passé, parce que le temps, d'un seul trait, a radié le cercle du présent.

Le narrateur, saisi par l'imminence du danger, signe alors son nom, pour la première fois dans le roman, sur les télégrammes qu'il envoie aux quatre coins du monde pour appeler les membres de la famille. C'est lui qui alerte les autres, c'est à lui que revient la charge de prévenir ceux qui sont absents, d'annoncer en somme à tous qu'un monde est sur le point de s'écrouler. Au narrateur donc, à la conscience

¹Au plaisir de Dieu, p. 333.

²Idem, p. 335.

³Idem, p. 335.

vigilante, doit échoir enfin la responsabilité pleine et entière du rappel des moments décisifs de l'histoire, comme plus tard du souvenir de ces moments: "Et je signalais: Oncle Jean"⁴. Maintenant symbole de perpétuité, le narrateur sort de l'anonymat. C'est en son nom qu'il impose au passé d'être présent et de renaître dans la mémoire.

La jeunesse a quitté le château: passé et avenir s'en écartent graduellement. L'esprit s'éloigne des lieux, et le château devient "un campement provisoire"⁵; il n'est plus ce haut lieu de l'unité qui défiait le temps. Il tombe en ruines: la charpente s'effondre, les ardoises du toit sont abîmées, les murs s'écroulent et les clochetons plient sous le vent. Autour de la table de pierre, ce sont des êtres irréels qui s'assemblent, et que distingue, à la lueur blanchâtre de l'aube, l'esprit du narrateur: "nous étions aussi des fantômes dans la nuit qui s'achevait"⁶. Pour qui faudrait-il réparer le château si la jeunesse le quitte? Puis il y a le manque de ressources pour effectuer de coûteuses réparations.

Il faut vendre le bois. Vidé de sa substance, le passé devient l'écriture; il est déjà enfermé dans les mots, et dans les chiffres. Le narrateur s'occupe maintenant de la forêt et fait les comptes. Il s'initie au calcul des profits

⁴Au plaisir de Dieu, p. 334.

⁵Idem, p. 353.

⁶Idem, p. 352.

et pertes, à la relation mathématique de l'espace-temps. Il travaille sur les signes abstraits de la matière: "Nous ouvririons de grands livres où étaient rangés nos arbres"⁷. Ces arbres couchés dans les livres, ce sont les signes du passé évanoui! "Le monde moderne nous apparaissait sous les espèces d'une forêt de paperasses"⁸. Le temps s'acharne sur la famille aux abois. Il s'agit d'une succession à liquider, et l'espace doit se vider complètement! "Nous vendions des arbres, des forêts entières"⁹. Le grand-père regarde et laisse faire: Il n'est déjà plus dans sa maison. Il ressemble à ces grands chênes, pourtant si forts, que le vent parvient à déraciner. La vente se poursuit: "des arbres, encore des arbres, toujours des arbres"¹⁰, transformés en monnaie d'échange!

Sous la plume de l'auteur, abondent les verbes qui marquent l'écroulement et la ruine: "échappaient"¹¹, "craquait"¹², "vendions"¹³, "s'écroulaient"¹⁴, "vacillait"¹⁵,

⁷Au plaisir de Dieu, p. 338.

⁸Idem, p. 338.

⁹Idem, p. 338.

¹⁰Idem, p. 339.

¹¹Idem, p. 339.

¹²Idem, p. 339.

¹³Idem, p. 339.

¹⁴Idem, p. 341.

¹⁵Idem, p. 339.

"fendaient"¹⁶, "s'effondrait"¹⁷. La terre échappe à la famille, qui accepte avec résignation cette trahison du temps. L'ennemi s'attaque au passé après avoir détruit l'avenir: son visage est multiple et son action sournoise; tant de choses ont contribué au naufrage de la famille!

Le temps, c'était le modernisme, le socialisme, la psychanalyse, l'existentialisme, les fortunes du pétrole et de l'immobilier, le marxisme, et la révolution; c'était le progrès qui grugeait la terre et l'héritage. La vieillesse est dépouillée; elle abandonne toutes les choses graduellement, ou les choses la laissent: "Il restait le château et les plus vieux de nos arbres"¹⁸.

Plus lucide maintenant, la famille se voit comme elle est. Détachée d'elle-même, elle peut se contempler parce qu'elle s'est éloignée du présent. Ses structures ne correspondent plus à l'ère moderne, et la distance s'accroît rapidement de son temps à celui du peuple. Le grand-père organise lui-même une séance de "cinématographe"¹⁹ pour regarder les images fixes d'une ère évanouie.

¹⁶ Au plaisir de Dieu, p. 339.

¹⁷ Idem, p. 337.

¹⁸ Idem, p. 341.

¹⁹ Idem, p. 352.

Par la mémoire seulement, la famille peut encore combler cette distance du passé au présent; elle se fait revivre à volonté, mais bientôt l'accumulation des souvenirs sera telle que les plus anciens disparaîtront dans les profondeurs du temps. Alors la mémoire ne suffira plus à retenir les mille et un détails qui tissèrent la vie d'antan et lui donnèrent sa couleur. Le narrateur en est bien conscient:

Mais personne n'oubliait jamais. C'était cette mémoire prodigieuse, collective et mystique, qui constituait le nom, la famille, le château. Et c'était cette chaîne tendue, pour le défier, en travers du temps, notre ennemi de toujours, que mon grand-père ne voulait pas voir se rompre.
Elle se rompait.²⁰

L'esprit n'accepte pas d'emblée son impuissance à maîtriser le temps. Le narrateur s'attarde longuement à expliquer les causes de la mort de la famille; il veut se persuader de sa disparition, mais il semble que cette évidence ne parvienne pas encore au point le plus douloureux de son être. Comme une incantation, il répète: "Un monde s'achevait"²¹, "c'était notre dernier été"²², "nous n'aimions que l'éternité"²³. Il regarde les arbres, les tilleuls, la table de pierre, les portraits des ancêtres; tout semble tellement inchangé, tout est toujours pareil, cela ne peut bouger!

²⁰ Au plaisir de Dieu, p. 347.

²¹ Idem, p. 275.

²² Idem, p. 353.

²³ Idem, p. 347.

Il exorcise sa pensée. C'est par des mots, qui recouvrent la réalité, qu'il se berce, se console, et essaie d'enrayer sa douleur quand elle devient trop vive.

Il erre dans le château, son regard s'attardant sur les objets aimés. Mais il a beau faire, sa raison lui dit que le temps a coulé, et que l'heure de tout quitter approche. Ce qui a été ne sera pas toujours! Stoïque, il accepte, tout comme le grand-père avait accepté, bien que de cette déchirure, l'être humain ne se remette jamais! Adhésion mêlée de refus intuitif, devant un état de fait contre lequel il ne sert à rien de lutter.

Je respirais, comme à l'église, cette odeur incomparable qui avait survécu aux tableaux dispersés et aux meubles vendus: une odeur de passé, de bois, de renfermé et d'amour qui me faisait tourner la tête. Je marchais, en automate, entre quarante ans de souvenirs et huit siècles de fantômes. Ces couleurs, ces sons, ces fenêtres sur le parc, cette rumeur au loin, ce parfum si fragile, il fallait s'empêcher de finir par les oublier: j'essayais de m'en imprégner, j'essayais de m'ouvrir à ce qui avait été notre vie pour ne pas la laisser glisser dans le néant et disparaître tout à fait. Je faisais mes provisions de mémoire. C'était en pensant à l'avenir que je me rejetais dans le passé.²⁴

De tout ce passé qui obsède le narrateur, les images s'accumulent, se pressent les unes contre les autres, s'imprègnent dans sa mémoire et demandent forme. Il ne faut pas qu'elles sombrent toutes dans l'oubli. Le narrateur s'est dégagé des liens qui l'auraient retenu inutilement dans un

²⁴Au plaisir de Dieu, p. 376.

espace condamné par l'histoire, et désormais il regarde vers l'avenir; de la vie du clan au passage de l'ère où l'homme assume sa liberté et sa solitude, jusqu'à la montée graduelle vers une prise de conscience collective, le temps s'accomplit, brise les chaînes et en reforme indéfiniment. Il n'y a pas de coupure irrémédiable.

Toujours, l'esprit veille, fait le tri, rejette les scories et s'attache à l'essentiel; l'homme a duré, dans un univers devenu de plus en plus complexe, et c'est dans la durée que semble résider le secret de l'énigme. Le présent éternel, c'est le passé et l'avenir un jour réconciliés.

Mais pour qu'advienne ce présent convoité, il faut que le temps fasse son oeuvre, que la vie repousse la mort, que les générations s'accumulent et que l'esprit s'étende à toute la matière.

Le narrateur voit donc mourir les choses qui jadis remplissaient le présent, et qui forment maintenant son passé. L'espace libre est à vendre. Une société immobilière et des capitaux américains s'intéressent au terrain et au château. On achète l'espace, seule valeur qui compte. A l'heure des "loisirs de masse"²⁵, il faut ouvrir au peuple cet enclos; le château sera un lieu de transit. Puisque le nom de la famille n'a plus rien qui le soutienne, il perd toute son

²⁵Au plaisir de Dieu, p. 348.

importance au profit des valeurs nouvelles et des sociétés anonymes.

Qu'est-ce que l'on peut sauver du temps, sinon un accroissement de la conscience? Ce que l'homme perd de tangible, l'esprit le gagne en profondeur et en étendue. Le narrateur se promène dans le passé comme il se promenait dans le château, peu de temps avant la vente. Seul un pincement au coeur fugace, brutal, lui rappelle ses liens avec ce qui fut, et l'impossibilité d'un retour définitif en arrière, sauf par la mémoire. Il a extrait la saveur du monde évanoui, car c'est d'elle que surgit le souvenir.

Une visite ultérieure au château de son enfance lui confirme l'indifférence suprême de la matière! Ce que l'on veut conserver, c'est un mode de vie, un style; ce n'est pas le concret en soi. Le style est fait de lignes, il est impalpable et indépendant de la matière; il est le nom, la "griffe".

Ce que la famille s'acharnait à conserver, durant sa résistance à l'action du temps, c'était un ensemble de traditions qui ne reposaient plus sur rien de réel. La suppression du droit d'aînesse, le partage de la propriété, les divisions internes, tout avait contribué à l'effondrement de ses structures. Mais l'habitude est longue à mourir, et il avait fallu la lente détérioration de ce qui avait constitué son environnement pour qu'elle constatât sa ruine. De valeur d'échange, l'argent était devenu valeur absolue! "Sous

prétexte de tradition, nous ne pensions plus qu'à l'argent"²⁶.

L'ardeur à vivre n'y était plus: les poires n'avaient plus le même goût, les serviteurs étaient moins nombreux, on apprenait à compter, on ne posait plus sur les choses le même regard tranquille et dominateur. Mais cette impression graduelle de détachement aidait à passer de la possession au néant: "Nous ne retrouverions plus jamais la savoir délicieuse mais perdue - délicieuse et perdue, délicieuse parce que perdue - des poires de Plessis-lez-Vaudreuil"²⁷.

Ce que le narrateur regrette, c'est lui dans les choses, parce que l'âme des choses, c'est aussi son âme; car c'est de la connaissance qu'est venu le progrès de l'humanité. Le temps a progressé par bonds, permettant d'abord un contact étroit entre l'homme et la matière, puis obligeant ensuite l'homme à dépasser ce qu'il avait déjà assimilé, afin qu'il projette plus loin la puissance de son esprit et ses aspirations au bonheur.

L'esprit se sauve parce que, sans doute, il réussit toujours à émerger à la surface, épousant la matière mais ne s'y perdant jamais définitivement, étant en quelque sorte plus léger et plus superficiel; il plane au-dessus des passions mortelles et aveugles.

²⁶Au plaisir de Dieu, p. 343.

²⁷Idem, p. 351.

L'amour, nous l'avons vu, avait aussi rétréci l'espace de la famille. Les femmes ont accéléré la division de la cellule. L'amour était "un facteur de destruction"²⁸. L'amour et l'argent, au bout du compte, ont fait tomber une à une les défenses derrière lesquelles se retranchait le grand-père. Le passé et l'avenir s'étaient enfin retrouvés face à face:

ma mère, Ursula, la tante Gabrielle, Anne, Hélène, Anne-Marie, Véronique éloignées par la mort, par la maladie, par la célébrité, par le mariage, par l'histoire, par le chagrin, la seule femme entre mon grand-père et ses quatre petits-fils était une jeune juive rousse qui admirait deux vieillards - mon grand-père et Staline. Nous menions une vie rétrécie.²⁹

Entre le passé et l'avenir, il n'y avait plus le lien du présent. Et les dernières illusions de la famille, si elle en possède encore, vont tomber devant la vieillesse du grand-père. L'écran protecteur, constitué par les objets accumulés dans le château, et par l'épaisseur des murs, ne joue plus son rôle.

A Plessis-lez-Vaudreuil, on décrochait les derniers tableaux. Au bord du désespoir, le narrateur hésite devant cette profanation des lieux. Ce sont les autres qui jettent pour lui "l'objet inutile et sacré"³⁰. A l'heure du dépouillement et de l'abandon, cependant, sous le regard des experts

²⁸ Au plaisir de Dieu, p. 389.

²⁹ Idem, p. 353.

³⁰ Idem, p. 357.

qui ne comprennent pas l'attachement de la famille pour ces objets, vides pour eux d'émotion, la vérité se fait jour: ce sont de faux ornements qui cachaiient aux yeux des occupants leur état d'indigence. Il n'y avait plus rien de précieux dans cet espace, que l'espace lui-même.

Les choses étaient mortes, et c'est l'espace que convoitaient les étrangers: "Nos yeux s'ouvraient: nous vivions dans le toc"³¹. Bien des choses ne méritent pas de survivre, auxquelles l'esprit s'était attaché! Comme dans une pièce moderne, il y a maintenant absence de décor, retour au vide. La terre intéresse l'acheteur pour sa valeur commerciale; et la bâtisse nue l'intéresse parce qu'il est possible de la transformer. Le changement de propriétaire peut s'effectuer; l'aïeul, vulnérable, désarmé, est incapable de rebâtir sur les ruines du temps.

Le château sera au service de la mobilité et du progressisme: grand ouvert, il verra passer des groupes d'étude, des colonies de vacances, des animateurs, des cadres en recyclage; des technocrates, et des intellectuels de gauche en réunion, conférences ou séminaires. Mais l'âge moderne paie tribut au passé, ne serait-ce que par souci des convenances:

avec beaucoup d'habileté, ils (les nouveaux propriétaires) s'engagèrent à exploiter la forêt selon nos plans et nos coutumes, à ne pas toucher à la chapelle, à respecter nos tombes du XIVE et du XVe,

³¹Au plaisir de Dieu, p. 358.

à laisser intacts les tilleuls et la table de pierre.³²

On ne touchera pas, du moins, à l'essentiel, à ce qui du passé est digne du souvenir.

Le grand-père abandonne sa terre, ses biens, ses arbres; et les petits-fils, troublés par le sacrifice ultime de l'aïeul, déplorent la cruauté du jeu de la vie et de la mort. S'éloignant du passé, le narrateur s'écrie: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi avez-vous fait un temps qui efface le passé et le rejette au loin dans la mémoire oublieuse des hommes?"³³ Il exhale la plainte de ceux que le temps a déracinés.

Nous contemplons avec le narrateur un tableau chargé d'émotion lorsque, durant la dernière messe, où le présent rend encore hommage au passé, la famille entoure le vieillard et prend part à sa douleur: "Ils regardaient en eux-mêmes"³⁴. Le cycle était achevé.

Les scènes de l'abandon du château et de la mort du grand-père n'ont plus cet humour qui caractérisait la description du passé lointain aux coutumes archaïques. L'humour était une façon de rapprocher temporairement des souvenirs ineffables et chéris, pour ensuite les rendre à leur

³² Au plaisir de Dieu, p. 355.

³³ Idem, p. 367.

³⁴ Idem, p. 359.

éloignement définitif. Il était sans doute une marque profonde d'estime pour les temps révolus, mais aussi une indication de la distance bien réelle mise entre ce passé et le présent du narrateur.

Mais pour les choses qui s'achèvent, tout près de soi, et qui tiennent encore à la vie par trop de fibres, l'humour est inefficace: le recul du temps ne s'est pas fait sentir, et le corps tout entier tressaille et souffre. La qualité de l'émotion révèle à quel point nous saisit au coeur l'arrachement de nos racines terrestres. Le narrateur est alors d'une lucidité admirable et poignante. Oui, le passé meurt, et avec lui, une partie de notre être!

2. La victoire du temps

La fin de la vie patriarcale avait tué la famille. L'arrachement à la terre était le dernier acte d'une longue série d'événements inéluctables. Le déracinement, c'était le mouvement, le déplacement dans l'espace sur la ligne du temps.

Les symboles d'intimité et d'union que l'on retrouvait dans le cercle étroit s'étaient transformés en facteurs de division, qui avaient mené les exilés de la terre à la ville. Les membres de la famille fuyaient le château où, comme groupe, ils n'avaient plus aucun espoir d'avenir. Ils

s'étaient entassés dans les voitures "qui s'enfonçaient dans la nuit"³⁵. La ville, maintenant, allait consacrer la victoire du temps.

Le grand-père, n'ayant plus de racines, est incapable de reprendre vie dans un espace qui n'est plus sien, et il s'éteint rapidement. "Et nous avons rejeté son pauvre corps hors de son jardin originel"³⁶. Deux courtes années de plus, et l'aïeul serait mort dans son château! Mais l'histoire est cruelle et elle doit arracher l'esprit du corps, dans la douleur et dans l'angoisse. L'aïeul prenait enfin sa véritable et unique dimension: il était le passé, que son délire lui avait rendu pour toujours. "Le dernier jour, dans son délire, il demandait s'il y avait de la paille dans la rue"³⁷. Les serviteurs autrefois amortissaient ainsi "le bruit des roues"³⁸, le bruit du temps qui passait...

Le château ne représentait plus pour le narrateur que des pierres muettes et froides. Son âme envolée, il perdait toute signification.

Dans un détour de la route qui menait la famille à la ville, le grand-père s'était arrêté un moment pour contempler

³⁵ Au plaisir de Dieu, p. 380.

³⁶ Idem, p. 385.

³⁷ Idem, p. 382.

³⁸ Idem, p. 382.

avec Pierre la demeure familiale qui s'estompait au loin. "Le château s'éloignait dans le temps, dans l'espace....Mon grand-père regardait. Je ne regardais pas le château. Je regardais mon grand-père et son regard de vaincu"³⁹.

Le narrateur a déjà pris ses distances. Il oublie les dépouilles que l'âme a quittées. "Je m'étais un peu reculé. c'était une scène pour moi étonnante: la famille qui se contemplait,"⁴⁰.

La rigidité du grand-père n'avait pu vaincre le mouvement perpétuel. Lui-même avait dû sacrifier au temps, mais il resterait quelque trace de son esprit indomptable, grâce à la souplesse et au pouvoir d'évocation du petit-fils. Les survivants, un peu plus tard, s'enrichiraient des souvenirs communs qui avaient échappé au naufrage.

Une communion mystique nous ramenait, Anne-Marie, Pierre et moi, ou Anne-Marie, Nathalie, Claude et moi, autour de la table de pierre. La table était encore là, quelque part, dans le lointain, mais tout ce qui la soutenait s'était abîmé dans le néant. Nous n'étions plus rien du tout et nous revivions notre jeunesse.⁴¹

C'est l'écriture qui comblera à nouveau l'espace, sortant de l'oubli la saveur du passé, dégageant l'esprit de la matière. A la mémoire du grand-père, le narrateur édifiera:

³⁹Au plaisir de Dieu, p. 377.

⁴⁰Idem, p. 377-378.

⁴¹Idem, p. 394-395.

"ce misérable château de mots en échange de son château de gloire et de pierre qu'il avait tant aimé"⁴².

Le narrateur a reconstruit une structure calquée sur l'ancienne. Il a éprouvé le besoin irrésistible de faire revivre la famille, aux points cruciaux de sa rencontre avec le temps. Ce que le présent forgeait sans cesse, c'était le passé de Philippe, de Claude, d'Anne-Marie et de tous les autres. Une idée, des types, des voies: tout ce qui restait de la splendeur de la famille. Le grand-père avait laissé au narrateur "son seul trésor: un énorme livre de messe gonflé d'images pieuses et des mementos de tous nos morts"⁴³.

* * *

Le temps avait passé sur la famille et continuait maintenant sa course. La mort de l'aïeul terminait la saga de la famille, et le mouvement seul dominait l'espace nouveau où devait s'accomplir le recommencement du monde.

La victoire du temps est-elle jamais définitive? L'avenir, tout sombre qu'il paraisse, recèle un mince espoir puisque le fil ténu qui relie le passé au présent ne s'est pas rompu, bien que le narrateur ait éprouvé le néant des choses.

⁴²Au plaisir de Dieu, p. 379.

⁴³Idem, p. 382.

Le narrateur a vieilli, mais il se souvient. Et curieusement, il se sent plus près de Claude et d'Alain que le père et le fils ne le sont entre eux. "La révolte de l'enfant rejetait le père dans le passé"⁴⁴, dit-il. Lui-même, au contraire, de par son attention au présent et sa connaissance intime du passé, aperçoit le phénomène de la Continuité à travers les remous de l'histoire.

Claude dénonce maintenant chez son fils la tendance à ériger de nouveaux dieux, et à se comporter comme s'ils devaient être éternels. Il dénonce "le langage, le sexe, un certain usage de la violence"⁴⁵.

La révolution implique avant tout la destruction du langage, parce que celui-ci perpétue la tradition et l'humanisme. Le langage élégant et léger fait pour la narration, la culture de la forme, la clarté, la rigueur, la dignité de l'homme sont autant d'éléments qui s'opposent à la dialectique du mouvement.

Alain explique ses théories au narrateur: pour l'homme moderne, rien n'est sacré, sinon le changement. Il faut agir sur les choses, ne plus les subir. Rien n'a de valeur en soi: tout est objet d'expérience. Mais pour négative qu'elle soit, la croyance d'Alain est aussi passionnée, aussi ferme, aussi orientée que ne l'était celle de ses pères! La génération

⁴⁴Au plaisir de Dieu, p. 419.

⁴⁵Idem, p. 420.

d'Alain est celle de la solitude, de l'incompréhension entre les êtres, celle de la déshumanisation. Tout est théorie. Aussi implacablement que le grand-père rejetait la glorification de l'avenir, Alain s'oppose à la glorification du passé. Aussi rigides l'un que l'autre dans leur foi, ils soumettent tout à la structure ossifiée, l'un de l'espace, l'autre du temps. Et leur obstination les fait se rejoindre, dans l'esprit du narrateur qui opère la synthèse des faits. L'un et l'autre refusent le présent. "Mon grand-père faisait rentrer le présent dans le passé et il niait l'avenir. Alain précipitait le présent dans l'avenir et il effaçait le passé"⁴⁶.

L'esprit s'acharne à poursuivre le dialogue qui conduirait à la fin de l'expérience humaine, sans solution de continuité. Il affirme l'existence du passé et la pose comme témoin du recommencement de l'histoire, dans ce monde obscur voulu par Alain, dans ce chaos instauré sur la terre. Tout redevient possible par la présence du bien et du mal, les constantes qui ont traversé les âges et fait éclater l'espace.

Le narrateur ne peut suivre Alain, signe invisible du mal en liberté. Il n'accepte pas pour la conscience une lumière moindre que celle qui, désormais, l'éclaire et illumine les tableaux du passé. Mais contrairement à Claude, qui meurt de chagrin pour avoir cru au bonheur dans le présent, et qui revient à "la foi de ses ancêtres"⁴⁷ par aveu

⁴⁶Au plaisir de Dieu, p. 427.

⁴⁷Idem, p. 443.

de son impuissance plutôt que par conviction profonde, le narrateur doit avoir une compréhension intellectuelle du rôle d'Alain, et de sa nécessité historique. C'est dans ce sens qu'il saisit les liens entre le passé et l'avenir.

Le narrateur sait aussi que sa mémoire recèle des souvenirs, et qu'il a pris conscience, à travers les événements et par eux, de la pérennité de son expérience; par ce phénomène indéniable, il est et reste vivant, et s'oppose aux prétentions absolues de l'esprit du mal à pouvoir tout détruire. Par contre, le mauvais génie de la famille est résistant: "On dirait que son oeuvre de destruction se poursuit à travers l'univers"⁴⁸.

Tous les efforts de la famille pour "soumettre l'avenir à la domination du passé"⁴⁹ ont échoué. Le temps l'a emporté sur "la splendeur figée de l'immobilité"⁵⁰. Mais sa victoire est incomplète puisque le présent, qui est aussi l'attente, garde son ambiguïté. D'un côté, il y a Alain: le retour à la jungle, la nuit, la danse des sorcières, la magie, les cas de possession, la domination du mal, le typhus et la peste, l'aveuglement de la conscience; de l'autre, il y a François, l'héritier de la famille et du nom, l'espoir, la raison, la

⁴⁸Au plaisir de Dieu, p. 442.

⁴⁹Idem, p. 435.

⁵⁰Idem, p. 436.

clarté, la continuité. D'une part, le mépris du temps qui dure, le mépris de la vie et des mots, l'oubli; de l'autre, le désir d'éternité, l'amour de l'humanité, l'écriture, la mémoire. Et la terre, lieu de l'éternel recommencement, où s'élabore la conscience universelle.

3. Reconstitution d'un espace mythique

La matière du roman, donc, était consacrée au souvenir du passé. Elle faisait affluer celui-ci à la conscience. Elle évoquait un temps et un lieu, de même que l'oeuvre d'art perpétue un moment de l'humanité.

L'action destructrice du temps était achevée, avec la fin de Plessis-lez-Vaudreuil, mais le passé était reconstitué, puisqu'il pouvait surgir à la mémoire, du moins dans ses traits les plus fabuleux. Le narrateur était riche des pièces de son musée personnel, pièces qu'il avait patiemment regroupées et disposées dans un espace imaginaire, pour que chaque spectateur pût reconnaître son propre passé, en défilant devant des tableaux qui se détachaient du temps et s'alignaient sur l'éternité.

Ce besoin irrésistible de faire survivre quelque chose de nos contradictions et de nos espérances évanouies, je l'avais déjà connu au moment de la rencontre de Philippe et de Claude à la fin de la guerre d'Espagne. Je l'avais éprouvé à nouveau, avec une force accrue, le jour où mon grand-père avait jeté un dernier regard sur Plessis-lez-Vaudreuil. Je l'avais enfin retrouvé à Rome sur la place de Venise avec Philippe, dans la clinique de

New-York avec Anne-Marie, au cimetière de Roussette avec Claude, en ce jour des morts où il avait déjà repris, à mes yeux, ce qui restait encore de ce flambeau, plus qu'à demi éteint, tombé des mains de mon grand-père. Longtemps, incarné dans les pierres de Plessis-lez-Vaudreuil, le nom de la famille avait survécu à ses membres. Maintenant, chaque jour davantage, la maison, la famille étaient la proie de Dieu et de son plaisir sans pitié. Je ne voulais rien faire d'autre que de ressusciter leur image et de garder - non plus, hélas! comme jadis, à travers les siècles et les siècles, mais pour quelques années de ces temps bouleversés - quelque chose de leur souvenir qui s'enfonçait dans la nuit.⁵¹

Besoin d'enregistrer les moments d'articulation de l'existence, ceux qui produisent les métamorphoses, qui conduisent de la vie à la mort, et qui portent la marque indélébile du temps. Besoin, aussi, de désigner ces moments au regard averti capable d'embrasser le tout de l'univers et de connaître, des choses, à la fois leur nécessité et leur relativité.

L'oeuvre d'art est cheminement, et ne se comprend pas autrement aujourd'hui. C'est là que réside sa plus haute signification. Elle est un objet inutile et nécessaire, inutile parce que terminé, nécessaire par son insération dans le temps. L'oeuvre d'art, aussitôt finie, est dépassée, mais elle jalonne l'histoire de l'humanité: son histoire individuelle, création, vie et mort, résume tous les instants passés et à venir.

Elle devient le miroir de la conscience, dans lequel se fondent les objets et s'opère la magie de la reconstitution mythologique.

⁵¹Au plaisir de Dieu, p. 415.

Ainsi, le temps, posant sur le passé une patine qui lui rend son apparence lisse et unie, ouvre à l'éternité l'espace touché par la mort. Des soubresauts de la vie, des larmes, des révoltes, de tous les abandons, du courage aussi, et de la joie, le narrateur a tiré des images désormais immobiles. Les faits ont eu lieu, et il les a vécus. Ils occupent, dans sa conscience, un espace fantastique, hors de toute atteinte, un cercle où tous les personnages sont de nouveau réunis en rond, comme au temps de la table de pierre, après avoir complété le cycle de l'histoire:

Le temps, qui passe sur tout, bouleverse jusqu'aux bouleversements, détruit jusqu'à la destruction. Tout bouge, même le mouvement. Ce qui fait qu'en fin de compte, dans cet univers agité et immobile, tout se transforme toujours et rien ne change jamais.

Tout passe, tout meurt. Il n'y a qu'une chose qui échappe au temps et qui ne meurt jamais: c'est la mort. D'où les liens, j'imagine, entre la mort et l'éternité.⁵²

* * *

L'espace mythique ne s'est pas construit par une transformation subite de la matière. La conscience éclairée du septuagénaire émerge lentement au jour, et si elle s'empare du passé, c'est en ayant suivi l'évolution naturelle, physique, intellectuelle, et psychologique, de l'être humain. Parvenu au terme de son existence, le narrateur a une vision complète du champ d'action sur lequel s'exerçait le temps. Il n'est plus borné, comme dans son enfance, par les limites

⁵²Au plaisir de Dieu, p. 413-414.

étroites du cadre familial; il est aussi dégagé des tempêtes et de la confusion d'un présent trop actuel, celui du milieu de la vie, où le jeu spatio-temporel est trop violent, trop rapide, pour permettre dans l'immédiat une juste appréciation des événements. Seule la maturité de la vieillesse, l'âge de la contemplation, lui donne le pouvoir de se retourner vers l'immense plage déblayée par le vent.

Le passé, frappé de mort, s'offre alors à la conscience comme un tout homogène et immobile, mais l'homme doit se souvenir des éléments qui le composèrent, et qui en déterminent aujourd'hui la valeur de rappel. La fixité des choses vient du temps qui ravageait; mais elle vient aussi du temps qui les transformait en objets précieux et en symboles. Si le château s'est vidé de sa substance, le mouvement même produisait, par une action simultanée, les équivalences spirituelles qui comblaient un nouvel espace rempli de mots.

C'est tout au long du livre que nous voyons se rebâtir le passé; c'est à la lumière de l'expérience du narrateur que nous le voyons prendre forme. Et ce passé singulier devient aussi collectif, parce que nous savons que le temps est inscrit en nous-mêmes.

L'espace mythique s'est formé par la densité des souvenirs et par leur accumulation; par le désir pathétique du narrateur de sauver quelque chose de cet anéantissement qui menace toute oeuvre humaine, par un acte de volonté agissante et par son refus passionné de s'amputer d'une partie de

soi-même. A l'épaisseur du temps, donc, correspond la "maturation" de l'esprit. Il fallait décanter le passé pour en retrouver le fil conducteur qui permet d'accepter le présent et le devenir.

"Les générations successives, a dit Pascal, peuvent être assimilées à un seul homme qui apprend continuellement"⁵³. La famille devait laisser des traces de son passage dans le temps pour se perpétuer dans la mémoire de l'homme, car apprendre, c'est changer tout en demeurant fidèle à soi. C'est accepter que le présent soit un lieu de combat, un espace ouvert où se fabrique toujours plus de passé, un espace où l'avenir opère de plein droit.

Cette division de l'instant nous apprend que la mort est installée au centre de la vie, et que l'une ne va pas sans l'autre. "Il y avait pourtant, jusqu'à ces toutes dernières années, un esprit de famille qui rétablissait l'unité dans cette diversité. C'est cet esprit de la famille que j'ai voulu perpétuer"⁵⁴. Le narrateur ne cesse de rappeler son rôle, qui est de conserver, tout en laissant à l'avenir sa liberté d'action.

Mon rôle est de me souvenir. Le sien (celui de François) sera d'inventer. Je le dis avec tendresse et pour lui et pour nous: qu'il ne marche pas dans nos traces! Qu'il aille ailleurs. Et plus loin. Qu'il vive et pense sans la famille. Et, en un sens,

⁵³ Joseph Hours, Valeur de l'histoire, P.U.F., Paris, 1966, p. 10.

⁵⁴ Au plaisir de Dieu, p. 447.

contre elle. Qu'il nous oublie et, pourtant, qu'il tâche encore, parfois, avec une indulgence amusée, de se souvenir du passé.⁵⁵

Le savoir basé sur l'expérience, et doublé de l'instinct de conservation, donne au narrateur sa dimension spirituelle. La dilatation de l'être, c'est la reconnaissance implicite des attributs du temps, et le pouvoir d'en accepter avec grâce les effets. Le narrateur a vu mourir une partie de lui-même, son grand-père, et naître son neveu François, le continuateur de la lignée. Au premier, il demeure fidèle; au second, il souhaite la force des conquérants. Mais il n'accorde à aucun le privilège d'occuper entièrement la terre, le temps présent.

Je suis plus près de mon père: il mettait ses espoirs dans le changement appuyé sur le souvenir. Je me partage comme lui entre ces deux mondes opposés, pleins d'éblouissements et de force: le changement et le souvenir. Et entre l'un et l'autre, je me refuse à choisir.⁵⁶

Le narrateur plaide pour la totalité de son être, conscient d'avoir vécu et de vivre, conscient des âges révolus mais aussi du mouvement qui l'anime. Un être toujours changeant et toujours le même, qui évolue et qui demeure, et dont la lucidité est sans doute l'ultime conquête.

Parvenu à ce haut degré de conscience, le narrateur considère l'avenir comme élément essentiel de la formation d'un

⁵⁵Au plaisir de Dieu, p. 458.

⁵⁶Idem, p. 451.

présent qui est sans cesse à se faire, et qui n'est plus tout à fait le sien. Ce qu'il explique, la victoire du temps, ne peut l'être que par la soumission même du sujet au changement; par un phénomène de plasticité inhérent à sa nature, c'est lui, le narrateur, qui permet au temps de buriner sa chair, et de créer un prototype qui se graverait dans la mémoire des générations futures.

Sa discrétion, le peu d'espace qu'il occupe dans le roman, "J'étais un peu en marge."⁵⁷, "Moi, je ne comptais pas beaucoup"⁵⁸, ont facilité l'épanouissement du passé et son étalement dans la conscience. L'oeuvre achevée, le narrateur parvient aux abords de l'inconnu, face à l'interrogation pour laquelle il n'a pas d'autre réponse que sa propre présence au monde, lancinante, lourde du poids des siècles. A l'aube d'une ère nouvelle, François, le continueur du nom, fait subsister le rêve d'un espace indivis, situé dans un éternel présent; un espace dont Dieu serait à nouveau responsable!

⁵⁷ Au plaisir de Dieu, p. 122.

⁵⁸ Idem, p. 150.

CONCLUSION

Que reste-t-il du château fabuleux, de la terre et des arbres? Le passé est mort, enseveli dans son manteau de rêve; le passé, qui remplissait l'espace de sa matière et de son poids, n'a plus de consistance. Déposé dans la mémoire du narrateur, il est soumis à la fragilité du souvenir, incapable de ressusciter tout entier et très à l'étroit dans son cadre restreint.

Et pourtant, il a acquis par le fait même de sa renaissance dans un espace intangible, une sorte d'éternité qui lui est propre, celle de l'authenticité du vécu. La conscience de l'humanité lui confère un infini pouvoir d'extension.

Le passé s'impose surtout par ses perspectives, et l'oeuvre d'art, à travers les siècles, nous en montre les richesses inépuisables, parce qu'elle met en relief la structure interne de l'histoire, l'ossature qui soutenait la vie, le tronc commun toujours identique sous la prolifération des branches. Le miracle redevient possible chaque fois qu'une expérience singulière émet des prolongements universels.

L'homme, regardant en lui-même, contemple les images du passé qu'il a pu arracher à l'oubli. Tout son monde imaginaire est contenu dans un enclos spirituel, et il ne tient qu'à sa puissance de rêve de recréer l'espace gigantesque des temps évanouis. Derrière chaque tableau, en effet, peuvent surgir l'odeur, la saveur, les couleurs qui servirent à fixer les points de rencontre du temps et de l'éternité, du mouvement et de la famille. Mais seuls se dressent les amers, au sein des terres à jamais submergées.

A mesure que le narrateur scrutait le passé, par une sorte de vision interne qui se joue des barrières et des obstacles, et qui permet la recherche des instants immobiles sur la ligne fluctuante du temps, il tirait de l'obscurité et du chaos une forme pure, intelligible, et intemporelle. Plongée indispensable au coeur de la matière, qui d'elle-même s'ouvre, devient transparente, se fait miroir!

Les tableaux sauvés du désastre ne l'ont été qu'au prix d'une réduction physique de l'espace; mais leur valeur est d'autant plus assurée et impérissable qu'elle correspondait à la montée graduelle de la conscience chez le narrateur. Si le temps détruisait l'espace, il le reconstruisait du même mouvement, immatériel cette fois, donc agrandi, et susceptible de contenir non seulement le passé, mais aussi le présent et l'avenir. Jeu fascinant auquel l'esprit devait se prêter en totale liberté, pour rétablir la perspective, remettre en place les divers plans, et redonner aux objets leur valeur

et leur sens, leur vérité. C'est dans la matière et par la matière que nous observons les effets du changement, l'avant et l'après des choses.

De l'état d'inconscience à celui de la conscience partielle, jusqu'à l'état de conscience parvenue à sa maturité et donnant l'impression d'un espace éclaté dont on ne voit plus les bornes, la route fut longue. Elle s'étale sur toute une vie d'homme, ce qui peut sembler encore bien court; mais elle prend des proportions étonnantes si, de la conscience individuelle, elle rejoint la conscience collective. Son origine se perd dans la nuit du subconscient et sa fin, dans des espaces inconnus et illimités. L'existence de cette immense route qui se déroulerait à l'infini, jalonnée de souvenirs, n'est-elle pas conforme au rêve de l'humanité?

La famille n'était pas l'éternité; elle fut détruite sans pitié et brutalement. Non seulement Alain s'en est éloigné, mais il s'est lui-même transformé en signe négatif absolu. Il survit dans l'esprit du narrateur comme le principe du mal, le signe indestructible et inversé de l'esprit créateur. "Il voulait, lui aussi, une fin du temps et de l'histoire"¹. Le narrateur cependant ne lui a pas laissé la domination du monde; il lui oppose François, principe positif, mince espoir de la continuité, et symbole à peine esquissé de

¹Au plaisir de Dieu, p. 451.

la foi dans l'avenir et le progrès, par lequel il résiste à son impulsion de rendre la destruction totale et définitive. "Ah! que notre nom, que mon nom ne périsse pas tout à fait!"²

Non, la famille n'était pas éternelle dans le temps, le paradis terrestre n'était pas la Terre promise, et le narrateur, âgé de 70 ans, sait qu'il va mourir. La terre lui échappera pour toujours. Acceptant sa propre fin comme le terme raisonnable de son entité matérielle, instruit par son voyage dans le passé et la pesanteur de sa chair, il soupire après un futur qui ne serait pas le sien mais celui de tous; il songe à un avenir qui serait au bout du Temps, sans en être tributaire. Il rêve d'un espace non fracturé, d'un moment qui contiendrait, à jamais soudés, le passé et l'avenir. "Que le passé et l'avenir ne s'ignorent pas l'un l'autre. Qu'ils se souviennent que l'avenir, à son tour, sera un jour un passé. Qu'ils ne laissent pas le temps détruire l'éternité"³.

Sagesse bergsonienne, plaidoyer en faveur d'un humanisme renouvelé, mais, dans le cas du narrateur, et donc de la conscience moderne issue de la dernière guerre, sagesse teintée de résignation et de curiosité souriante. L'avenir? Il sera, puisqu'il s'est déjà faufilé dans l'esprit du narrateur, et que la fracture du présent est toute proche. Cet avenir, qui ne le concerne plus parce qu'il ne le comprend plus et qu'il

²Au plaisir de Dieu, p. 459.

³Idem, p. 459.

n'y est plus compris, il ne l'envisage pas avec désespoir, malgré la présence menaçante et omniprésente d'Alain. Contre vents et marées, le vieillard n'accepte pas de périr tout à fait. Car il a duré, en s'allégeant des branches déjà mortes. La guerre des mondes a eu lieu une fois de plus, et le temps en est sorti vainqueur, à la fois destructeur et constructeur, ami et ennemi.

Que le passé et l'avenir aillent de pair: la terre promise s'éloigne, mais il n'y a pas eu conquête absolue; le temps a vaincu ce qui était déjà condamné. Indifférent, il accompagne l'homme dans sa quête perpétuelle d'un éternel présent. Alain et François, comme le mal et le bien, cheminent parallèlement dans un espace agrandi, et s'infléchiront en certains points, pour s'affronter en duel jusqu'à la fin de tous les temps.

La conquête du passé, de la mort, signifierait la communication immédiate de l'esprit avec l'or du temps, avec le principe de la stabilité inscrit dans le mouvement même. Hélas! nous ne sommes pas des dieux!

A la fois victime et complice du temps qui passe, victime parce que son présent lui échappe en se déchirant, et complice parce qu'il aspire à durer, le vieillard souhaite l'existence d'un temps enfin immobile. Mais emprisonné dans sa chair, lié au temps qui passe, qu'a-t-il à espérer de l'avenir, sinon de vivre dans la conscience des hommes, son véritable lieu et son véritable repos? Tout lui crie qu'il

doit vivre, qu'il est fait pour vivre, malgré les apparences. Choisisant le rôle de témoin, de vigie, le narrateur affirme son impuissance à dominer l'avenir qui le presse de toutes parts; mais aussi son droit de rappel sur le présent.

La mort est inscrite dans la vie, mais la vie est aussi inscrite dans la mort. Une terre fut détruite et la famille en fut chassée; ou plutôt, la famille choisit délibérément sa fin, en acceptant le temps et ses conséquences; elle mourut de sa volonté de vivre et de participer au mouvement, mais en mourant, elle donnait à cette terre son passe-droit pour l'éternité. Le passé entrainé dans la mémoire et pouvait renaître par le souvenir, dépouillé de ses oripeaux, maintenant immuable et hors d'atteinte du présent, quoique dans le présent; il devenait la partie du présent sans avenir, celle qui ne serait plus touchée par la destruction. Elevé au rang de mythe, le passé vivrait dans un espace intangible mais réel, puisqu'il serait possible à l'homme, à tous les hommes, d'y faire des incursions, d'ouvrir les portes du musée, et d'apprendre le monde.

Lieu de rencontre privilégié, où se comblent à nouveau les espaces vides, où se contemple l'éternité de la forme, suscitant une connaissance toujours plus large du monde et de son destin, une conscience éveillée, attentive au passé comme à l'avenir. Tout passe, mais tout demeure aussi, transposé, métamorphosé, semblable et différent, mobile et immobile.

Devant les images du musée, tous les hommes défilent, se remplaçant à tour de rôle, dominateurs et dominés; contribuant au trésor de l'humanité par leur présence dans l'espace, puis se soumettant à la victoire du temps jusqu'à l'arrêt définitif de tout mouvement.

Le temps s'arrêtera lorsque les tourbillons de l'avenir n'auront plus d'endroit où se former, et plus rien sur quoi passer. L'homme alors aura atteint la terre promise, le présent sans passé ni avenir, sans le "partage de midi".

Aux abords de cette terre future, le vieillard pèse son passé, et le trouve lourd; il en prend la mesure et s'incline devant sa grandeur. "Loin de la table de pierre, je me souviens"⁴. Devise de la fidélité, qu'il lègue à l'avenir, le temps n'a pas fini de s'accomplir.

* * *

Mais par quel moyen la conscience individuelle peut-elle s'élever au niveau de la conscience collective? C'est sans doute par l'épuration du passé, par le dégagement de ce qui lui était trop personnel, par la disparition des moeurs et coutumes du clan. Que l'on ôte à une civilisation son vernis, son cachet particulier, et les grandes lignes du dessin apparaissent, semblables dans toutes les couches du passé, et ramenées graduellement à la surface par ceux qui interrogent la terre et ses profondeurs.

⁴Au plaisir de Dieu, p. 461.

L'homme est né, a vécu puis est disparu; mais à chaque tournant de l'histoire il laissait des traces, et les siècles suivants partaient d'un lieu pour avancer vers un autre. L'homme était toujours plus conscient de sa marche, il s'était élevé d'un degré dans la connaissance de soi, il était plus déterminé dans la poursuite de ses buts.

Puisque ce sont les traces qui importent, et non les temps d'arrêt, tout magnifiques qu'ils aient été à certaines périodes de l'histoire, il apparaît à la conscience moderne que les voies et les communications, élargies, tendues sur toute la surface de l'univers, mènent vers une réponse finale aux questions toujours plus angoissantes de l'humanité.

Que la route semble conduire nulle part, et l'angoisse s'empare de l'esprit; qu'une vague lueur perce la nuit, et l'espérance d'aborder un jour, loin des mirages et des jeux cruels du soleil, renaît de la lueur entrevue, et s'engendre indéfiniment. Tels des marins en mer, les hommes scrutent l'horizon, n'y voyant guère tout d'abord; puis avec l'aide d'instruments de plus en plus perfectionnés et avec une expérience plus solide, ils affirment leur foi dans l'existence d'une terre vierge et amie, qui mettrait fin à leur exil.

Ainsi le narrateur love-t-il au plus près du temps. Son père lui a donné le fil conducteur de l'avenir: "L'avenir ne lui faisait pas peur parce que la curiosité et la tolérance s'unissaient chez lui à la fidélité. J'espère

nourrir, moi aussi, comme lui, une fidélité toujours aux aguets du futur et une tolérance amusée"⁵.

Une tolérance amusée pour les accidents de parcours, pourvu qu'ils restent justement des accidents! et que l'homme les reconnaisse pour ce qu'ils sont.

Mais comment l'être humain saurait-il qu'il fait fausse route s'il ne portait en lui la mémoire du temps? C'est la grande question de ce roman de l'attente, celle qui incite à élever un monument au passé, pour que l'on se souvienne avant tout qu'il avait un sens et qu'il fit naître l'avenir. L'homme seul n'a rien résolu: le narrateur va mourir, tributaire de son histoire, mais sa présence dans la chaîne humaine lui paraît essentielle; il se considère comme indispensable au moment présent.

"Au plaisir de Dieu" n'est pas le roman d'un retour à la terre; le narrateur ne prêche pas pour la fermeture de l'espace, ni pour l'absence au monde, cette autre illusion d'immortalité. Que les morts ensevelissent leurs morts! François fera la découverte d'une "terra incognita", la seule qui justifie l'action, tout en étant dans une certaine mesure la négation de celle qui fut. Le souvenir suffit à guider la conscience. La vie n'est-elle pas un songe, et le plus beau de tous?

⁵Au plaisir de Dieu, p. 460.

Ne pouvant réconcilier en lui le présent et le passé, le narrateur connaît le déchirement de son "moi"; il est tiraillé entre l'être et le non-être, renaissant toujours de ses cendres, poursuivant ce long effort pour atteindre l'unité qui lui échappe sans cesse, et qu'il sait maintenant devoir lui échapper à jamais au profit du temps qui circule en lui. "...j'ai essayé de dépeindre la lutte de ce qui s'obstinait à rester stable contre les fluctuations de la mode, du progrès et du temps, et le triomphe du temps sur notre éternité"⁶. Il ajoute: "Le mouvement et la vie finissent toujours par l'emporter sur l'immobilité. Le mouvement l'a emporté. Et la vie"⁷.

Le narrateur proclame un passé qui n'est plus, d'où lui vient sa tristesse: "C'est la fin d'un monde que je raconte. Il n'y a rien de plus triste"⁸, et il accueille le futur bien qu'il soit incapable de le comprendre: "Est-ce qu'on est jamais capable de comprendre ce qu'on n'est pas?"⁹, d'où cet agrandissement de sa conscience, cet intérêt pour le monde qui continuera sans lui.

⁶Au plaisir de Dieu, p. 447.

⁷Idem, p. 447.

⁸Idem, p. 33.

⁹Idem, p. 429.

Mais l'homme a-t-il vraiment besoin du passé? Pourrait-il le renier complètement, le rejeter hors de sa conscience, en le considérant comme une simple "erreur d'aiguillage" dans l'histoire de l'humanité? Est-il possible de repartir à neuf, à zéro comme le voulait Alain? L'idée d'une destruction totale de l'univers, dont le déluge est le symbole, paraît une tentation bien réelle. Si elle est la solution du désespoir, l'orgueilleux défi porté à la face nocturne du passé, elle renferme un désir de pureté et de renouvellement qui a sa noblesse; il s'agirait là aussi de remonter le temps afin de parvenir à sa source; de dominer le mouvement, et de s'en rendre maître; en somme, de le tuer à son origine pour que s'instaure la société idéale, celle du paradis terrestre. Par des voies détournées, l'esprit humain conçoit encore un lieu fermé, dans lequel rien ne bouge: le lieu de la perfection.

La connaissance du monde a engendré la fatigue. Le poids du passé, refusé parce que trop lourd et inutile, s'augmente de toutes les frustrations de l'esprit impatient de dominer complètement l'avenir; des frustrations de l'esprit désireux de faire cesser le conditionnement auquel il est soumis. Mais l'homme n'est pas un dieu, et la jeunesse éternelle ne lui est pas accordée. Le sens de l'humanisme réside dans l'acceptation de tout l'être, du bien comme du mal, et dans le dialogue entre les générations. Ce que refuse précisément Alain: "Il y avait ... chez Alain, une douceur implacable. Il ne parlait que d'amour en agitant des bombes. Il allumait des

brasiers et il ne voulait en voir que la lumière"¹⁰.

L'éclat d'un monde embrasé, qui rayonne d'énergie pure, dans cet instant merveilleux de la création! Le monde imaginaire de nos rêves les plus fous, le rayonnement que n'assombrirait plus la mort et la déchéance! Le refus de l'existence précipitait Alain dans le ciel immobile du grand-père, et n'empêchait pas le temps de couler.

* * *

Le long périple accompli par l'esprit humain, depuis que l'homme fut projeté très loin du cercle initial où il se reposait, à l'abri comme dans le sein maternel, ne se termine pas à la mort d'un seul individu, parce que chacun possède la mémoire du temps. Il est certes facile d'oublier le passé en se plongeant à corps perdu dans l'accessoire, en se dispersant dans le présent, cette forme d'absence à soi-même qui donne l'illusion du temps aboli. Anne-Marie désire oublier ses origines, et les survivants du cercle partagent son désenchantement.

Tous, sans doute, nous avons quelque chose à oublier. Nous l'oublions dans l'alcool, dans la drogue, dans le jeu, avec les filles ou les garçons qui nous tombaient sous la main et dont la plupart, hommes ou femmes, se servaient indifféremment.¹¹

L'oublié du passé ne s'accomplit que par l'anéantissement, toujours momentané, de la conscience. Mais la

¹⁰ Au plaisir de Dieu, p. 429.

¹¹ Idem, p. 397.

délivrance qui vient de la mort n'est pas de cet ordre. Elle est au contraire l'aboutissement d'une prise de conscience absolue des destinées du monde, dans un moment non fracturé. La famille a choisi de mourir pour atteindre l'immobilité définitive, parce qu'elle ne pouvait retrouver son unité dans le temps. Devenue immuable, elle est absorbée par le narrateur qui en fait l'une des composantes de son moi, consciemment, avec tout ce que cela implique de nostalgie et de désir de vivre. Composer avec le temps, tout en s'appuyant de plus en plus sur ce qui est désormais immuable, paraît au narrateur l'unique façon d'atteindre la "voie royale", de dépasser le scandale de la solitude et de la divisibilité de l'espace.

Le narrateur, trop près de son passé immédiat dont il a éprouvé la vanité, se montre sceptique sur la solidité du système en train de naître: sorte de réaction tout instinctive destinée à protéger ce qu'il fut. Cet avenir proche, il n'en saisit pas bien l'organisation, parce que les détails lui fragmentent l'ensemble, parce qu'il en aperçoit surtout le morcellement, et en éprouve, aussi vif, le sentiment de la vanité des choses, de toutes les choses, de toutes les constructions; sentiment imprimé dans sa chair, par sa propre expérience. Claude était mort désespéré d'avoir été rejoint par son propre avenir.

Mais le narrateur, rétablissant la distance nécessaire au témoin, au "guetteur du plaisir de Dieu"¹², parvient à

¹²Au plaisir de Dieu, p. 461.

dépasser l'étroitesse de sa vision première: il projette ses espoirs sur François, en qui il voit un espoir de continuité. De l'éclatement de son monde, et de la dispersion des membres de la famille, lui vient même une sorte d'allégresse souveraine, celle de l'homme qui s'amuse du spectacle auquel il ne participe plus, dans lequel il se reconnaît pour en avoir un jour fait partie, et que d'autres lui présentent sur un théâtre moins intime, plus grand, mais dans un éclairage subtil d'éternel retour, qu'il est à même d'apprécier. "De temps en temps, incorrigible, je découvre encore, pour notre famille d'éternité, des motifs d'espérer qui brillent vaguement dans l'avenir"¹³.

L'incorrigible rêveur qu'est l'homme se forgera de nouveaux dieux, de nouvelles images de l'éternité, dans son immense soif de durer; et les dieux se dresseront sur les ruines des anciens, à leur tour exclusifs, portant tout l'espoir de l'humanité mais ne le comblant jamais; images et miroirs, décevants et exaltants. Désormais, pour le narrateur, les mythes se valent et il les renvoie dos à dos; la vérité se nourrit probablement de leur accumulation!

Dans la pensée collective qui s'est développée au détriment de la famille, le futur est désormais directement lié à l'évolution de la conscience. Contrairement à la famille qui tirait sa justification et sa gloire d'un principe qui la

¹³Au plaisir de Dieu, p. 456.

soutenait d'en haut et devant qui elle devait s'incliner, par reconnaissance ou par crainte, le monde moderne a appris à considérer comme des adversaires redoutables et égaux l'être et le néant.

Du grand-père à François, s'étale la montée de la conscience, depuis l'aveuglement jusqu'à la lucidité. Le narrateur attribue à son neveu une responsabilité directe sur son avenir et lui demande d'en être l'inventeur, de combattre le goût du néant que ne sut pas reconnaître la famille, et contre lequel d'ailleurs cette dernière était totalement démunie, accusant Dieu d'avoir détourné d'elle son plaisir.

Le narrateur, en homme de son temps, sait qu'à une plus grande lucidité correspond un goût plus violent de la destruction. Lui-même n'incarne qu'une des tendances de notre époque: celle qui procède d'un optimisme secret et viscéral pour puiser dans le passé des raisons de croire qu'il y aura un avenir, et que cet avenir pourrait, par un miracle de communication et d'harmonie entre tous les hommes, amener sur terre les lendemains qui chantent.

Je reste, de tout coeur et de toutes mes forces, un disciple de Jean-Christophe: je crois - c'est une foi comme une autre et, parce que le bonheur ni le malheur ne sont jamais comparables, je n'ai pas de preuves à fournir - que le bien est l'allié du temps et que, peu à peu, insensiblement, en dents de scie peut-être, avec des freinages brusques et des retours en arrière, il l'emporte sur le mal.¹⁴

¹⁴Au plaisir de Dieu, p. 452.

Mais Alain parcourt encore le monde, et la terre est loin d'être conquise. L'appel à la catastrophe est aussi puissant et presque aussi irrésistible que l'attrait de la continuité, d'où vient chez le narrateur ce mélange d'étonnement et de scepticisme, cette foi souvent mitigée de brusques retours en arrière: "Dans ce monde où tout glisse et s'efface, je me raccroche à mes morts"¹⁵, puis renouvelée par des souhaits à l'intention de François: "Qu'il s'arrache du passé.... Qu'il fasse fortune.... Qu'il soit seul et fort.... Qu'il marque son temps.... Qu'il peigne..., qu'il bâtit.... Qu'il fasse de la musique.... ...qu'il s'en aille dans la Lune,..."¹⁶

Le narrateur connaît l'angoisse, qui désormais accompagne nos pas, collée à la réalité depuis le brassage des eaux troubles du subconscient, plus terrifiante que celle qui venait de l'incompréhension des phénomènes de la nature, plus inéluctable, plus imprévisible surtout dans ses conséquences: elle produit une exacerbation du désir de la fin du monde, par volonté de puissance et de savoir, par goût de domination. Qu'y a-t-il derrière les choses? et qu'y aurait-il si elles n'existaient pas? L'enfant veut briser le jouet qui lui résiste, et il se complaira dans son acte de destruction. L'équilibre est devenu très précaire entre l'instinct de vie et de mort, parce que la balance ne penche plus nécessairement

¹⁵ Au plaisir de Dieu, p. 459.

¹⁶ Idem, p. 459.

du côté de la vie, comme autrefois. "Jamais le passé et l'avenir n'ont montré l'un pour l'autre autant d'hostilité qu'aujourd'hui"¹⁷.

Roman de l'attente et de l'immobilité, parce que le narrateur est un vieillard; il incarne la vieillesse d'un monde, et souhaite le repos. Ce n'est jamais lui qui bouge, sinon pour enregistrer du regard les multiples fins de son univers. Il a regardé mourir, et s'est dégagé de mille morts. Une seule voie, plus longue, et qu'il suivait en pensée plus aisément que les autres, l'a conduit à son présent: la voie de Claude.

* * *

L'espace du narrateur s'est rétréci à son seul présent; le passé est mort et l'avenir fermé. Parvenu à ce stade de la connaissance, il s'arrête, paralysé de souvenirs, alourdi dans ses mouvements, ne pouvant que "chanter" ce qui dilata sa conscience! Mais il chante! et sa plainte supplie l'avenir de ne pas oublier la joie de vivre des temps passés, le fil ténu mais incassable des jours qui durèrent, arrachés au néant, tendus vers l'avenir, avec leur saveur d'éternité. La chaîne doit continuer, à travers lui, puis sans lui. "Est-ce qu'on efface jamais tout à fait, dans ce qu'il a de beau et dans ce qu'il a de mal, dans ce qu'il a de vivant et dans ce qu'il a de mort, le poids écrasant du passé?"¹⁸

¹⁷Au plaisir de Dieu, p. 458.

¹⁸Idem, p. 445.

Le narrateur a suivi la route de Claude parce qu'elle menait à l'amour de l'humanité. Que Claude ait été écrasé par la grandeur de son rêve ne signifie pas la destruction du rêve!

Ce livre, où, en définitive, il ne se passe rien que le temps qui a passé, semble frappé d'immobilité par l'attitude du narrateur et sa position fixe à la croisée des chemins. Il n'a pas d'espace autre que celui du lecteur qui reconstruit son propre monde, dans un acte de contemplation rendu possible par le rôle volontairement effacé du personnage principal. Etant partout et nulle part, celui-ci est de tous les temps; il est un reflet du temps vainqueur, et en lui se dilate l'espace de la conscience humaine.

Au centre d'un immense cercle, le narrateur découvre le sens de son aventure. Entre le point de départ et le point d'arrivée, tout a vieilli puis s'est figé. Contre son gré, la famille a dû partager la terre. Le noyau initial a éclaté parce que le monde l'envahissait; mais aussi et avant tout, parce que l'enclos avait toujours contenu les germes de la mort. L'illusion d'avoir toujours été ne pouvait tenir, puisqu'il y avait eu un commencement: "Tout à coup, ma famille apparaissait dans l'histoire. Elle sortait de la nuit brutalement"¹⁹. Ce que la famille essayait de maintenir et de conserver, elle se l'était accaparé. Il y avait eu des

¹⁹Au plaisir de Dieu, p. 14.

luttres, des batailles, des coups d'épée, d'innombrables racines coupées et des branches mortes. Puis il y avait eu repli et défense.

Le noyau s'était graduellement vidé de sa substance; la vie s'en échappait parce qu'il était rongé et troué par le temps. Seule l'armature du passé tenait bon, à force de durcissement et de rigidité. Mais elle tomberait un jour, victime de sa sécheresse, n'ayant de la vie que les apparences, se tassant sur elle-même, ses joints n'étant plus huilés, trop lourde pour le terrain maintenant stérile sur lequel elle avait pris racine. Les changements l'avaient fait chanceler sur sa base, imperceptiblement d'abord, puis sans espoir de consolidation par la suite.

Il est dans la nature de l'être humain d'emprunter les chemins de la connaissance; dans la nature de l'esprit de chercher, de s'emparer de ce qui lui résiste, de se dilater jusqu'à l'infini. Il est aussi dans sa nature, hélas! de mourir à l'instinct, de frapper de paralysie l'élan vital qui le rendrait immortel; la science du bien et du mal condamne l'homme à se détruire lui-même. Cependant, l'homme rêve toujours de l'instant où s'établira un équilibre définitif entre ses diverses tendances, une sorte d'harmonie universelle située au croisement de l'âme et de l'esprit, tel que le souhaite ardemment le narrateur.

Il est facile de mourir, en s'enlisant dans le passé par une attirance morbide du néant aux certitudes évanouies,

comme il est facile de rejoindre ce même néant en vivant dans un futur qui n'existe pas encore, par le rejet du présent où se compénètrent passé et avenir. Mais il y a au sein de la mobilité, un principe d'immobilité qui a forgé la conscience du narrateur, une zone intouchable qui se transmet par la mémoire, et réside en chaque instant qui passe; un centre autour duquel l'instant se fait et se défait; un centre qui s'épaissit à mesure que le temps se prolonge. Au plus profond de l'être dont la conscience a intégré tout l'espace, réside toujours, indomptable, l'espérance de la terre promise.

"Au plaisir de Dieu", malgré l'immobilité du narrateur, est un roman fluide où le temps coule vers la mer, en d'innombrables cours d'eau. Parfois le temps s'étale, large et calme, pour couvrir les saisons ensoleillées de l'enfance du narrateur, et nous ne voyons pas son mouvement; puis il glisse en nous entraînant à sa surface, rempli de moments successifs et brefs: c'est le temps des voyages et des déplacements; d'autres fois encore, il s'enlise et creuse des cavernes, il se fait sournois et sombre, descend en entonnoir; ses remous troublent l'espace et ce sont eux qui retiennent l'attention: ils décrivent la guerre, la résistance, les accords secrets, toute la période de l'activité souterraine qui agitait le cercle. Inlassablement donc, le temps avance, avec ses rythmes brisés, ses hauts et ses bas, répondant toujours aux souvenirs qui affluent à la mémoire.

Ainsi, la matière du roman s'est épuisée sous les coups

de butoir du temps, son adversaire et complice. Le cercle gonflé a déversé tout ce qu'il avait accumulé, mais cette matière ne s'est pas perdue. Sans elle, l'écriture s'exercerait à vide. Elle se recompose donc dans un lieu spirituel, son seul et véritable équivalent. Prenant appui sur le réel, la structure imaginaire en reste imprégnée; elle est un monument du coeur autant que de l'esprit!

CHRONOLOGIE DES ECRITS DE JEAN D'ORMESSON

L'amour est un plaisir, Paris, Julliard, collection "Livre de poche", 1956, 220 pages.

Du côté de chez Jean, Paris, Julliard, 1959, 196 pages.

"Un sociologue du coeur. Le Ciel dans la fenêtre. La vie tragique et sans ennui", dans Arts, no 725, 3-9 juin 1959, p. 3.

Un amour pour rien, Paris, Julliard, 1960, 224 pages.

"Bonneyoy Claude: Un double centenaire: Abel Hermant et Edouard Estaunié. Méritent-ils d'être lus? Qui les remplace?", dans Arts, no 865, 18-24 avril 1962, p. 3. Enquête: Jean d'Ormesson participe à une enquête sur Abel Hermant et Edouard Estaunié.

"Arrivisme, snobisme, dandysme", dans Revue de métaphysique et de morale, oct.-déc. 1963, p. 443-459.

"Un colloque à l'Unesco sur Kierkegaard vivant", dans Le Monde, no 5996, 25 avril 1964, p. 13.

"Pourquoi Sartre a-t-il refusé le prix Nobel?", dans Arts, 28 oct. - 3 nov. 1964, p. 3-4.

"1885-1965. Allons, François Mauriac, nous ne nous serons pas ennuyés avec vous...", dans Arts, 6 oct. 1965, p. 3-7.

Au revoir et merci, Paris, Julliard, 1966, 255 pages.

"Pardon et merci", dans La Revue de Paris, 73e année, no 3, mars 1966, p. 35-51.

"Vers un impérialisme de la science", dans Le Figaro Littéraire, 19-25 février 1968, no 1140, p. 27-29.

"L'humanisme, c'est ce qui restera quand on aura tout démolé", dans Le Figaro Littéraire, 5-11 août 1968, no 1161, p. 26-27.

"L'arroseur arrosé", dans Le Nouvel Observateur, no 231, 14-20 avril 1969, p. 40.

La gloire de l'Empire, Paris, NRF, Gallimard, 1971, 536 pages.

"Libres opinions: Sic vos...", dans Monde, no 8113, 12 février 1971, p. 27.

"La fin des géants. André Malraux: Les chênes qu'on abat", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2270, 25 mars 1971, p. 1-10.

"André Pieyre de Mandiargues entre l'art et l'amour", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2277, 14 mai 1971, p. 6.

"Le premier de la classe", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2278, 21 mai 1971, p. 6.

"Gide et Mauriac, Les frères ennemis", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2279, 28 mai 1971, p. 6.

"Michel Butor. La littérature expérimentale", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2280, 4 juin 1971, p. 6.

"Un homme en colère. Correspondance de Bernanos", Tome 1, dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2282, 18 juin 1971, p. 6.

"Du côté de chez Proust", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2285, 9 juillet 1971, p. 20.

"Ah! que la guerre est jolie", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2287, 23 juillet 1971, p. 6.

"Jean d'Ormesson sur les chemins de l'imaginaire: Relire Marcel Schwob", dans Monde (des Livres), no 8339, 5 novembre 1971, p. 17-18.

"La difficulté d'écrire", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2307, 10-16 décembre 1971, p. 8.

"Un humanisme de nature", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2308, 17-23 décembre 1971, p. 8.

"Logothètes et littérature", dans Nouvelles Littéraires, 49e année, no 2309, 24 décembre 1971 - 2 janvier 1972, p. 8.

"Giono ou un miracle très naturel", dans Sud, no 7, 1972, p. 75-78.

"Le lézard et le voyageur", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2312, 17-23 janvier 1972, p. 8.

"Roger Caillois: ou le mystère en pleine lumière", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2313, 24-30 janvier 1972, p. 3.

"Portrait de l'intellectuel en militant de base", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2316, 14-20 février 1972, p. 8.

"Des succès assurés", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2320, 13-19 mars 1972, p. 8.

"Nouvelles, nouvelles", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2324, 10-16 avril 1972, p. 8.

"Un fils de l'Ecclésiaste et de la volupté", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2325, 17-23 avril 1972, p. 6.

"Un grand parmi les plus grands", dans Nouvelles Littéraires, 50e année, no 2343, 21-27 août 1972, p. 4-5.

"C'est toujours dans l'enfance de l'artiste qu'il faut chercher le secret de son oeuvre", dans Paris-Match, no 1218, 9 septembre 1972, p. 62-63.

"La marche sur le roman", dans Le Point, no 1, 25 septembre 1972, p. 105.

"Mort d'un Romain", dans Le Point, no 1, 25 septembre 1972, p. 51.

"Zazie chez Candide", dans Le Point, no 2, 2 octobre 1972, p. 107.

"Matzneff: tout est dans la manière", dans Le Point, no 3, 9 octobre 1972, p. 108.

"Du vent dans les lettres", dans Le Point, no 4, 16 octobre 1972, p. 97.

"Increvable romantisme", dans Le Point, no 6, 30 octobre 1972, p. 85.

"Les mandarins du sordide", dans Le Point, no 8, 13 novembre 1972, p. 91.

"Un mystique de la société", dans Revue des deux Mondes, no 12, décembre 1972, p. 552-558.

Au plaisir de Dieu, Paris, NRF, Gallimard, 1974, 476 p.

"Un héros de notre temps", dans Le Figaro, 10 octobre 1975, no 2.

"Tourments et grandeur d'un chrétien", dans Le Figaro, 16 octobre 1975, p. 1.

"A la recherche du temps qui vient. Malaise dans la littérature", dans Le Figaro, lundi 29 décembre 1975, p. 2.

"Le bilan de 1976. (5) Ombres et lumières sur les lettres françaises", dans Le Figaro, (dossier), 3 janvier 1977, p. 2.

Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée, Paris, Gallimard, 1978, 312 pages.

"Un devoir d'espérance. Au sujet du livre de Maurice Schumann: Angoisse et certitude", dans Flammarion Actualité, février 1978, p. 3, Nouvelle série, no 7.

BIBLIOGRAPHIE

1. Ouvrages de référence générale

Albouy, Pierre, Mythes et mythologies dans la littérature française, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, 340 pages.

Alquié, Ferdinand, Le désir d'éternité, P.U.F., Paris, 1968, coll. SUP, "Initiation philosophique", no 43, 148 pages.

Barthes, Roland, Le Degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux Essais critiques, Paris, Editions du Seuil, 1953, et 1972, coll. "Points", no 35, 187 pages.

Bergson, Henri, L'Evolution créatrice, Edition réalisée par les Presses du Compagnonnage, une sélection des Editions Rombaldi, collection des "Prix Nobel de Littérature", 1962, 344 pages.

Blanchot, Maurice, Le Livre à venir, Paris, NRF, Gallimard, 1951, coll. "Idées", no 236, 374 pages.

Blanchot, Maurice, L'Espace littéraire, Paris, Gallimard 1968, coll. "Idées", no 155, 382 pages.

Boisdeffre, Pierre de, Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, Paris, Librairie académique Perrin, 1958, 168 pages. Cf. Chap. IV, "En parcourant les provinces du roman": Ormesson Jean d', p. 620.

Boisdeffre, Pierre de, Métamorphoses de la littérature, Tome II, Paris, Editions Alsatia, 1963, 480 pages.

Bourneuf, R., et R. Ouellet, L'Univers du roman, Presses Universitaires de France, 1972, coll. SUP, "Littératures modernes", 232 pages.

Bridoux, André, Le Souvenir, Presses Universitaires de France, 1966, coll. SUP, "Initiation philosophique", no 7, 88 p.

Butor, Michel, Essais sur le roman, Paris, NRF, Gallimard, 1969, coll. "Idées", no 188, 192 pages.

Cattai, Georges, Marcel Proust, 2e partie, Proust et le temps, Paris, Julliard, 1952, 286 pages.

Carassus, Emilien, Le mythe du dandy, Paris, Librairie Armand Colin, 1971, coll. U2, 336 pages.

Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, Dictionnaire des symboles, Paris, Laffont, 1970, 844 pages. Cf. CHATEAU, PIERRE, VIEILLESSE.

Cioran, E.M., Précis de décomposition, Paris, NRF, Gallimard, 1949, coll. "Idées", no 94, 249 pages.

Cuénot, Claude, Theilhard de Chardin, Paris, Editions du Seuil, 1962, coll. "Ecrivains de toujours", no 58, 186 p.

Dujarric, G., Précis chronologique d'Histoire de France, des origines à nos jours, édition mise à jour par Yves P. Papin, Paris, Editions Albin Michel, 1971, 250 pages.

Dunne, John W., Le temps et le rêve, traduction d'Eugène de Veauce, Paris, Editions du Seuil, 1948, coll. "Pierres vives", 19/14, 272 pages.

Durand, Gilbert, L'imagination symbolique, Presses Universitaires de France, 1964, 128 pages.

Fabrègues, Jean de, Charles Maurras et son Action française, Paris, Librairie académique Perrin, 1966, 425 pages.

Flaubert, Gustave, Extraits de la correspondance, ou Préface à la vie d'écrivain, Paris, Editions du Seuil, 1963, 297 pages.

Guitton, Jean, Justification du temps, PUF, Paris, 1966, coll. SUP, "Initiation philosophique", no 49, 123 pages.

Goldmann, Lucien, Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, 1964, coll. "Idées", no 93, 372 pages.

Goldmann, Lucien, Structures mentales et création culturelle, Paris, Editions Anthropos, 1970, Université Libre de Bruxelles, coll. "10/18", 436 pages.

Hours, Joseph, Valeur de l'Histoire, PUF, Paris, 1966, coll. SUP, "Initiation philosophique", no 9, 90 pages.

Jacob, André, Temps et langage, Paris, Librairie Armand Colin, 1967, 401 pages.

Mansuy, Michel, Positions et oppositions sur le roman contemporain, Editions Klincksieck, Paris, 1971, 254 pages, Cf. "L'expression de l'espace dans le Nouveau Roman", par Michel Raymond, p. 181.

- Maurois, André, De la Bruyère à Proust, Paris, Fayard, 1964, coll. "Les grandes études littéraires", 306 pages, Cf. Etude du temps et de l'espace chez Proust, p. 292-306.
- Mehl, Roger, Le vieillissement et la mort, PUF, Paris, 1962, coll. SUP, "Initiation philosophique", no 19, 137 pages.
- Mourgue, Gérard, Dieu dans la littérature d'aujourd'hui, Paris, Editions France-Empire, 1961, "Collection catholique", no 14, 284 pages.
- Picon, Gaétan, Panorama des idées contemporaines, Paris, Gallimard, 1957, 793 pages.
- Pouillon, Jean, Temps et roman, Paris, NRF, Gallimard, coll. "Le jeune philosophie", 1946, 279 pages.
- Poulet, Georges, Etudes sur le temps humain, Tome 1, Editions du Rocher, Paris, Librairie Plon, 1950, 441 pages.
- Poulet, Georges, Etudes sur le temps humain, Tome 2, La distance intérieure, Paris, Librairie Plon, 1952, 355 pages.
- Poulet, Georges, L'espace proustien, Paris, Gallimard, 1963, 183 pages.
- Pucelle, Jean, Le temps, PUF, Paris, 1967, coll. SUP, "Initiation philosophique", no 21, 105 pages.
- Ricardou, Jean, Pour une théorie du Nouveau Roman, Paris, Editions du Seuil, 1971, coll. "Tel Quel", 270 pages.
- Ricardou, Jean, Problèmes du Nouveau Roman, Paris, Editions du Seuil, 1967, coll. "Tel Quel". 208 pages.
- Ricardou, Jean, Le Nouveau Roman, Paris, Editions du Seuil, 1973, coll. "Ecrivains de toujours", no 92, 189 pages.
- Richard, Jean-Pierre, Stendhal et Flaubert, Littérature et sensation, Paris, Editions du Seuil, 1954, coll. "Points", no 8, 252 pages.
- Richard, Jean-Pierre, Onze études sur la poésie moderne, Paris, Editions du Seuil, 1964, 301 pages.
- Teilhard de Chardin, Pierre, (oeuvres de), Le Phénomène humain, L'Apparition de l'homme, La Vision du Passé, Paris, Editions du Seuil, 1957, 347 pages, 375 pages, 391 pages.
- Vachon, André, Le temps et l'espace dans l'oeuvre de Paul Claudel, Paris, Editions du Seuil, 1965, 456 pages.
- Wahl, Jean, Deucalion, 3, Vérité et liberté, Cahiers de Philosophie, Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1950, Etre et Penser, 30e cahier, 252 pages.

2. Romans et essais de Jean d'Ormesson

L'amour est un plaisir, (roman), Paris, Julliard, 1956, coll. "Le Livre de poche", no 4002, 220 pages.

Du côté de chez Jean, (essai), Paris, Julliard, 1959, 196 pages.

Un amour pour rien, (roman), Paris, Julliard, 1960, 224 pages.

Au revoir et merci, (essai), Paris, Julliard, 1966, suivi d'une nouvelle édition à NRF, Gallimard, 1976, 257 pages.

Les illusions de la mer, (roman), Paris, Julliard, 1968, 349 pages.

La gloire de l'Empire, (roman), Paris, NRF, Gallimard, 1971, 536 pages (Grand Prix du roman de l'Académie française, 1971).

Au plaisir de Dieu, (roman), Paris, NRF, Gallimard, 1974, 476 pages.

Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée, (essai), Paris, NRF, Gallimard, 1974, 312 pages.

3. Emissions radiophoniques

A l'émission Revue arts et Lettres, de Radio-Canada, le 31 mars 1977, entrevue avec Jean d'Ormesson, à l'occasion de la réédition de Au revoir et merci.

A l'émission La vie quotidienne, de Radio-Canada, le 16 septembre 1977, entrevue avec Jean d'Ormesson, qui parle de son roman Au plaisir de Dieu.

4. Articles de journaux et revues

Anonyme, "Réalités du roman", dans La Table Ronde, no 156, décembre 1960, p. 146-162.

Anonyme, "Sirius's eyeview", dans Times Literary Supplement, no 3658, April 7, 1972, Review of La gloire de l'Empire, p. 384.

Anonyme, "Les romans: Henri Troyat: Les compagnons du coquelicot; Pierre Benoit: Flammarens; Jean d'Ormesson: Du côté de chez Jean", dans La Table Ronde, no 141, septembre 1959, p. 131-135.

Anonyme, "Jeudi, 6 juin, l'Académie française reçoit M. Jean d'Ormesson", dans Monde, no 9141, 6 juin 1974, p. 48.

Anonyme, "Presse. M. Jean d'Ormesson est élu président du directoire de la société de gestion du Figaro", dans Monde, no 9052, 21 février 1974, p. 12.

Anonyme, "Romans: Au plaisir de Dieu, Jean d'Ormesson", dans Réalités, no 343, août 1974, p. 14-15. Chronique intitulée Entre les lignes.

Anonyme, "La fin de l'ordre", dans L'Express, no 119, 1-7 juillet 1974, p. 15-16, (Au plaisir de Dieu).

Anonyme, "Le Figaro editor is member of Academy", dans Times, no 59,021, February 22, 1974, p. 7.

Baroche, Christiane, "Jean d'Ormesson: Au plaisir de Dieu", dans La Nouvelle Revue Française, no 261, septembre 1974, p. 99-100.

Boisdeffre, Pierre de, "Jean d'Ormesson: Au plaisir de Dieu", dans Nouvelle Revue des Deux Mondes, no 9, septembre 1974, p. 676-683.

Bonnefoy, Claude, "La famille et la communauté", (Au plaisir de Dieu), dans Nouvelles Littéraires, 52e année, no 2441, 8-14 juillet, 1974, p. 4.

Bonnefoi, Claude, "Plus loin que le canular", (La gloire de l'Empire), dans Quinzaine Littéraire, no 129, 16-30, novembre 1971, p. 7-8.

Bourniquel, Camille, "Jean d'Ormesson: La gloire de l'Empire", dans Esprit, no 411, février 1972, p. 300-301.

Boussard, Léon, "Jean d'Ormesson, sous la Coupole", dans Revue des Deux Mondes, juillet-septembre 1974, p. 84-87.

Bronne, Carlo, "La gloire de l'Empire", dans Marginales, 27e année, no 143, janvier-février 1972, p. 48-49.

Bronne, Carlo, "Au plaisir de Dieu", dans Marginales, 29e année, no 162, septembre 1974, p. 46-47.

Buèges, Jean, "Au jeu de la vérité. Jean d'Ormesson refuse de tricher", dans Paris-Match, no 899, 2 juillet 1966, p. 23.

Chabbert, R., "Du côté de chez Jean", dans Table Ronde, no 141, septembre 1959, p. 134-135.

Charrière, Christian, "A moi, comte, deux mots. Jean d'Ormesson dialogue avec son passé", dans Paris-Match, no 1320, 24 août 1974, p. 13, (Au plaisir de Dieu).

Chauffin, Yvonne, entrevue avec Jean d'Ormesson, à propos de son roman Au plaisir de Dieu, dans Le Pèlerin, juillet 1974, p. 32-33.

Descaves, P., "Un amour pour rien", dans Table Ronde, no 156, décembre 1960, p. 149-151.

Dumur, Guy, "Le dernier dandy", dans Le Nouvel Observateur, no 90, 3-9 août 1966, p. 29.

Ethier-Blais, Jean, "Ce que Proust a imaginé, Jean d'Ormesson l'a vécu", dans Le Devoir, cahier Arts et Lettres, samedi, 22 février 1975, p. 20, (Au plaisir de Dieu).

Fernandez, Dominique, "An epic novel of France", dans Atlas World Press Review, vol. 21, no 11, décembre 1974, p. 53-54, (As It Pleases God). (from l'Express).

Freustié, Jean, "Des châtelains bien comme il faut", dans Nouvel Observateur, no 505, 15-21 juillet 1974, p. 56-57, (Au plaisir de Dieu).

Galey, Matthieu, "En attendant l'Occupation", dans L'Express, no 1060, 1-7 novembre 1971, p. 64-65, (La gloire de l'Empire).

Galey, Matthieu, "Un talent à contre-courant", dans Le Monde (des livres), no 7422, 23 novembre 1968, p. 11, (Les illusions de la mer).

Galey, Matthieu, "Les apparences de la sincérité", dans Arts et Loisirs, no 34, 18-24 mai 1966, p. 14, (Au revoir et merci).

Houville, G. d', "Un amour pour rien", dans La Revue des Deux Mondes, septembre-octobre 1960, p. 713-715

Juin, Hubert, "Le rêve le plus long de l'histoire", dans Lettres françaises, no 1407, 27 octobre-2 novembre 1971, p. 22, (La gloire de l'Empire).

Kanters, Robert, "L'usage du monde", dans Figaro Littéraire, no 1182, 30 décembre 1968, p. 17-18, (Les illusions de la mer).

Kanters, Robert, "Mon empire pour un roman", dans Figaro Littéraire, no 1328, 29 octobre 1971, p. 15, (La gloire de l'Empire).

Kanters, Robert, "La gloire de la famille", dans Figaro Littéraire, no 9664, juin 1974, p. 6-7, (Au plaisir de Dieu).

Le Clec'h, Guy, "Jean d'Ormesson, Grand prix du roman de l'Académie française. Le second couronnement d'Alexis", dans Nouvelles Littéraires, no 2303, 12-18 novembre 1971, p. 4-5.

Le Goff, Jacques, "Un passé composé", dans Nouvel Observateur, no 363, 25-31 octobre 1971, p. 65, (La gloire de l'Empire).

Mambrino, Jean, "Prix littéraires", dans Etudes, janvier 1972, p. 142-144, (La gloire de l'Empire).

Martel, Réginald, "Jean d'Ormesson: laisser une petite trace", dans La Presse, cahier D, 17 septembre 1977, p. 3.

Melchior-Bonnet, Christian, "Sorti des presses", dans A la Page, no 27, septembre 1966, p. 1436-1437.

Miaudet, François, "Au plaisir de Dieu par Jean d'Ormesson", dans Bulletin des Lettres, no 361, 15 octobre 1974, p. 343-344.

Nourissier, François, "Un passé au plus-que-parfait", dans Point, no 92, 24 juin 1974, p. 98-99, (Au plaisir de Dieu).

Nourissier, François, "La gloire de l'Empire de Jean d'Ormesson", dans Nouvelles Littéraires, no 2297, 1er octobre 1971, p. 6.

Nourissier, François, "Jean d'Ormesson: Les illusions de la mer", dans Nouvelles Littéraires, no 2143, 17 octobre 1968, p. 2.

Piatier, Jacqueline, "Jean d'Ormesson, Grand prix du roman de l'Académie française", dans Monde (des Livres), no 8340, 6 novembre 1971, p. 29.

Piatier, Jacqueline, "Une histoire universelle imaginaire: La gloire de l'Empire", dans Monde (des Livres), no 8309, 1er octobre 1971, p. 13.

Piatier, Jacqueline, "La confession d'un enfant du siècle: Au revoir et merci, de Jean d'Ormesson", dans Monde, no 6647, 28 mai 1966, p. 10.

Piatier, Jacqueline, "Du côté de chez Jean", dans Monde, no 9052, 21 février 1974, p. 12.

Poirot-Delpech, Bertrand, "L'avenir n'est plus ce qu'il était! Au plaisir de Dieu, de Jean d'Ormesson", dans Monde (des Livres), no 9148, 14 juin 1974, p. 15

Prillot, Anne, "La gloire de l'Empire", de Jean d'Ormesson" dans Eaux Vives, no 333, décembre 1971, p. 20-21.

Prillot, Anne, "Au plaisir de Dieu", de Jean d'Ormesson", dans Eaux Vives, no 364, octobre 1974, p. 17-18.

Rinaldi, Angelo, "D'Ormesson: heureux!", dans L'Express, no 1404, 5-11 juin 1978, p. 40.

Stary, Sonja, "Jean d'Ormesson: La gloire de l'Empire", dans French Review, vol. XLVI, no 3, février 1973, p. 665-666.

Tavernier, René, "Jean d'Ormesson: pour moi, tout tourne en littérature", entrevue avec l'auteur au sujet de son roman Au plaisir de Dieu, dans Magazine Littéraire, no 93, octobre 1974, p. 24-25.

Thérive, André, "Au revoir et merci, (autobiographie)", dans La Revue de Paris, mars 1966, p. 35-51.

Thérive, André, "Au revoir et merci", dans La Revue des Deux Mondes, novembre-décembre 1966, p. 116-118.

Wolffromm, Jean-Didier, "Jean-Didier Wolffromm a lu: La gloire de l'Empire", dans Magazine Littéraire, no 57, octobre 1971, p. 20-21.